POUR
LA MÉDIATION EN ESPAGNE

—

« Comment imaginer la fin de cette guerre? me disait, un jour quelconque de 1915 ou de 1916, mon maître Charles Richet. Dans quelle balance peser ces forces matérielles et morales, ces événements formidables, — si l'on s'abstient des coups de pouce complaisants que conseillent les préférences du cœur? Comment choisir entre l'Allemagne, l'Autriche, la France, la Grande-Bretagne, pour ne parler que des plus grandes puissances, tendues et tuméfiées? Comment tout cela finira-t-il?... Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses. »

Et, après un moment de méditation, il ajoutait :

« *Fata viam invenient.* Le destin trouvera son chemin. »

Comment finira la guerre d'Espagne?

§

LA POLITIQUE DE LA PAIX

Il y a une politique internationale, mais plus particulièrement française, qui est capable de mettre fin à la guerre d'Espagne. C'est la politique de la paix et de l'organisation de la paix, la politique de la « sécurité collective » et de l' « assistance mutuelle ».

C'est, pour nous référer plus précisément aux textes, la politique du Pacte Briand-Kellogg, du 27 août 1928, qui « condamne le recours à la force pour le règlement

des différends internationaux » (article 1er), et dont l'article 2 prononce :

Les Hautes Parties Contractantes reconnaissent que le règlement ou la solution de tous les différends ou conflits, de quelque nature ou de quelque origine qu'ils puissent être, qui pourront surgir entre elles, ne devra jamais être cherché que par des moyens pacifiques.

C'est la politique du Pacte de la Société des Nations, en date du 28 juin 1919, dont les articles 10, § 1, et 11, § 2, auraient évidemment dû être appliqués, dès le début du conflit. Le premier de ces textes est ainsi rédigé :

Les Membres de la Société s'engagent à respecter et à maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les Membres de la Société. En cas d'agression, de menace ou de danger d'agression, le Conseil avise aux moyens d'assurer l'exécution de cette obligation.

Voici le second :

Il est, en outre, déclaré que tout Membre de la Société a le droit, à titre amical, d'appeler l'attention de l'Assemblée ou du Conseil sur toute circonstance de nature à affecter les relations internationales et qui menace, par suite, de troubler la paix ou la bonne entente entre nations, dont la paix dépend.

On objecta, au début, qu'il s'agissait d'une guerre civile, et non d'une guerre internationale, que les textes destinés à régler les guerres internationales ne s'appliquaient pas à une guerre civile. Cette objection tomba bientôt d'elle-même, la guerre espagnole s'étant presque immédiatement située sur le plan international. Les gouvernements des principaux Etats d'Europe et la Société des Nations l'internationalisèrent officiellement en l'évoquant dans leurs délibérations et en prenant position à son sujet. Il apparut aussi, sans équivoque possible, que des combattants étrangers se mêlaient aux combattants espagnols, que du

matériel de guerre et des avions, provenant d'autres pays, étaient mis à la disposition de l'un et de l'autre des partis espagnols en lutte, avec la complaisance ou le concours, plus ou moins masqués, de plusieurs gouvernements. Au surplus, comment nier que l'article 11 du Pacte doive s'appliquer, même à une guerre civile, puisqu'il concerne « toute circonstance de nature à affecter les relations internationales » ?

Aussi, dès les premiers jours qui suivirent la nuit tragique du 18 au 19 juillet, les techniciens du Pacifisme rappelèrent-ils, par la voie de la presse, les solutions que la doctrine, les traités et certains précédents imposent. Et, le 21 août, le Conseil National de la Paix, fondé par Frédéric Passy et Charles Richet, publiait l'appel suivant :

Le Conseil National de la Paix,

Vivement ému par le conflit sanglant qui déchire l'Espagne,

Se plaçant uniquement au point de vue des faits, en dehors de toute considération de politique intérieure, comme en dehors des principes de droit international qui définissent les forces en présence,

Constatant que la lutte se poursuit sans décision prochaine, et menace de susciter des répercussions ou de favoriser des complications à travers l'Europe,

Considérant qu'il est de l'intérêt général de provoquer l'échec d'une guerre civile susceptible de se transformer en une guerre internationale,

Certain que, dans une catastrophe aussi grave, la neutralité, trop voisine de l'indifférence, ne saurait demeurer le dernier mot des nations civilisées, membres ou non de la Société des Nations, notamment de la France,

Observant que la non-immixtion dans une guerre n'implique nullement le refus de coopérer au rétablissement de la Paix,

Rappelle aux gouvernements et à l'opinion que la « médiation » et les « bons offices » sont prévus et recommandés par le droit international,

Exprime sa conviction que, s'ils ne sont plus, du dehors,

encouragés et soutenus, les partis en présence ne s'obstineront pas à poursuivre par les armes une lutte incertaine et épuisante, et qu'ils entendront, au contraire, les appels de la famille et de la patrie, comme ceux de la raison et de l'humanité,

Et invite instamment les nations dévouées à la Paix, en particulier la France, à « appeler, à titre amical, l'attention du Conseil de la Société des Nations » sur les dangers que présente la prolongation de la situation en Espagne, dans les termes de l'article XI, paragraphe 2, du Pacte.

Au début de septembre, le Bureau International de la Paix — la grande institution internationale honorée du Prix Nobel dès 1910 — prenait, par l'organe de son comité directeur, réuni à Bruxelles, une résolution analogue.

A la fin du même mois, le Conseil National de la Paix adressait aux premiers délégués des Etats représentés à l'Assemblée de la Société des Nations, en session à Genève, un message qui invitait « de la façon la plus pressante » l'Assemblée :

1° A rappeler aux puissances qu'elles ne peuvent coopérer, par des livraisons d'armes ou l'envoi d'aviateurs militarisés, à des violences dirigées contre « l'indépendance politique » d'un Etat Membre de la Société, « indépendance » garantie par l'article 10 du Pacte,

2° A rappeler aux puissances que les Etats Membres de la Société doivent pouvoir, en vertu de l'article 8, se procurer « les munitions et le matériel de guerre nécessaires à leur sûreté », et qu'en conséquence l'Etat espagnol, membre régulier et incontesté de la Société, est en droit, non seulement de réclamer l'exécution des contrats antérieurs au 18 juillet, mais d'effectuer l'achat et d'obtenir la livraison des armes dont il a « besoin »,

3° A prévenir, par l'application de la procédure prévue à l'article 11, paragraphe 2, des complications internationales toujours possibles, c'est-à-dire à mettre fin au conflit, en invitant les parties adverses à conclure immédiatement un armistice, en leur proposant ses bons offices ou sa « médiation », et, en cas de refus par l'une des parties ou par

toutes deux, en recourant aux sanctions appropriées, financières, économiques, et, s'il y avait lieu, coercitives.

D'autres textes émanant du même Conseil complétaient la solution proposée, en préconisant « une libre consultation du peuple espagnol, comportant les garanties internationales instituées pour les plébiscites et consacrées par l'expérience ».

Etaient-ce de simples vues de l'esprit, étaient-ce des manifestations de sentiments généreux, mais purement spontanés et uniquement subjectifs, cette « médiation », cet « armistice », cette « consultation nationale » du peuple espagnol, visés par les spécialistes des problèmes de la guerre et de la paix? C'étaient là des données du « droit positif actuel », et des « questions de fait » effectivement fondées sur des analogies et des précédents.

La « médiation » a été prévue et instituée par la « Convention pour le règlement des conflits internationaux », signée à la Haye, le 18 octobre 1907, et toujours en vigueur. Son Titre II est intitulé « Des bons offices et de la médiation »; et son article 3 énonce :

Les puissances contractantes jugent utile et désirable qu'une ou plusieurs puissances étrangères au conflit offrent de leur propre initiative, en tant que les circonstances s'y prêtent, leurs bons offices ou leur médiation aux Etats en conflit. — Le droit d'offrir les bons offices ou la médiation appartient aux puissances étrangères au conflit, même pendant le cours des hostilités. — L'exercice de ce droit ne peut jamais être considéré par l'une ou l'autre des parties en litige comme un acte peu amical.

L' « armistice », à l'appel de la Société des Nations, est intervenu dans plusieurs cas connus, notamment dans le conflit armé qui éclata entre la Grèce et la Bulgarie, en 1925.

Des « consultations nationales », investies de garanties internationales, se sont déroulées, avec succès, au vu et au su de tous. On connaît assez, semble-t-il, entre autres, le plébiscite de la Haute-Silésie et le plébiscite de la Sarre.

§

LA POLITIQUE DE NON-INTERVENTION

Et pourtant les gouvernements, même ceux qu'animent les intentions les meilleures, suivirent une autre politique. Pour des raisons dont on devine le caractère pathétique, dans le souci profond et angoissé d'éviter tout prétexte de conflit européen, et sans doute aussi pour prévenir toute divergence d'attitude entre les grandes nations démocratiques, la Grande-Bretagne et la France adoptèrent la méthode de la « non-intervention », et décidèrent leur passivité. Redoutable atteinte aux engagements internationaux, au Pacte de la Société des Nations, au principe de la sécurité collective, — d'autant plus grave que cette guerre tragique et le péril général se situaient en Europe, et non plus au loin, en Asie ou en Afrique, comme les occupations armées des territoires mandchous ou éthiopiens. On prétendit « localiser » la guerre. On s'interdit toute participation au conflit. On ranima la thèse de la « neutralité ».

Cependant les semaines se suivaient. Le Comité de non-intervention, établi à Londres, délibérait, atermoyait, enquêtait, consultait, ne se tenait jamais pour suffisamment éclairé sur les infractions aux accords d'août, et paraissait fait pour gagner du temps, c'est-à-dire en perdre. La guerre creusait son lit, son gouffre. Elle devenait une guerre d'Europe par délégation, par personnes interposées. Champ de bataille des démocraties et des dictatures. Champ de manœuvres des tacticiens. Champ d'expériences des usines d'armes. Les engins de destruction, récents ou inédits, ravageaient les populations civiles. Un terrorisme exterminateur, de part et d'autre, fusillait ou suppliciait les prisonniers traités en rebelles. L'horreur n'était freinée que par la lassitude. L'opinion européenne demeurait lointaine, c'est-à-dire indifférente. Mais les esprits avertis se demandaient, chaque jour, s'ils ne vivaient pas — en Espagne — la mort qui devait — chez eux — les frapper le lendemain.

§

LA PROPOSITION FRANCO-BRITANNIQUE DE MÉDIATION

De toute évidence, la non-intervention contenait en elle quelque chose de contradictoire, et s'était vouée à l'impuissance. Comment laisser faire la guerre aux uns, l'interdire aux autres? Dans toute guerre, on a vu des engagements volontaires d'étrangers. Tant que la fabrication et la vente des armes de guerre seront laissées à l'industrie privée, sous l'égide de la « liberté du commerce », tant que n'importe qui pourra vendre et n'importe qui acheter du matériel de guerre, il sera malaisé de prendre pour règle l'exception et d'instaurer un régime provisoire contraire aux lois et aux mœurs. Et comment obtenir d'Etats ambitieux ou impérialistes qu'ils ne se mêlent point d'une guerre qu'on laisse se développer sous leurs yeux? Si la force a toute licence de peser dans sa balance, à sa guise, les événements les plus considérables, comment écarter la tentation de déposer, plus ou moins subrepticement, son épée dans le plateau qui plaît? Quoi! Tel ou tel Etat s'intéresse passionnément à cette guerre, y voit un élément important de sa propre politique, — et on lui dit : « La guerre continuera, mais sans vous. Regardez, mais n'y touchez pas. » Si vous voulez que personne n'y touche, faites donc cesser la guerre!...

Et, subitement, dans des conditions dont le détail n'est pas encore connu, on apprit, par la presse, le 10 décembre, que, quelques jours plus tôt, le 4 décembre, une proposition toute nouvelle, d'une importance primordiale, avait été faite officiellement par les gouvernements français et britannique. D'où venait ce revirement providentiel? Les chancelleries avaient-elles été impressionnées par la campagne des Pacifistes en France et à l'étranger? Ou par l'appel éloquent de M. de Monzie :

A quoi bon les fameuses Conventions de la Haye? A quoi bon tant de reproches à l'Italie conquérante, tant de pitié à l'Ethiopie décimée, tant de condamnations doctrinaires du

meurtre des armées, si nous ne sommes pas capables d'élever la voix en faveur d'une trêve espagnole?

Tenait-on pour un précédent suffisant la proposition de médiation formulée officiellement par l'Uruguay? Prenait-on conscience — oui, sans doute — de l'insuffisance radicale de la non-intervention? Un sursaut de clairvoyance et de décision s'était-il manifesté chez les dirigeants du Foreign Office? M. Yvon Delbos et M. Léon Blum, dont la lucidité n'avait cessé d'être en éveil, étaient-ils parvenus à persuader l'ambassadeur et le ministre de la grande démocratie couronnée?... Toujours est-il qu'un communiqué officiel était remis simultanément à la presse par les gouvernements de Paris et de Londres. Voici ce texte considérable :

Les gouvernements britannique et français ont procédé, la semaine dernière, à des échanges de vues sur la situation créée par la prolongation de la guerre civile en Espagne et les dangers qu'elle fait courir à la paix européenne.

Ayant constaté l'identité de leurs vues à cet égard, ils ont, le 4 décembre, par l'entremise de leurs représentants diplomatiques auprès des gouvernements allemand, italien, portugais et soviétique, demandé à ces gouvernements de vouloir bien se joindre à eux pour affirmer leur volonté absolue de s'interdire rigoureusement tout acte direct ou indirect pouvant, d'une manière quelconque, entraîner des interventions étrangères dans le conflit, et, comme conséquence, pour adresser d'urgence à leurs représentants au Comité de Londres toutes instructions utiles en vue de l'organisation d'un contrôle pleinement effectif.

Par la même voie, ils ont demandé en outre aux quatre gouvernements énumérés plus haut de s'associer à eux, dans un sentiment d'humanité, en vue d'*arrêter la lutte armée qui se déroule en Espagne par une offre de médiation tendant à mettre l'ensemble du pays en mesure d'exprimer la volonté nationale*.

On le voit : toutes les étapes du Plan de la Paix sont nettement indiquées par la France et la Grande-Bretagne.

« Arrêter la lutte armée », c'est l'Armistice. « Médiation », le mot y est. « Mettre l'ensemble du pays en mesure d'exprimer la volonté nationale », c'est-à-dire Consultation nationale ou Plébiscite.

Quelques jours plus tard, le 14 décembre, M. Eden commentait en ces termes, dans son discours de Bradford :

Les nations n'observent ni la lettre ni l'esprit de l'accord qu'elles ont conclu au mois d'août. C'est dans ces conditions que le gouvernement français et nous-mêmes avons pris une nouvelle initiative en vue de rendre l'accord de non-intervention réellement efficace et en même temps d'offrir notre médiation pour mettre un terme aux hostilités... Nous croyons avoir le droit de demander aux autres puissances plus directement intéressées au conflit leur collaboration à une œuvre qui est celle de l'apaisement de l'Europe. En effet, qu'il n'y ait aucun doute là-dessus, si nous, nations européennes, ne parvenons pas à collaborer lorsqu'il s'agit du problème espagnol, nous nous engagerons sur un terrain de plus en plus dangereux.

Une grande partie de la presse française saluait l'initiative avec une sympathie lucide et un enthousiasme inaccoutumé. Le bulletin de politique extérieure du *Temps*, le 10 décembre, commençait par ces mots :

La France et l'Angleterre, qui agissent en toute confiance réciproque pour la sauvegarde de la paix générale, viennent de prendre, au sujet des affaires d'Espagne, une initiative d'une importance considérable, la seule, semble-t-il, qui soit de nature à donner des résultats... Il est bien évident que, tout soutien extérieur venant à leur faire défaut, les partis aux prises en Espagne ne pourront longtemps continuer la lutte par leurs propres moyens... Les cabinets de Paris et de Londres conçoivent la solution du conflit sous la forme de la décision à prendre par le peuple espagnol lui-même, par l'affirmation de sa volonté souveraine. Une telle formule fournit une base pour une médiation honnête devant permettre de sauver la face pour l'un et pour l'autre parti, faisant abstraction de tout préjugé en faveur de telle ou telle cause,

assurant au peuple espagnol la possibilité de décider, dans la plénitude de sa conscience, de son sort.

Et *Paris-Soir*, le même jour, écrivait :

C'est un geste d'humanité que toutes les opinions publiques devraient apprécier et appuyer... On saluera avec joie et espoir l'évolution heureuse de l'initiative de M. Yvon Delbos. Enfin, dit l'homme de la rue, l'homme de bon sens, on fait quelque chose, on agit, on pense à l'avenir.

Oui, c'était bien le Plan de la Paix qui était ainsi officiellement formulé et proposé. Le « Comité d'Action pour la Paix en Espagne », qui s'est constitué pour soutenir à la fois l'application des principes de l'organisation de la paix et la proposition franco-britannique du 4 décembre, précise ainsi les étapes :

D'abord, appel à l'Armistice, lancé par Genève, ou par l'ensemble des puissances médiatrices. La parole n'est pas au canon. La parole est à la raison. Cessez le feu! Les forces ennemies restent sur place, l'arme au pied. Les puissances médiatrices contrôlent l'observation de l'armistice, d'autant plus aisément et rigoureusement que les hostilités ont cessé.

Puis, Médiation de la Société des Nations, ou des puissances, membres ou non-membres de la Société des Nations, invitées par la France et la Grance-Bretagne à coopérer avec elles. Examen et solution des problèmes d'extrême urgence, notamment de l'assistance à la population, du rétablissement et du maintien de l'ordre et de la paix civile.

Puis, Plébiscite : consultation du peuple espagnol. Après des épreuves aussi tragiques, et en raison même de ces épreuves, les vingt millions d'Espagnols ont le droit et le devoir de dire à nouveau la volonté du peuple... Au-dessus de la guerre civile comme de la guerre étrangère, les peuples doivent librement disposer d'eux-mêmes. Nul, en droit, ne peut contester que le peuple espagnol constitue l'autorité légitime; aucun des Etats consultés n'a pu s'opposer, en fait, au principe du plébiscite, que la gravité de la guerre civile, comme les exigences de la paix, imposent. Le rôle des tiers, la mission de la Société des Nations, ce n'est pas de sup-

planter, c'est de seconder le peuple espagnol, maître de ses destinées dans la paix, et libre de régler ses difficultés intérieures par toutes les solutions de son choix; c'est d'assurer, par des mesures expérimentées dans de nombreux précédents, l'indépendance et le secret du vote; c'est d'authentiquer la loyauté, l'autorité de la consultation nationale.

§

LES RÉPONSES DES « INTÉRESSÉS »

Mais que répondaient les « intéressés », saisis par la Grande-Bretagne et la France? Que répondaient l'Allemagne, l'Italie, les Soviets, le Portugal, — et les deux partis en lutte en Espagne? Que pensaient les Etats-Unis, « informés de l'initiative engagée »?

Dès le 9 décembre, au nom de l' U. R. S. S., M. Hirschfeld venait donner son agrément à M. Delbos.

Le 12, le ministère des Affaires Etrangères du Reich remettait un mémorandum à M. François-Poncet, ambassadeur de France à Berlin. On y lisait :

Le gouvernement allemand partage, bien entendu, le désir des deux gouvernements de voir se rétablir aussitôt que possible l'ordre et la paix en Espagne, comme aussi de prévenir le danger d'une extension de l'incendie au reste de l'Europe. Il est prêt à appuyer toutes les mesures véritablement propres à servir à cette fin, qui doit tenir à cœur à tous les gouvernements européens attachés au maintien de l'ordre et de la paix...

L'idée de mettre fin au combat qui se déroule en Espagne par une action commune de médiation des puissances intéressées est, en elle-même, assurément digne de toutes les sympathies... Le gouvernement allemand collaborera volontiers à l'examen et à la mise en œuvre de toutes les propositions pratiques et concrètes de médiation que les autres gouvernements croiraient devoir faire.

Cette adhésion de principe se compliquait, à l'égard des gouvernementaux, — on n'en sera pas surpris — d'appréciations malveillantes et pessimistes, — qui montraient

assez comment le Reich respectait l'esprit, autant que la lettre, de l'accord de non-intervention. Mais qui doute des difficultés que rencontrera l'application de la médiation? N'étaient ces difficultés, la médiation serait déjà faite. Gouvernements et diplomates n'ont-ils pas accoutumé de se presser, par flots, aux portes ouvertes? La déclaration que l'Allemagne « collaborera à l'examen et à la mise en œuvre de toutes les propositions pratiques et concrètes de médiation », — n'est-ce pas assez, n'est-ce pas beaucoup?

Même acceptation de principe, permettant au moins des négociations ultérieures — au milieu de propos dépourvus d'aménité et d'équité, — telle est la réponse de Rome :

Le gouvernement italien partage le désir exprimé par les gouvernements français et anglais de subordonner toute considération politique à l'intérêt supérieur de la civilisation et de la paix, d'éliminer toute question susceptible de contribuer à l'extension des dangers que la crise actuelle comporte, enfin de voir revenir en Espagne l'ordre et la normalité...

Le gouvernement britannique et le gouvernement français avancent l'idée d'une action médiatrice des puissances plus directement intéressées, en vue de mettre un terme à la lutte armée qui ensanglante l'Espagne, pour permettre au pays d'exprimer la volonté nationale. Une telle idée ne peut être naturellement accueillie qu'avec faveur par le gouvernement italien... Celui-ci est disposé à examiner dans un esprit de collaboration amicale les propositions que les autres gouvernements croiraient pouvoir formuler, et à participer à leur réalisation.

Sans doute M. Mussolini prétend-il le plébiscite superflu et difficile :

Le peuple espagnol a déjà suffisamment exprimé sa volonté en faveur du gouvernement national, qui a su progressivement s'assurer l'approbation de la majorité des populations ainsi que la possession de la plus grande partie du territoire national.

Cette assertion — une fois la guerre arrêtée — ne sau-

rait sans doute convaincre ni l'Europe, ni l'Espagne. Une fois la violence suspendue, il ne pourra y avoir — c'est un fait matériel — qu'une solution, qu'une base de reconstruction possible : la consultation du peuple espagnol.

Seul le Portugal différait sa réponse, puis se prononçait négativement... Mais il ne semble pas, jusqu'ici, que le Portugal domine l'Europe...

Et les premiers « intéressés », les Espagnols? Le gouvernement de Valence accepte, en principe, le plan de contrôle, tout en se réservant le droit d'en discuter les détails, mais déclare : « Il n'y a pas de belligérants; il n'y a qu'un gouvernement et des rebelles ». Le général Franco qualifie le gouvernement de Valence de « hordes rouges et anarchistes », pose des questions au sujet du contrôle, et déclare qu'il attendra d'avoir reçu les éclaircissements demandés avant de poursuivre l'étude de la proposition qui lui a été soumise...

On ne peut s'étonner de ces réponses. On ne doit y attacher que l'importance qui convient. Quel gouvernement en guerre pourrait renoncer immédiatement et directement à la guerre, c'est-à-dire à la victoire promise tant de fois à ses partisans? La violence comporte l'intransigeance. Accepter d'emblée la médiation, entrer dans les voies de la conciliation, une telle attitude passerait pour un aveu d'épuisement, provoquerait, dans le parti même, le découragement des indécis, la protestation exaspérée des fanatiques, susciterait des désordres, des défections, une agitation révolutionnaire. Des gouvernements en guerre doivent être mis dans l'obligation d'accepter la médiation, et paraître s'y résigner malgré eux, même si, secrètement, dans leur sagesse, ils la désirent. L'Espagne des partis en guerre ne peut donc se prononcer pour la médiation. L'Espagne du tiers-parti, l'Espagne qui n'appartient pas aux partis en guerre, mais les subit, terrorisée et muette, ne peut ni vouloir, ni même accepter la médiation et l'armistice, de peur de se vouer aux répressions furieuses de l'autorité qui la domine. C'est à l'Europe de faire la paix en Espagne.

L'Amérique, enfin, encourageait l'Europe. Le président

Roosevelt, M. Saavedra Lamas, ministre argentin des Affaires Etrangères, la Conférence Pan-Américaine de Buenos-Ayres, offraient à la proposition franco-britannique les sympathies du Nouveau Monde.

§

A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

En même temps se réunissait à Genève le Conseil de la Société des Nations. Le 27 novembre, le gouvernement espagnol, par une lettre au secrétaire général de la Société, avait « dénoncé l'intervention armée de l'Allemagne et de l'Italie en faveur des rebelles », et réclamé la convocation du Conseil, dans les termes de l'article 11 du Pacte. Le Conseil siège le 10 décembre, entend, le 11, un discours de M. del Vayo, ministre des Affaires Etrangères d'Espagne, et, le 12, adopte une résolution dont les dispositions principales sont les suivantes :

Le Conseil, rappelant le devoir qui incombe à tout Etat de respecter l'intégrité territoriale et l'indépendance politique d'un autre Etat, devoir qui, en ce qui concerne les Membres de la Société des Nations, a été reconnu par le Pacte,

Affirme que tout Etat est dans l'obligation de s'abstenir d'intervention dans les affaires intérieures d'un autre Etat;

Voit avec sympathie l'action qui vient d'être entreprise, sur le plan international, par le Royaume-Uni et la France, pour écarter les dangers que la prolongation de l'état de choses actuel en Espagne fait courir à la paix et à la bonne entente entre les nations;

Constate qu'il existe, en relation avec la présente situation, des problèmes d'ordre humanitaire au sujet desquels une action coordonnée de caractère international et humanitaire est souhaitable dans le plus bref délai possible;

Reconnaît, en outre, que, pour la reconstruction à laquelle l'Espagne pourra avoir à procéder, une assistance internationale peut aussi être souhaitable...

Ainsi, le Conseil de la Société des Nations « recommandait », « sympathisait », signalait les « problèmes d'ordre humanitaire », prévoyait utilement une « assistance internationale » à l'Espagne déchirée; — mais n'instituait pas la médiation, ne réclamait pas l'armistice, ne sonnait pas le « Cessez le Feu »... Velléités; bonnes intentions; bonnes paroles; abstention...

§

LA DATE DE LA MÉDIATION

L'occasion tombe. Les jours passent. Les massacres continuent. Une lueur d'espoir brille un instant sur l'Espagne et sur l'Europe... Mais combien de regards attentifs l'ont aperçue? La masse du monde l'ignore...

Le 21 janvier, au Sénat, le président du Conseil annonce :

Pour ma part, je continue à exprimer le vœu ardent, l'espoir ardent qu'après l'interdiction effective du départ et du transit des volontaires, *après l'institution d'un contrôle effectif*, nous puissions en venir à ce qui est *notre objet final*, à *une médiation permettant à l'ensemble du peuple espagnol d'exprimer librement sa volonté souveraine.* (*Très bien! très bien! et applaudissements à gauche.*)

Voilà, Messieurs, à quoi tend notre politique dans les affaires d'Espagne; et elle coïncide exactement, vous pouvez aussitôt vous en rendre compte, avec celle que traçait avec tant de noblesse, à la tribune de la Chambre des Communes, avant-hier, le secrétaire d'Etat britannique aux Affaires Etrangères : « Nous souhaiterions, disait-il, que le règlement des affaires d'Espagne appartienne finalement à l'Espagne elle-même, en dehors de toute pression étrangère, en dehors de toute intrusion. »

Nous le désirons aussi; oui, notre but est celui-là : les affaires d'Espagne, le drame d'Espagne, finalement résolus par le peuple d'Espagne choisissant librement et souverainement sa propre destinée. (*Applaudissements sur les mêmes bancs.*)

§

L'HEURE EST VENUE

Et depuis?... Depuis, l'heure annoncée, après avoir été tant de fois différée, est venue. Le contrôle de l'interdiction du départ et du transit des volontaires — et des involontaires! — est institué; il est « effectif »... Ou le Comité de non-intervention s'est moqué des peuples, et moqué de la paix, en chargeant l'Allemagne et l'Italie d'exercer elles-mêmes le contrôle naval sur leurs propres interventions... Non! Le contrôle, enfin, est « effectif »!... Ou alors il faudrait convenir que le contrôle s'avérerait impossible. Et ce serait reconnaître qu'il n'y a que l'armistice et la médiation qui constituent le plan sérieux, complet et efficace... Résumons : Ou le contrôle est effectif; et alors l'heure est venue de réaliser la médiation et l'armistice; — c'est le président du Conseil lui-même qui l'a déclaré au Sénat. Ou le contrôle de la guerre se prouve irréalisable; et alors il est démontré que la non-participation des autres puissances à la guerre d'Espagne implique la cessation des hostilités, que la non-intervention doit devenir médiation et armistice. Il est avéré que la paix seule est possible, autant qu'elle est nécessaire.

L'heure presse. Les souffrances crient. L'âme les écoute avec angoisse, si l'oreille ne les entend pas. Le drame multiplie ses supplices. Les morts regardent les vivants et les appellent... Non! Le temps des atermoiements est révolu. Le plan de la Paix est prêt. La logique et le destin insistent... Que les gouvernements de France et de Grande-Bretagne se hâtent de formuler les « propositions pratiques et concrètes » de médiation, d'armistice et de consultation du peuple espagnol, que l'Europe (y compris même l'Allemagne et l'Italie) attend!

§

OBJECTIONS ET RÉPONSES

Reste le menu peuple des objections, qui circulent autour des grandes forces, dominatrices des événements,

autour des Etats, maîtres des hommes, autour des gouvernements, de leur bonne volonté, de leur mauvaise volonté, ou de leur défaut de volonté. Les arguments critiques papillonnent parmi les actes nécessaires. Il faut se faire un passage au milieu d'eux.

On commettrait une grave erreur en supposant que la paix ne connaît pas d'ennemis. Elle a contre elle les violents et les haineux, les routiniers, les sceptiques... Sans compter tous ceux qui tirent des bénéfices de la guerre. Car la guerre a des organismes à son service, des industries, des offices, des démarcheurs; elle a ses intérêts, ses intéressés, ramifications compliquées dont on ne soupçonne pas, d'abord, les aboutissants et les tenants. La paix ne possède que des ébauches d'organes; et, jusqu'à 1899, et même 1919, elle faisait pitié, parfaitement nue, entre son rameau et sa colombe.

A la pensée qu'une guerre pourrait prendre fin brusquement, au profit de cette méprisable héritière, une intruse, la paix, on voit des gens saisis d'une indignation farouche. La paix « prématurée » est objet d'exécration. D'autre part, pour nombre d'esprits respectueux, la guerre s'illustre comme une sorte de mal sacré auquel nul ne saurait toucher, et qui doit s'épuiser de soi-même. Et je ne parle pas de ceux qui mêlent étroitement au sang de la guerre ces liqueurs d'ivresse : la gloire, la victoire, l'honneur, le sacrifice. Pour les sceptiques et les myopes de l'esprit, rien n'existera jamais que ce qui existe, comme ce qui existe a toujours existé. Ils rient, ou sourient. Derrière leur rire ou leur sourire, il n'y a rien... Cependant que, dans les faits mêmes, il y a tout ce qui sera, tout ce qui commence d'être, comme il y a eu tout ce qui n'est plus.

Dans cette affaire espagnole, certains ont puisé des difficultés locales et particulières, qu'ils associent aux objections générales et permanentes. Certains observent que les Espagnols ont la tradition de la guerre civile, et en infèrent qu'il est vain de vouloir mettre un terme à cette guerre-ci. — A n'en pas douter, le peuple espagnol s'affirme guerrier, passionné pour les spectacles sanglants.

Il s'est beaucoup battu sur le territoire même de la péninsule, car il est composé de races et de groupes divers; il a longuement lutté contre les Maures; puis, après avoir porté la guerre au dehors, il est rentré chez soi; et l'Espagne est maintenant le seul champ de bataille des Espagnols... D'accord... Mais, avant le 18 juillet, le peuple espagnol offrait le même passé, la même diversité et les mêmes goûts; et on n'assistait pourtant pas à la guerre civile qui se poursuit depuis ce jour-là... Laissons au peuple espagnol ses vertus et ses vices, ses luttes et ses divisions. Tout cela a existé et peut fort bien continuer d'être, sans guerre civile... C'est tout ce qu'il faut démontrer.

Les gouvernementaux de Valence et de Barcelone, et, à travers les autres pays, leurs amis intransigeants s'enferment dans cette citadelle : la Constitution, la loi, le droit ont été violés par les rebelles. « Le gouvernement légal ne peut être mis sur le même pied que les insurgés. » En êtes-vous aux formes et aux préséances? Et négligez-vous de voir le fait et la guerre? Du moment que le gouvernement régulier n'a pas le pouvoir de réprimer la rébellion et de faire régner la loi, du moment qu'il y a guerre, il faut substituer à la guerre la paix. Nul n'est au-dessus de la paix. Il n'y a, pour personne, de droit à la guerre. Il n'y a pas de droit contre le droit, c'est-à-dire contre la paix. Car la paix est la condition, la méthode et la sauvegarde du droit. Qui peut faire valoir et dire le droit? La paix, seule, et non la guerre. Le droit ne demande pas des armes; il réclame des juges.

Dans leur réponse même à la Grande-Bretagne et à la France, les chefs militaires installés à Burgos qualifient le gouvernement légal, représentant régulier de l'Espagne à la Société des Nations, de « hordes rouges et anarchistes ». L'Italie assure que le « gouvernement national s'est assuré l'approbation de la majorité des populations... » Voilà qui est à prouver. On sait fort bien, d'ailleurs, que les coups de revolver ou de poignard ne se donnent point sans appréciations péjoratives; et une guerre civile, pour tenter de se justifier, doit recourir aux épithètes. C'est

l'affaire du peuple espagnol de manifester ce qu'il en pense. Et la seule approbation valable doit être demandée au plébiscite.

— Non! la paix est impossible. Les haines sont trop justifiées et trop fortes! Cohabiter avec cet assassin des miens, etc.! — Evidemment!... Mais y aura-t-il moins de haines, si la guerre se prolonge, avec de nouvelles tueries, d'autres horreurs? Aggraver n'est pas atténuer. La victoire de l'un des partis, quel qu'il soit, ne ferait qu'ajouter aux violences, aux haines. La victoire, c'est le maximum de la guerre. Il n'y a qu'une façon de réduire au minimum la haine, c'est d'arrêter tout de suite la guerre. L'avortement de la guerre, la paix sans vainqueur ni vaincu, voilà le plus grand des apaisements possibles. Les familles des morts cohabiteront dans les mêmes villes, les mêmes villages?... Eh oui! qu'y voulez-vous faire? Ce qui est acquis est acquis; et les crimes commis sont consommés. Revenir à la paix, au règne de la justice et de la loi, — qui jugent, condamnent ou absolvent, ou amnistient, c'est encore le mieux. La vie concilie, même si elle ne réconcilie pas. La végétation verte et touffue de l'oubli ne grandit pas que sur les tombes; elle s'amplifie dans les esprits. Les choses se font lointaines, et deviennent presque inexplicables, presque incroyables; la vie se retire peu à peu des haines de guerre, et même des souvenirs de guerre. Cela devient un autre monde, mort, et incompréhensible. Et je ne veux même pas évoquer les hasards des rapprochements et de l'amour entre les enfants d'ennemis, comme il advint aux Montaigus et aux Capulets, par Juliette et Roméo...

§

LES DIFFICULTÉS

Les réels soucis se portent vers les arrière-pensées de certaines grandes puissances. Les objections qu'on en tire ont leur poids, mais ne sont nullement décisives.

L'Allemagne semble s'enfoncer moins résolument qu'au début dans le guêpier espagnol. La réconciliation du

führer avec le général Ludendorff fournit en ce sens une indication valable. On sait que la police du Reich avait saisi, en janvier, un numéro de la revue publiée par l'ancien chef d'état-major, « Am Heiligen Quell Deutscher Kraft », où figuraient des appréciations sévères sur la participation allemande à la guerre d'Espagne. Voilà le chancelier-président qui se rapproche du général.

L'intervention est impopulaire en Allemagne. On lisait dans le *Daily Herald* du 8 février :

« Rendez-nous nos fils qui sont en Espagne! » tel est le cri qui s'est élevé dans une rue de Düsseldorf... Malgré toutes les précautions des autorités, les Allemands ont appris que des milliers de leurs concitoyens ont été tués en Espagne; dans une guerre où, de l'avis de l'homme de la rue, le Reich n'a rien à voir. « Votre fils a été tué au cours des manœuvres », telle est la formule utilisée pour prévenir les parents. A cette formule est ajoutée une note leur faisant savoir qu'ils ne doivent pas porter le deuil.

On peut deviner, par des traits si caractéristiques, les sentiments du peuple allemand.

Au Comité de non-intervention, à Londres, M. Grandi déclarait avec vivacité, le 24 mars, que les volontaires italiens ne quitteraient pas le territoire espagnol « avant que les forces du général Franco aient obtenu la victoire complète et définitive ». Le représentant du duce ripostait à une demande d'enquête sur la participation des Italiens à la guerre d'Espagne, déposée et commentée par M. Maïski, ambassadeur des Soviets. Cet aveu et ce défi ne faciliteront pas, à l'avenir, la pénétration des armées italiennes dans la péninsule, où M. Mussolini n'a pas cueilli que des lauriers. Les pertes italiennes à Guadalajara atteignent certainement 2 à 3.000 morts et blessés, sans compter un millier de prisonniers, une quantité de matériel de guerre et d'essence, restés entre les mains de l'armée gouvernementale, qui en manquait. M. Mussolini est orgueilleux, mais non sans souplesse. Ne s'est-il pas réservé une porte de sortie, en acceptant le principe de la médiation et de l'armistice?

Dans ces conditions, pourquoi considérer comme définitive l'opposition de l'Italie et de l'Allemagne, puisque ces puissances se sont concilié la possibilité d'y renoncer, et ont intérêt à ne pas engager par le mauvais bout un conflit général? De quel droit les amateurs d'objections se font-ils plus hitlériens que M. Hitler et plus mussoliniens que M. Mussolini?

L'un des points les plus délicats, c'est peut-être une certaine hésitation au sujet des sentiments vrais des dirigeants britanniques. C'est aussi l'inconscience, ou le défaut de conscience, de l'opinion publique, dans les divers pays d'Europe. Un égoïsme étroit ne permet pas aux nations européennes de s'intéresser suffisamment aux malheurs de leurs voisins pour savoir s'en préserver elles-mêmes. Cette indifférence est imprévoyance. Nous nous abstenons d'agir quand nous pourrions et devrions agir. Nous ne profitons pas de la paix pour défendre et organiser la paix; et nous courons ensuite après la paix, le long des sentiers ruineux du militarisme et de la guerre. La générosité et la justice nous protégeraient mieux. L'altruisme se définit l'égoïsme prévoyant.

§

LA PAIX EST INÉVITABLE. LA CHOISIR. LA FAIRE

Concluons par les vérités fondamentales et permanentes :

La paix est inévitable... Sachons la faire. Sachons la choisir. Pour le salut de l'Espagne. Pour le salut de l'Europe. Pour le salut de la France.

La paix est inévitable... Et veuillez voir dans cette sentence moins un banal truisme qu'une audacieuse révélation. On oublie toujours de préparer la paix, pendant la guerre. On agit toujours comme s'il ne devait jamais y avoir la paix, quand on est en guerre. Pourtant, la paix est inévitable. On ne pourra jamais démontrer qu'une guerre est inévitable. On peut prouver par toutes les guerres du monde que la paix est inévitable. Les amis de la guerre se sont gaussés des tentatives de « paix perpé-

tuelle ». Il n'y a rien de plus chimérique que la guerre perpétuelle... La guerre d'Espagne prendra fin.

Quand sied-il que cette fin vienne? Le plus tôt possible, et, s'il se peut, tout de suite. Il n'y a pas de paix « prématurée », comme il n'y a pas de retour à la santé « prématuré ». Le meurtre et la guerre n'ont pas de saison. Il n'y a pas de printemps pour cette floraison-là, l'efflorescence du sang répandu. A qui faut-il plus de cadavres, pour juger qu'il y en a assez? « Voulez-vous, dit un appel, multiplier les destructions et les massacres, ou les épargner? Est-il besoin de faire courir à l'Europe plus de périls? Voulez-vous avoir raison dès maintenant, ou plus tard, ou trop tard? Qu'attendez-vous? »

Comment cette guerre doit-elle finir? Quelle paix doit la terminer? Cette paix, c'est aux gouvernements et à l'opinion de la définir, d'y travailler, de la faire.

La vraie paix, la paix réelle et utile ne consiste pas dans la victoire d'un parti sur l'autre, dans la domination d'une violence encore efficiente sur une violence épuisée. D'ailleurs, qu'exigerait une véritable victoire, pour être totale et définitive? Rien de moins que l'anéantissement de l'adversaire. Ce sont là des extrémités qu'on peut évoquer en paroles, dans le feu de l'action. Mais qui osera, de sang-froid, publier un tel projet? Et qui pourrait le légitimer?... En fait, la victoire n'aboutit jamais à la disparition de l'ennemi; — et elle s'avère toujours vaine. Peut-on nier, vingt ans après la grande guerre, la vanité de la victoire? Les traités sont déchirés, sans hésitation, sans scrupule, sans inconvénient d'aucune sorte. Il ne reste plus de la victoire qu'une contre-partie de revanche; et la guerre a servi à préparer la guerre. Extermination, ou caducité, voilà l'alternative de la victoire...

Non! Dans le cas qui nous occupe, en particulier, la paix, ce n'est pas la victoire de l'un ou l'autre des partis en lutte! C'est la reconstitution du peuple espagnol. C'est l'apaisement des haines. C'est la synthèse des contraires. C'est la paix sans vainqueurs ni vaincus. C'est l'arbitrage de la consultation nationale, substitué à l'arbitraire des violences partisanes. Telle est la paix, qu'il faut choisir.

Qui doit y travailler? Tous. Qui peut y réussir? Les gouvernements. Le rôle de l'opinion est d'entretenir la vapeur dans la machine. A ceux qui tiennent les manettes de diriger le mouvement, d'accomplir l'œuvre. Les démocraties ne peuvent prétendre se substituer à leurs fondés de pouvoirs; elles doivent les contrôler, mais les soutenir. Un certain nombre d'hommes et de femmes de bonne volonté ont fondé à Paris un « Comité d'Action pour la Paix en Espagne » (1), qui appuie l'initiative franco-britannique de médiation. Un Comité parlementaire se constitue dans les deux Chambres, sous l'inspiration de M. Camille Planche, député de l'Allier... Aux gouvernements de réaliser. La France, pure de toute visée impérialiste sur l'Espagne, mais passionnément dévouée à sa propre sécurité comme à la paix du monde, soucieuse de ne se laisser ni encercler, ni séparer de l'Afrique du Nord, préoccupée de ranimer et d'affermir la Société des Nations, fière d'éclairer, d'inspirer l'Europe, doit, avec le concours de la Grande-Bretagne, accomplir la promesse commune, organiser la paix de l'Espagne.

LUCIEN LE FOYER
ancien député de Paris.

(1) Siège social : 6, rue de la Paix.

DOCTEUR GODART

—

— Vous vous appelez Lucien Briquet et vous habitez Pantin? Parfait.

Le docteur Godart jeta un coup d'œil distrait sur la poitrine découverte du malade et pensa qu'il fallait commencer la consultation. S'arrachant péniblement de son fauteuil, il s'approcha de Briquet.

— Respirez!... Plus fort! Toussez! Respirez!...

Mais, tandis que son oreille se déplaçait tout le long du dos râlant, le docteur se sentit un désir violent de repousser ce corps misérable et couvert de petits boutons. Il dut interrompre un instant son examen et respirer lui-même bruyamment.

— Ça ne va pas, songea-t-il. Il faut que je me soigne. Le mieux, ce serait de quitter Paris.

Il laissa tomber avec fatigue : « Vous pouvez vous rhabiller », et se dirigea vers la fenêtre.

Sur le trottoir une femme poussait une petite voiture d'enfant. Elle avait un costume noir, mais ses souliers étaient d'un jaune soutenu. Godart s'irrita de cette alliance de couleurs et baissa les yeux vers sa montre : elle marquait 4 h. 35.

C'était à 5 heures, le mardi précédent, qu'Anny avait sauté par la fenêtre. Il faisait un temps superbe et la rue, encore toute baignée de soleil, était loin d'être déserte. Anny avait même failli écraser une fillette dans sa chute. Ne pouvait-elle choisir un autre moment?... Et pourquoi cette brutale, cette indécente exposition de son suicide, de son corps ravagé, mutilé, quand il lui aurait été facile de se tuer tranquillement dans sa chambre, en

avalant un poison quelconque?... C'eût été beaucoup plus discret et esthétique...

Un mal tenace s'emparait de nouveau de la tête de Godart; il commençait toujours par des coups légers dans la nuque. Mais bientôt ces coups gagnaient du terrain, et Godart avait l'impression que des milliers de marteaux minuscules frappaient son crâne à intervalles réguliers. C'était insupportable.

Derrière lui, l'homme bafouillait :

— ... Au fond, monsieur le docteur, si ce n'était pas cette maudite fièvre et surtout cette toux, j'aurais dit... Mais ce n'est pas grave, hein?...

Godart se retourna lentement, étudia avec curiosité le petit visage blême, dont les yeux craintifs étaient fixés sur lui, et sentit se ranimer dans son cœur une animosité étrange, une sorte de rancune contre son client. Il répondit cependant d'un ton rassurant :

— Rien de grave. Mais tout de suite le repos complet, une nourriture saine et copieuse, le grand air. Une altitude de 1.000 à 1.200 mètres vous serait favorable, — vous aimez la montagne? — et dans quelque dix mois vous vous sentirez de nouveau d'aplomb. Certes, il faudra vous ménager une convalescence, éviter de trop grands efforts pendant encore un ou deux ans. A part cela...

Briquet ferma les yeux. Son visage de petit oiseau rapace s'allongea et perdit ses dernières couleurs.

— Monsieur le docteur, je travaillais chez « Monigor » comme aide-comptable. Mais j'ai perdu ma place, précisément à cause de cette toux : comme vous le pensez, ça déplaisait au chef de bureau.

Il s'arrêta un instant et reprit en hésitant :

— Ma mère, monsieur le docteur, est auxiliaire aux P. T. T. Nous sommes quatre (mon père est mort), et mes sœurs sont encore trop jeunes pour gagner leur vie. Alors vous comprenez...

— Qu'est-ce que je comprends? questionna aigrement Godart.

L'ex-aide-comptable chez Monigor dit fermement :

— Monsieur le docteur, je ne veux pas mourir.

Ainsi ce Briquet, gravement atteint, sans ressources, sans grande perspective, tenait à la vie, tandis que lui, Godart, qui possédait une santé intacte et une position lucrative, était prêt à l'abandonner. Le docteur trouvait cette situation vraiment piquante. Il est d'ailleurs fort possible que, s'il avait changé de place avec Briquet, lui aussi, Godart, se serait cramponné à cette vie.

La voix enrouée du malade résonnait sourdement aux oreilles de Godart et lui faisait presque un mal physique.

— Je suis peut-être ridicule de vous entretenir de mes sentiments les plus intimes, pour ainsi dire. Mais il faut que je sache la vérité : j'aime une jeune fille. Elle n'est déjà pas très forte comme ça. Je ne voudrais pas qu'elle... Dites, est-ce que c'est contagieux ce que j'ai?

Godart réprima un sourire. Ainsi, ce Lucien Briquet de Pantin, aux poumons pourris, oubliait sa propre personne, qui était pourtant sérieusement en jeu, pour se préoccuper de celle de sa petite amie.

— Je n'en sais rien, répondit Godart en se frottant nerveusement les mains. On va faire une analyse de vos expectorations et une radio. Pas moi, un collègue. D'ailleurs, qui diable vous a envoyé chez moi de votre Pantin?... Enfin, je vais vous écrire un mot pour un dispensaire. Peut-être pourrez-vous obtenir l'aide de l'Assistance publique dans un sanatorium. Oui, ce serait le mieux pour vous.

Briquet chercha longuement dans ses poches et en sortit quelques pièces de dix francs qu'il aligna sur la table où le docteur finissait de rédiger sa lettre. Godart ramassa machinalement l'argent et suivit du regard le dos voûté du malade.

— Ecoutez! cria-t-il soudain en s'élançant vers Briquet.

Il sortit de son portefeuille plusieurs billets de cent francs et les lui tendit :

— Prenez, prenez! répéta-t-il. Vous avez sans doute plus besoin que moi de cet argent.

L'ex-aide-comptable sourit, ou plutôt les coins de ses

lèvres fines et livides se plissèrent légèrement. Il prit dans ses mains les billets, les fit glisser l'un après l'autre sous son pouce et les retourna à Godart sans un mot d'explication.

Godart marcha vers la table, traînant un peu sa jambe droite (qui était devenue très faible depuis le suicide d'Anny) et se jeta dans son fauteuil.

— Ça suffit pour aujourd'hui, mademoiselle Georgette.

La jeune infirmière posa un regard étonné sur le docteur :

— Mme Lambert vous attend depuis une bonne heure.

— Au diable Mme Lambert! Elle n'est pas plus malade que vous et moi.

— Il y a aussi M. Morteney et...

— Au diable M. Morteney! Au diable tous! vous m'entendez! cria Godart. J'en ai assez pour aujourd'hui. Qu'ils aillent ailleurs s'ils le veulent!

Silencieusement la jeune fille tourna les talons et revint quelques secondes plus tard. Godart regarda sa haute poitrine serrée dans l'étroite blouse blanche et dit en étirant ses jambes :

— A propos, mademoiselle Georgette, vous êtes toujours avec ce grand voyou blond... Comment s'appelle-t-il, déjà?

— Mais, croyez-moi, monsieur Godart...

— Allons, ne faites pas la prude! Au fond, je m'en fiche, moi, que vous soyez avec lui ou avec un autre, ou encore avec deux à la fois. J'ai un mal de tête fou.

— C'est vrai, monsieur Godart, vous avez l'air fatigué ces jours-ci. Voulez-vous que je vous donne un comprimé? Cela vous soulagera toujours un peu.

Godart s'esclaffa :

— Gardez vos comprimés pour les malades! Moi, je suis encore solide comme un Turc. Savez-vous seulement pourquoi on dit solide comme un Turc?

Il se tut un instant et soudain, comme si son esprit devait inévitablement suivre la même petite route depuis la mort d'Anny, comme si Anny elle-même ou ce qui lui

servait d'âme l'avait attiré perfidement vers les mêmes sombres pensées :

— Imaginez-vous, mademoiselle Georgette, que vous aimez un être, mais là, vraiment, que vous l'aimez jusqu'à en perdre tout l'intérêt, tout le goût pour la vie, hors de sa présence. Un jour, vous lui avouez votre sentiment, lui parlez d'unir vos existences... Il vous demande un délai pour réfléchir. Bien. Le lendemain, vous recevez une lettre qui vous apprend que cet être s'est tué. Tout simplement... Que feriez-vous?...

La jeune fille hésita :

— C'est sérieux, ce que vous dites là? Mais pourquoi s'est-il tué?

Godart grimaça d'impatience et frappa la table de son poing.

— Je n'en sais rien, ou plutôt, c'est long à expliquer et ça n'a pas d'importance.

— Je me tuerais, moi aussi, peut-être...

— C'est bien, mademoiselle Georgette, dit Godart tranquillement. Mais vous n'êtes qu'une sentimentale. Poursuivre le disparu, le rattraper quelque part dans l'espace et vous raccrocher à son ombre, c'est proprement absurde, ma petite. Non, moi, je me marierais avec une autre à la date projetée, vous avez compris?... Mon chapeau, s'il vous plaît.

Près de la porte, Godart s'arrêta.

— Georgette, vous serez aimable de téléphoner à Mlle Rousseau que je passerai chez elle à 21 heures; non, à 20 h. 30 plutôt.

La jeune fille s'anima :

— Comment va-t-elle Mlle Rousseau? Cela fait déjà longtemps qu'on ne l'a pas vue.

— Vous connaissez donc Mlle Rousseau? Mais je suis idiot : vous devez être au courant de mes relations mieux que moi-même... Au revoir, Georgette, et n'oubliez pas de lui préciser 20 h. 30.

Le docteur Godart marchait depuis longtemps, lançant sa jambe gauche précipitamment en avant, tandis que

la jambe droite, semblant retenue par un poids, se détachait lentement du sol. Godart marchait depuis longtemps. Si on lui avait demandé quel parcours il avait suivi pour aboutir à ce bec de gaz planté là, il n'aurait su le dire. Il avait quitté son domicile à 17 h. 15 (Godart était devenu très précis). Il devait être chez Mlle Rousseau à 20 h. 30. Il lui restait encore trois quarts d'heure à gaspiller. Il se promenait donc par les rues, pris de peur à l'idée de s'arrêter. Dans sa promenade, il avait rencontré de nombreux becs de gaz et ne les avait pas remarqués. Cependant, celui-ci, à demi décapité et tout lézardé, avait retenu son attention. Peut-être, dans son esprit surexcité, lui trouvait-il une ressemblance triviale avec lui-même...

Le ciel était gris rosâtre, parsemé de taches de couleur mal définie, et très bas. Godart avait l'impression que, s'il faisait un grand bond, il pourrait l'atteindre avec la main. Mais, pour cela, pour détendre son corps, il lui faudrait une volonté motrice. Or, Godart n'avait plus guère de volonté, il n'était plus maître de ce corps, qu'il sentait flasque et débile comme s'il allait fondre à chaque instant.

Depuis le suicide d'Anny, bien qu'il continuât de manger, de recevoir des clients, de donner et prendre l'argent, Godart avançait dans un monde peuplé d'ombres floues et muettes, et il croisait maintenant ces ombres qu'étaient devenus les hommes comme si elles avaient été les simples reflets d'une glace, ou des fous inoffensifs dans une prairie. C'était une sensation bizarre, mais non douloureuse, au contraire : Godart se trouvait soulagé du poids de l'effort nécessaire.

Or, cet après-midi, Lucien Briquet, ce petit être puant la mort, avec sa phrase ridicule : « Je ne veux pas mourir », avait donné une fameuse chiquenaude à ces ombres placides parmi lesquelles se mouvait Godart.

Le docteur se rendait bien compte au fond de lui-même qu'il ne pourrait continuer longtemps à mener cette immatérielle existence. Mais il lui fallait un choc pour réveiller l'instinct de sauvegarde, endormi en lui

par la mort d'Anny. Ce choc avait été Briquet, ce Briquet au petit visage tendu. Godart avait ressenti alors un vague besoin d'agir, et, effrayé tout à coup de la solitude morbide dans laquelle il se trouvait, son premier geste avait été de téléphoner à Mlle Rousseau, une jeune fille énergique l'aimant depuis longtemps. Qui pouvait mieux combler la solitude du docteur de sa présence chaude et réconfortante que Lucie Rousseau? (Sachant le docteur déprimé et neurasthénique, elle ne demandait qu'à offrir sa jeune vie solide pour soutenir la vie vacillante de Godart.) N'était-il pas logique qu'il s'élançât vers elle?

Mais la rue avait replongé Godart dans son monde familier et il avait marché sans pensée, sans direction jusqu'à ce bec de gaz à la tête inclinée.

Il ressentit soudain le besoin de s'assurer de la mort d'Anny, sortit de sa poche la lettre et la relut avidement.

Cher Marc, disait-elle, quand vous recevrez ces lignes, je ne serai plus de ce monde. Vous voyez que jusqu'au dernier moment de ma vie, je n'ai pu échapper à la routine : j'ai suivi le chemin habituel des gens qui, lorsqu'ils sont décidés à se supprimer, se croient obligés d'annoncer leur résolution à leurs proches. Peut-être cette petite constatation vous consolera-t-elle, en vous démontrant clairement que je ne suis qu'une simple femme dégoûtée de son existence; peut-être, dis-je, vous consolera-t-elle un peu de votre chagrin, car je ne doute pas que vous soyez affligé les premiers temps.

Marc, en vous demandant un délai pour réfléchir, je ne trichais pas avec vous, je voulais tenter l'impossible, je voulais essayer de vous être utile; sans doute aussi, voyais-je dans notre union une possibilité de refaire ma vie auprès de vous. C'était insensé. Je l'ai compris dès votre départ : je ne me sens pas capable de tenir ce rôle de garde-malade en quelque sorte. Cela aurait fatalement craqué un jour ou l'autre.

Il ne faut pas m'en vouloir, Marc. Il faut me comprendre. Je m'imagine les jours à venir et je bâille. Je n'éprouve même pas de peur (cette dernière ressource), en pensant que dans quelques minutes je m'en irai. Et ce n'est pas non plus l'espoir d'une délivrance qui me guide. Non.

Je me souviens du jour que vous êtes venu pour la première fois me soigner de la migraine ou de je ne sais plus quoi. Comme vous m'avez paru fort! J'étais prête à vous aimer, je crois, ce jour-là. Puis, Marc, je vous ai connu : vous n'étiez qu'un faible, un vacillant dans la vie. Vous manquiez comme moi de but. Notre connaissance n'aura eu pour résultat que d'aggraver votre cas. Pardonnez-moi! Et pourtant, si vous aviez été fort, peut-être aurais-je pu m'échapper.

Mariez-vous avec Lucie Rousseau. Elle vous aime tant. (Oh! comme je lui envie son amour pour vous, l'ardeur qu'elle porte en elle!) Je crois que c'est votre dernière chance, si vous voulez vous sauver.

Adieu, Marc.

Godart replia soigneusement la lettre et saisit le bec de gaz. Il lui fallait tenir quelque chose dans ses mains tremblantes, quelque chose de ferme contre sa poitrine, pour n'être pas écrasé par la douleur qui le submergeait. Et il serrait ce bec de gaz de toutes ses forces, comme si on avait voulu l'arracher de lui, le laisser seul, effroyablement seul, tandis que son esprit méthodiquement lui rejetait des souvenirs. Il revoyait Anny, leur vie en « copains », la dernière visite qu'il lui avait faite : ils étaient assis, de temps à autre se lançant une phrase. A un moment, Godart s'était levé et avait dit : « Anny, ne riez pas, je vous en prie, c'est tout à fait sérieux, marions-nous. Je crois, je suis sûr que près de vous j'aurais assez de volonté pour changer cette stupide existence que nous menons, vous et moi. J'ai besoin de votre présence pour agir, pour créer. » Godart jetait les mots avec peine comme s'il avait besoin de les sortir de force de sa bouche. « Anny, j'ai pour vous tant d'affection, d'amour! »

Anny fumait son éternelle cigarette et contemplait avec curiosité (peut-être la même curiosité avec laquelle il regardait Briquet) l'agitation du docteur. Elle ne paraissait pas autrement émue par sa proposition. Et, comme Godart reprenait nerveusement ses allées et venues, elle dit avec paresse :

— Tranquillisez-vous, cela ne vaut pas la peine de se mettre dans des états pareils pour si peu de chose.

Godart s'était retourné vivement :

— Je suis ridicule, je le sais.

— Pas tant que cela, Marc.

Puis, se levant à son tour, elle s'était approchée de la fenêtre et avait appuyé son front contre la vitre :

— Ce que j'aime en vous, Marc, poursuivit-elle, c'est quelque chose d'enfantin, une sorte d'ingénuité qui se réveille en vous par moments et me donne l'impression que je parle à un gamin. J'aime aussi votre poitrine. Elle est dure et large et je pense parfois qu'avec une poitrine pareille un homme ne peut manquer d'être vraiment fort.

« Marc, j'ai beaucoup d'amitié pour vous. Si vous croyez vraiment que ma présence peut vous être utile, nous verrons... Etes-vous content? Mais à présent, laissez-moi seule. Revenez demain et, si vous n'avez pas changé d'idée (là, elle avait souri), nous reparlerons de la réalisation de ce drôle de mariage. A demain! »

Le lendemain il recevait la lettre.

S'il avait été fort, s'il avait eu un but, elle se serait raccrochée à lui, certainement. Elle ne serait pas morte. Mais il n'était qu'un faible, une fiction d'homme qui avait cherché un appui en elle.

Godart vacillait sur ses jambes. Il avait envie de se coucher près de ce bec de gaz et de ne plus bouger, de ne plus penser. Dans son cerveau surgit encore l'image d'un dos parsemé de boutons, et ce dos se planta devant lui. Puis, il s'agrandit, devint énorme, couvrit bientôt toute la rue et, d'un seul coup, disparut. A sa place apparut Lucien Briquet lui-même : son regard se posa fermement sur Godart et sa voix caverneuse redit avec insistance :

— Monsieur le docteur, je ne veux pas mourir.

Il répétait sa phrase à l'infini : « Je ne veux pas mourir..., je ne veux pas mourir! »

Godart ferma les yeux, boucha ses oreilles de ses doigts, reprit son chemin et toujours sa jambe gauche courait en avant, comme si elle voulait se détacher de son corps.

A 20 h. 30, il montait chez Lucie Rousseau.

Godart était assis sur le divan bas. Un tableau représentant un homme au torse nu, qui retenait de toutes ses forces un cheval de labour, ornait le mur. C'était un magnifique effort. Le docteur connaissait ce tableau depuis le jour où il était monté pour la première fois chez Lucie. Cependant, ce soir, il ne pouvait arracher son regard de ce corps musclé, de ce visage ferme à la nuque penchée.

Lucie ne disait rien. Elle ne regardait même pas le docteur. Elle lui servit une tasse de thé et se mit à feuilleter distraitement un livre. Mais, tout à coup, comme continuant une conversation arrêtée quelques minutes plus tôt :

— Marc, je vous rendrai heureux. Je vous apprendrai à aimer la vie.

Sa voix était passionnée, quoique son visage ne changeât guère d'expression : il restait calme et ferme, surtout ferme. Godart ne répondit rien. Il étudiait l'homme du tableau. Alors Lucie se leva et, s'approchant du piano, elle joua en sourdine, mais son jeu était net; elle touchait vigoureusement le clavier malgré elle, puis elle demeura assise sur le tabouret, la tête inclinée.

Le docteur se mit à rire : cet homme aux mâchoires énormes n'avait guère la force que le peintre prétendait lui attribuer. Ce n'était que pure mystification et, si l'on avait pu suivre la fin de la lutte entre l'homme et le cheval, c'est sans doute le cheval qui aurait eu le dessus. Godart voyait bien que la jambe droite céderait tôt ou tard; elle trahissait son maître aussi. Il eut un rire satisfait. Le couvercle du piano claqua brusquement. Lucie était habillée en vert pâle; cette couleur de l'éternelle espérance lui allait très bien. Au fond, elle était jolie, la future compagne avec sa lourde chevelure blonde. Mais ce n'était pas une beauté arrogante; non, cette beauté avait quelque chose de doux comme un jour d'automne clair.

Godart eut soudain peur qu'elle ne vînt le rejoindre

sur le divan. Il se trompait. Lucie restait toujours assise près de son piano; elle avait seulement couvert son visage de ses mains. Il aurait voulu lui dire quelque chose de gentil, mais il ne trouvait rien. Alors il se taisait, peut-être tout simplement parce qu'il craignait, s'il ouvrait la bouche, de prononcer des phrases stupides, ou pis, de parler d'Anny, de cette folle qui s'était jetée par la fenêtre.

Godart porta ses mains vers son front. De nouveau, ce mal terrible : les minuscules marteaux tapant sa nuque, puis son front, comme s'ils voulaient vraiment, une fois pour toutes, en finir avec ce crâne rebelle qui ne cédait pas. Le docteur posa sa nuque endolorie sur un coussin, puis il saisit un autre coussin et en couvrit sa tête : ce fut sans résultat. Peut-être lui aurait-il fallu les mains d'Anny et sa voix basse... Il entendait vaguement celle de Lucie et ne comprenait pas très bien ce qu'elle racontait. D'ailleurs, cela lui était bien égal. Tout lui était bien égal, sauf si, par miracle, comme dans un film, Anny pouvait revenir vers lui. Mais la vie n'était pas un film et le suicide d'Anny restait incontestable : il n'avait qu'à sortir la lettre de sa poche pour s'en assurer.

Godart rejeta le coussin qui était devenu chaud et pesait lourdement sur sa tête, puis il ouvrit lentement les yeux et rencontra le regard douloureux de Lucie, cette femme naïve qui était prête à consacrer sa vie pour sauver celle du docteur.

— Anny!

Mais au lieu d'Anny, il voyait son corps mutilé étendu sur le pavé. Il voyait aussi les grosses mains qui avaient ramassé le cadavre.

— Elle a osé, elle, dit-il à demi-voix.

Ne lui avait-il pas dit que sans elle il ne pourrait pas vivre? Alors il mentait, mentait impudemment... Et peut-être avait-elle raison : il cherchait en elle une garde-malade, une attache, un enthousiasme. Maintenant qu'il l'avait perdue, il venait chez Lucie pour la remplacer. Très bien!

Le docteur fit un mouvement brusque et le canon du

revolver qu'il portait dans sa poche depuis le jour du suicide d'Anny s'imprima légèrement dans sa jambe. Il aurait dû sortir cet engin, mais sa main restait inerte. Elle ne voulait pas obéir, elle devenait toute menue et molle, comme une petite chatte prise en flagrant délit. Godart eut tout à coup la conscience nette qu'il n'avait pas le droit d'engager la vie de Lucie. Mais, au lieu de se lever et de partir, il s'enfonça davantage dans le divan, et des sons rauques sortirent de sa gorge à son insu : c'était inattendu et ridicule. Lucie s'approcha et prit dans ses mains la tête ballottante du docteur. Et ses mains étaient plutôt douces. Puis elle recommença son histoire enfantine : bâtir un grand hôpital, — cet hôpital lui tenait au cœur. Ce devait être une belle construction blanche. Les malades en sortiraient guéris, grâce aux soins que Godart leur prodiguerait : un nouveau Godart, plein de force et d'enthousiasme.

— Vous travaillerez pour les pauvres gens, poursuivait-elle, pour les gens qui ont réellement besoin d'un traitement. Vous n'aurez plus cette sensation de faire un travail inutile comme lorsque vous vous occupez de vos malades qui vont vous voir, pour la plupart, comme ils vont faire leurs achats dans les grands magasins. Pensez seulement que vous pouvez soulager tant de malheureux. Je sais : vous allez me répondre que votre travail sera une goutte infime dans la mer de souffrance de ces gens, que cela ne changera pas grand chose. Mais faisons toujours le peu que nous pouvons faire, ce sera déjà cela... J'ai parlé à père. Il consent à nous avancer la somme nécessaire pour la construction. J'ai aussi parcouru différents endroits : il y a un terrain intéressant à Pantin. Il sera pour vous si vous le voulez.

Godart eut un sursaut : « Pantin! » Lucien Briquet-de-Pantin-qui-ne-voulait-pas-mourir (tout comme lui). Ah! il en avait assez de ce Lucien Briquet et de son obstinée envie de vivre. Et, comme un enfant pris de peur, il cria :

— Anny! Anny!

— Je sais, dit Lucie. Je sais tout, Marc. C'est terrible.

Mais il ne faut plus y penser. Il faut songer à l'avenir, maintenant.

Godart ne se demanda même pas comment Lucie connaissait l'existence et la mort d'Anny. Il ne lui avait jamais parlé d'elle.

Il répétait tout bas : Anny...

— Plus tard, poursuivait Lucie, nous tâcherons de monter un sanatorium, quelque part en forêt, ou à la montagne, de sorte qu'un malade guéri ou opéré pourra achever de se rétablir loin de Paris. Plus tard encore...

Et la voix de Lucie finit par se confondre, dans l'esprit de Godart, avec celle de sa gouvernante, cette fille vieillissante qui, lorsqu'il était tout gamin, le consolait de ses chagrins en chantant d'une voix aigrelette :

> Nous irons dans un grand jardin,
> Où sont les roses au printemps...
> Tourne, tourne, mon moulin...

G. GOVY.

POÈMES

—

LE REVEIL DE DANAE

L'aube, sur la vallée, étend ses mousselines.
L'or d'un astre se fane au calice tremblant
Du jour prêt à surgir comme un grand lotus blanc,
Vers qui s'ouvrent les yeux mouillés des fleurs câlines.

O clarté! Pur argent des sources cristallines!
Candeur du virginal regard, bientôt brûlant!
Frisson, reflet nacré, puis fleuve ruisselant
Qui d'un seul bond descend l'escalier des collines!

Le prodige toujours nouveau de chaque jour
S'accomplit : au signal de l'invincible Amour,
Le tonnerre muet de la lumière explose.

Tout s'allume, frémit avant de resplendir;
Et sous cette vivante averse qui t'arrose,
Ton sein, ô Danaë, se remet à bondir!

—

VESPERALE

Un couchant, rose et or,
Dans le fleuve se reflète.
La montagne, tout au bord,
Dans sa cape violette
S'enveloppe — et s'endort.

Où s'en va ta pensée?
Maint souci, léger ou lourd,
Se détache avec le jour;

Mainte peine, effacée,
Maint tourment et maint amour.

Une cloche au loin tinte...
A quoi songes-tu, songeur?
La suprême rougeur
En haut, en bas s'est éteinte.
Vois! au ciel d'hyacinthe,

Vesper s'ouvre, avec ton cœur.

—

MALGRE LES PRESAGES

La tempête nocturne a blanchi le cap noir
De ses franges d'écume.
La mer reste houleuse et gronde, le ciel fume;
Le vent pourchasse encor, ce soir,
D'épais nuages où parfois l'éclair s'allume.

Quel typhon surgira de ce ciel tourmenté,
Ou quelle aube plus claire?
O mer, de tes fureurs, ô cœur, de ta colère
Peut renaître un soleil d'été;
Et dans le jardin dévasté,
Nos rosiers garderont des roses pour nous plaire.

Comme un spectre hagard le vent traîne en hurlant
De grisâtres lambeaux d'étoffes.
Mais le poète assemble en souriant ces strophes,
Pour rappeler l'espoir tremblant,
Dans le crépuscule dolent,
Sous un ciel tout chargé d'obscures catastrophes.

—

LE SILENCE DES MORTS

Le silence des morts est, pour qui sait l'entendre,
Comme un frémissement de feuilles dans le bois,
Un murmure étouffé, fait d'innombrables voix,
Tantôt triste et sévère et tantôt calme et tendre.

Ils disent le chemin qu'ils ont dû redescendre.
Toute sagesse dort dans leurs tombeaux étroits.

Gare à qui s'en détourne et dédaigne leurs lois!
Mais gare au front penché trop longtemps sur leur cendre!

Le silence des morts est pareil au bruit sourd
De la mer, qui menace et gémit tour à tour
Et chante aussi l'attrait des hautes aventures.

Où le mort a lutté ne fuit pas le vivant;
Et dût un noir typhon disloquer vos mâtures,
Gonflez-vous, cœurs hardis, au rauque appel du vent!

—

TRANSFIGURATION

Parmi l'orage et les rafales
Naît un majestueux couchant,
Enluminant d'or et d'argent
La rougeur des eaux triomphales.

Soir magique entre tous les soirs!
Magnificence souveraine!
— Qu'ainsi naisse une heure sereine
Du chaos de nos désespoirs!

Pourpre saignante répandue
Dans les larmes d'un cœur amer,
Illumine et fleuris la mer
De ta splendeur inattendue!

Et qu'avant qu'un soir éternel
Efface cette gloire insigne,
Notre âme vogue comme un cygne,
Tout blanc, sous les roses du ciel!

—

AU CREPUSCULE

Ce sourd, ce lent signal dans le soir léthargique,
D'où vient-il, voyageur?
Son de cloche lointaine? Appel d'un cor magique?
Ou sursaut de ton cœur?

Comme l'air est léger sur le coteau bleu-tendre!
De lents nuages bas,

Flottant au bord de la montagne y semblent tendre
Une frise lilas.

Quelle fête s'apprête ou quelle solitude?
Quel désir, quel espoir,
Ou quel repos promis, homme, à ta lassitude,
Dans cette paix du soir?

L'appel s'est éloigné, la rumeur inconnue
Eteinte; et le soleil
S'abîme dans la pourpre et l'or de cette nue,
Pour son royal sommeil.

Dors aussi, voyageur, et que la nuit soit belle
A tes yeux résolus!
Dors, sans chercher en rêve à savoir qui t'appelle...
Et ne reviendra plus!

—

IL PORPORATO

Vêtu de violet comme un évêque, ou, comme
Un cardinal, de pourpre et lauré de métal,
Descend pompeusement le soir sacerdotal,
Avec la majesté d'un envoyé de Rome.

Sur le palier des monts, sur les cités de l'homme,
Sur les eaux dont ses feux allument le cristal,
Il marche, illuminant le ciel occidental;
Et les pins, pour encens, lui soufflent leur arome.

Il s'arrête un moment, il plane, et l'on dirait
Que ses bras bénissants, pour chasser l'ombre oblique,
Se tendent... Puis soudain, tout passe, disparaît.

La châsse rayonnante emporte sa relique,
Pour laisser sur la mer, les monts et la forêt,
La salutation de la nuit angélique.

MAURICE POTTECHER.

A CÔTÉ DU « LIVRE D'AMOUR »

LES LETTRES
DE Mme HUGO A SAINTE-BEUVE

—

Lorsqu'on célébra, en 1904, le centenaire de la naissance de Sainte-Beuve, de nombreux articles, plus ou moins précis, rappelèrent le drame qui s'était joué, au foyer de Victor Hugo, entre le poète, sa femme et Sainte-Beuve, à partir de 1830. On reparla du *Livre d'amour,* consacré par Sainte-Beuve à Mme Hugo; on commenta, une fois de plus, l'attitude ambiguë d'Alphonse Karr dans cette affaire; et on affirma — c'était à l'époque une révélation — que plusieurs centaines de lettres de Mme Hugo à Sainte-Beuve avaient été brûlées devant témoins.

Brûlées par qui? A quel moment? Et devant quels témoins?

A ces questions Georges Montorgueil répondit dans un article, non signé, de *l'Eclair* (8 octobre 1904), après une conversation avec Jules Troubat, le dernier des secrétaires de Sainte-Beuve et qui allait rééditer, deux mois plus tard, au grand jour cette fois, le *Livre d'amour* (1) :

Exécuteur testamentaire, j'étais, raconta Troubat, dans la maison de Sainte-Beuve quand on vint mettre les scellés [14 octobre 1869]. J'obtins de les faire lever pour retirer deux petites caisses destinées, par testament, à M. Paul Chéron, bibliothécaire [à la Bibliothèque Nationale] et qui ne pou-

(1) Paris, Durel, in-8°, 1904. — Nouvelle édition, également présentée par Troubat, en 1906. Au *Mercure de France,* in-16. (L'originale du *Livre d'Amour* est de 1843.)

vaient, en aucune façon, intéresser l'avoir de la succession. Elles contenaient l'exemplaire du *Livre d'amour* et les lettres de Mme Victor Hugo. Il fallait que ces caisses fussent ouvertes en présence d'un magistrat avant d'être livrées à leur bénéficiaire. Ce magistrat fut M. Benoît-Champy. Les lettres de Mme Victor Hugo furent donc lues ce jour-là, devant M. Paul Chéron et moi. Après quoi M. Paul Chéron les emporta. Il les déposa dans sa maison de campagne, à Sannois, que les Prussiens dévastèrent en 1870, mais ses papiers, mis en lieu sûr, échappèrent. Il les légua [1881] à son fils, le docteur Chéron, qui est mort en 1896, donnant à la Bibliothèque le *Livre d'amour* [annoté par Sainte-Beuve].

Quant aux lettres, j'ai connu leur sort par hasard. Elles ont été brûlées par les soins de M. Paul Meurice. Après avoir hésité, il en a fait l'aveu. J'en suis persuadé absolument. La preuve est donc détruite du sentiment que Mme Victor Hugo nourrissait pour Sainte-Beuve. Je ne le regretterais pas si, en trop de circonstances, les amis de Victor Hugo, croyant innocenter l'héroïne de cette aventure, n'avaient à pleines mains sali la mémoire du maître qui m'est cher et dont je suis le naturel défenseur (2).

Ainsi mis en cause, Paul Meurice démentit par une lettre que publia *l'Eclair* du 11 octobre 1904 :

Je n'ai jamais, dit-il, brûlé de lettres de Mme Victor Hugo à Sainte-Beuve.

Il n'a jamais existé de lettres à brûler de Mme Victor Hugo à Sainte-Beuve.

Agréez l'expression de mes meilleurs sentiments.

PAUL MEURICE (3).

A quoi Georges Montorgueil fit observer (*Eclair* du 11 octobre 1904) que Paul Meurice voulait sans doute dire, soit qu'il ne les avait pas brûlées lui-même, soit que les lettres qu'on lui avait communiquées étaient sans

(2) Au cours des polémiques qui suivirent, Jules Troubat fit de nouvelles déclarations, dans le même sens, à Albert Dauzat (*La Presse*, 28 novembre 1904).

(3) Une seconde lettre de Paul Meurice, datée du 11 octobre 1904, dément moins catégoriquement le fait de la destruction : « ...Ces lettres qui prouveraient l'innocence de leurs rapports, si on a brûlé des lettres de Mme Victor Hugo, je dis que ce sont celles-là qu'on a brûlées... »

conséquence. Et, sous ces réserves, Montorgueil maintint ses affirmations d'accord avec Jules Troubat qui ajouta:

L'incinération aurait eu quatre témoins; deux sont morts, deux sont vivants. L'un des vivants, interpellé, se retrancha derrière une dénégation; l'autre, qui est un personnage de premier plan, déclara spontanément, et par une lettre qui existe, rendre hommage à la réalité des faits : les lettres avaient été brûlées, disait-il, devant témoins, par le docteur Paul Chéron, fils du bibliothécaire Chéron, ami de Sainte-Beuve.

L'un des vivants, celui qui nia, était Edouard Lockroy, second mari de Mme Charles Hugo; l'autre, celui qui rendit hommage à la réalité des faits, Henry Havard, alors inspecteur général des Beaux-Arts (4).

Non seulement Henry Havard écrivit spontanément ce qu'il savait, mais il le répéta à ses amis, notamment à son compatriote M. Georges Lecomte qui, beaucoup plus tard, put, à son tour, en témoigner et, retrouvant des notes qu'il avait prises à ce sujet, en faire un article au *Figaro*, le 15 juin 1932.

Comment, écrit M. Georges Lecomte, Henry Havard fut-il amené à me parler de ces événements auxquels il se trouva mêlé? Il y a de cela une trentaine d'années, nous sortions ensemble de notre dîner — très restreint — des « Bourguignons Salés ». Tous deux, sur le boulevard, nous poursuivions l'entretien commencé à table sur l'époque romantique. Et, dans ma juvénile admiration pour Victor Hugo, j'en vins à lui dire fougueusement que mon esprit se refusait à croire possible la réalité de la trahison.

— Elle n'est, hélas! que trop certaine, me répondit-il, et j'en ai la preuve entre les mains.

Je me récriai. Il continua. Et comme il ne m'a pas demandé

(4) Lockroy fut plusieurs fois ministre. Et c'est à ce titre qu'il aurait usé de son influence contre Havard. Du moins, celui-ci l'affirme dans le manuscrit résumé plus loin. Il mourut en 1913.

Henry Havard, né à Charolles (Saône-et-Loire) en 1838 (la même année que Lockroy) mourut à Paris en 1921. Pendant la Commune il fut un moment commandant de la Garde nationale. On lui doit des ouvrages sur les Beaux-Arts, un *Dictionnaire de l'Ameublement*, une *Histoire des Styles*, etc.

le secret sur cette liaison, — aujourd'hui d'ailleurs connue et reconnue de tout le monde, — voici la substance de ce qu'il me conta :

« Sainte-Beuve avait comme héritier son parent, un M. Chéron, qui fut conservateur d'une de nos bibliothèques. C'est lui qui possédait les fameuses lettres. Après sa mort, son fils, inquiet et gêné de ce précieux dépôt, vint me dire ses scrupules. Ayant lu ces lettres, si ardemment tendres, j'estimai qu'on devait les anéantir. Il en fut ainsi décidé. Au début de l'hiver de 1885 furent conviés pour cette incinération quelques amis comme témoins : MM. Paul-Victor Foucher, le capitaine Cordier, le critique d'art et musicographe Louis de Fourcaud et P. Chéron. A l'heure fixée, nous eûmes la surprise de voir apparaître M. Edouard Lockroy, allié à la famille Hugo par son mariage avec la veuve de Charles, second fils de Victor. On n'avait pas sollicité son concours. Mais, averti par Paul Foucher, il était venu de son propre mouvement, et personne n'objecta rien à sa présence. »

Je me souviens très bien de ces divers noms cités par Henry Havard, car son récit me frappa beaucoup, et, rentré chez moi, j'en notai aussitôt les points essentiels. J'étais déjà en relations avec M. Louis de Fourcaud, qui écrivait des études intéressantes sur les peintres modernes, et qui fut, avec Catulle Mendès, l'un des premiers commentateurs de Wagner en France. Quant au capitaine Cordier, des sapeurs-pompiers de Paris, je crois bien que c'est lui qui en devint colonel et le resta jusqu'aux environs de 1914.

Voici ce que me conta encore mon compatriote Henry Havard :

« Après la lecture de chacune de ces lettres enflammées, Edouard Lockroy s'exprimait sans indulgence sur la femme très éprise qui les avait écrites. Avec nous il signa le procès-verbal de destruction. Mais, quelque temps après, regrettant sans doute d'avoir authentiqué leur existence par sa signature, il fit sur moi, puis auprès du ministre dont je dépendais officiellement, une pression si forte *et bientôt si menaçante*, que, très résolu à la résistance, je décidai de faire photographier ce procès-verbal devant les mêmes témoins, sauf, bien entendu, M. Lockroy. Ce qui fut fait aussitôt.

« L'original du procès-verbal sera déposé par moi à la Bibliothèque nationale. Et une photographie sera jointe à la relation détaillée de ces événements, que j'ai écrite et qui sera léguée à la Bibliothèque municipale de Mâcon, à laquelle, par mon testament, je laisse mes livres et mes papiers. »

M. Henry Havard a réalisé toutes ses intentions, concluait M. Georges Lecomte. J'ai des raisons de croire que le procès-verbal manuscrit de l'incinération est à la Nationale. Je sais que le récit, de la main de M. Henry Havard, avec un exemplaire de la photographie, est à la Bibliothèque de Mâcon. Je ne l'y ai pas vu parce qu'on ne le communique à personne et que l'ordre est très rigoureusement exécuté. Du moins ai-je l'absolue certitude de son existence.

Après cela, que reste-t-il à verser aux débats de cette affaire, sinon le procès-verbal de l'incinération et un résumé du manuscrit déposé par Henry Havard à la Bibliothèque de Mâcon?

Une des photographies du procès-verbal a été déjà communiquée par M. Samuel Rocheblave à M. André Bellessort qui l'a reproduite en fac-similé (*Sainte-Beuve et le dix-neuvième siècle,* Paris, Perrin, 1927, appendice). Dans l'angle de gauche, au bas de l'épreuve, on lit le décompte des lettres qui s'établit ainsi : 1831-8; 1834-90; 1835-57; 1835-1836-98 (49 + 49); 1838-1842-68; divers 13. (Total : 334.)

D'autre part, s'il faut en croire M. Edmond Benoit-Levy (*Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo,* Paris, Presses universitaires, 1926), un témoin qui existait encore en 1926 et qui connaissait Mme Chéron assurait « que celle-ci brûla environ 300 lettres que M. Chéron avait omis d'apporter à l'autodafé ».

Enfin, M. Jean Bonnerot, dans son édition de la *Correspondance de Sainte-Beuve* (Paris, Stock, 1935, tome I, page 259), se demande si certain paquet cacheté par Sainte-Beuve et destiné à être remis (lettre du 18 août 1931) après décès, à Charles Magnin, bibliothécaire à la Nationale, ne contenait pas également des lettres de Mme Victor Hugo.

M. André Bellessort reproduit un autre document qu'il

tient de M. Rocheblave : c'est le texte d'une lettre de Sainte-Beuve qui était attachée à la cassette renfermant les lettres de Mme Hugo. D'un côté : « Ouvrir ce pli après moi. (Il y a la clé dedans.) SAINTE-BEUVE. » De l'autre : « Mon exécuteur testamentaire est prié de garder secrètement cette cassette et de ne pas se dessaisir des lettres qu'elle contient; *et de ne pas les rendre à Mme Victor Hugo,* quelque démarche qu'elle fasse pour cela. SAINTE-BEUVE. »

Cette dernière phrase n'était pas connue de M. Benoit-Lévy lorsqu'il écrivait à la page 502 de *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo :* « Si les lettres de Mme Victor Hugo avaient eu un caractère dangereux pour sa réputation, ne les aurait-elle pas réclamées à Sainte-Beuve, lors de la rupture définitive? »

Sur ces faits, déjà connus en partie par les articles et livres que nous avons cités (5), voici le témoignage, nouveau pour nous, d'un homme qui avait pris soin de rédiger sa déposition, en ne prescrivant aucune mesure restrictive à sa divulgation posthume. On y trouve l'indication de quelques-uns des thèmes développés dans le *Livre d'amour,* notamment les rendez-vous à « l'église propice », « les promenades aux lointains cimetières », les charités aux « pauvres du Christ » et autres arguments habituels à la passion romantique.

§

Le récit qu'a rédigé Henry Havard sur la destruction des lettres de Mme Victor Hugo à Sainte-Beuve est contenu dans deux volumes de grand format. L'un de ces volumes, qui compte 68 pages, paraît être un brouillon si l'on considère l'écriture et les corrections qui y sont faites. Le recto seul de la feuille a été utilisé par l'auteur. L'autre volume, 74 pages recto et verso, semble la copie au net du premier. L'écriture en est soignée. Il n'y a pas

(5) Il faut y ajouter le tome II du *Sainte-Beuve* de Léon Séché. Paris, *Mercure de France,* 1904. — Une bibliographie très complète de la question a été établie par M. E. Benoit-Lévy (*Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo.*)

de corrections. La même main a dû écrire les deux volumes.

Le premier porte en dédicace :

A mes chers amis Louis de Fourcaud, membre de l'Institut [et] le colonel Cordier, en témoignage de mes reconnaissantes affections.

Henry Havard raconte, sur un ton parfois déplaisant, des choses intéressantes. Il dit comment les lettres de Mme Victor Hugo furent remises, par Sainte-Beuve, à Paul Chéron père, avec promesse qu'il ne s'en dessaisirait jamais. Cependant, après la mort de Sainte-Beuve, le fils de Paul Chéron les remit à M. Henry Havard.

Le soir même, rentré chez moi, j'allai, en grand mystère, dit Havard, prendre le paquet dans sa cassette, tenant à m'assurer de la nature de son contenu. Dès les premières lettres parcourues, je vis jaillir en quelque sorte de cet amas de papiers jaunis les preuves irrécusables, aveuglantes d'un adultère bête et banal, — romantique assurément, — c'était la mode du temps, mais enchevêtré de complications vulgaires et horriblement bourgeoises : rendez-vous dans les églises, à Saint-Paul, à Saint-Gervais, à Saint-Sulpice, dans la chapelle de la Vierge (un comble!), promenades sentimentales dans les allées avoisinant la Salpêtrière et aboutissant à un petit restaurant hospitalier aux amoureux; courses en fiacre, allant au pas, stores baissés, courses généralement payées par la dame et auxquelles Sainte-Beuve fait une allusion déplacée et cynique dans son *Livre d'amour* [?]. Le tout alternant avec des évocations pieuses, avec l'aveu de remords qu'on s'efforce d'atténuer par des charités aux pauvres. Puis, c'est l'aveu du dégoût qu'inspire à la pauvre amoureuse « cette vie toute de faussetés », confession agrémentée d'une profusion de « cher ange », « cher bien-aimé », « à toi ma première, ma dernière pensée », « je t'aime plus que tout au monde, même plus que mes enfants (6)... », etc.

Suivent des commentaires sur les sentiments et la conduite des deux personnages.

(6) Un « fragment », publié par Troubat dans la préface de la réédition du *Livre d'amour* au « Mercure de France » (1906), rend le même son : « ...Vous êtes certainement l'être que j'ai le mieux aimé, je n'excepte

Henry Havard explique qu'il résolut de faire disparaître ces lettres.

Il réunit chez lui, 13, rue Fénelon, Paul Chéron fils, Paul Foucher, neveu de Mme Victor Hugo, qui détestait le poète : il disait qu'il avait été un prodige d'égoïsme, le tyran de sa famille, le bourreau « de son angélique moitié », à laquelle il avait infligé les plus immérités martyres. A ces griefs, Havard répondait « qu'il ne fallait pas juger les grands hommes à l'échelle commune, que peut-être il existait, pour un tel génie, des excuses spéciales », qu'au surplus Mme Victor Hugo « passait pour avoir quelque peu maltraité le front de son époux ».

— Ce sont, répondait Paul Foucher à Henry Havard, d'infâmes calomnies.

Au cours de la réunion, à laquelle assistait aussi Edouard Lockroy, les lettres furent retirées de la cassette et lecture en fut faite :

Paul Foucher assistait avec une tristesse navrante à l'écroulement de l'idole qu'il avait si longtemps estimée au-dessus de tout soupçon. Lockroy enregistrait ces révélations avec une joie mauvaise, accablant la pauvre femme d'épithètes dénuées d'indulgence et d'atticisme, parmi lesquelles le mot « vache » revenait fréquemment; il paraissait se réjouir de ce que l'illustre poète avait été, lui aussi, copieusement cocu.

Les paquets de lettres étaient, après examen de chacun d'eux, remis à Paul Chéron qui les plaçait dans la cheminée, sur le grand feu dont j'ai parlé. On en activait la combustion avec des pincettes.

A une heure du matin, l'autodafé prit fin.

Un procès-verbal de l'opération fut dressé. J'en rédigeai le texte qui fut discuté mot à mot et finalement arrêté dans les termes suivants :

pas mes enfants (ceci est sincère) ; vous comprenez de quel poids vous serez toujours dans mon existence... » (p. 13.)

Le docteur Félix Regnault (*Revue moderne de médecine et de chirurgie*, n° 8, août 1928, p. 231 et 232) propose certaine explication paramédicale à l'étrange aventure amoureuse qui rapprocha Mme Victor Hugo de Sainte-Beuve : l'état physique de Mme Hugo après la naissance (1830) de son cinquième enfant expliquerait sa conduite et vis-à-vis de son mari et vis-à-vis de Sainte-Beuve. Sa santé imposait des « ménagements » (*La Vie d'une femme*, par Gustave Simon, p. 200) dont se serait accommodé Sainte-Beuve.

Le vingt-neuf novembre 1885, nous soussignés, réunis chez M. Henry Havard, 13, rue Fénelon, avons reçu de M. Paul Chéron trois cent trente-quatre lettres, provenant de la succession de Sainte-Beuve et émanant de Mme Adèle Victor Hugo. Ces lettres ont été immédiatement détruites sous nos yeux. M. Paul Chéron, en nous faisant la remise de ces documents, sans intérêt pour l'histoire, mais compromettants pour la mémoire de certaines personnes illustres, nous a affirmé que ces 334 lettres provenant de l'héritage de son père, exécuteur testamentaire de Sainte-Beuve, comprenaient l'intégralité de la correspondance échangée entre celui-ci et Mme Victor Hugo et tout ce qui avait été conservé de cette correspondance par le testateur. M. Chéron père, ayant été, par suite des dispositions testamentaires de Sainte-Beuve, mis en possession de cette correspondance, toute lettre semblant émanée d'une origine analogue ne saurait être qu'une pièce dérobée ou contrefaite.

Paris, 29 novembre 1885.

Suivent les signatures :

EDOUARD LOCKROY — DR PAUL CHÉRON

PAUL FOUCHER — HENRY HAVARD

Ce procès-verbal, écrit en quatre exemplaires, a été photographié. Les photographies sont encartées dans le texte.

Enfin, indépendamment du récit se rapportant aux lettres et au procès-verbal, le manuscrit d'Henry Havard contient un rapport de Camille Legrand, expert en écritures, certifiant l'authenticité des signatures ci-dessus, et une pièce signée Fourcaud et Cordier, attestant qu'à la date du 1er décembre 1904, Havard leur a fait une relation de tout ce qui précède.

§

On a remarqué que ce procès-verbal affirme que les 334 lettres détruites le 29 novembre 1885 constituaient l'ensemble de la correspondance.

Est-ce exact?

Un récent article de M. Léon Daudet (*Action française* du 21 mars 1937) vient augmenter, à cet égard, les doutes formulés plus haut.

Après la mort d'Hugo, en août 1885, M. Léon Daudet s'était rendu à Guernesey, avec M. et Mme Edouard Lockroy et son ami Georges Hugo :

> Inventoriant, dit-il, la bibliothèque dépareillée, mais intéressante, d'Hauteville House, nous avions découvert dans un tiroir une enveloppe scellée de trois cachets noirs, sur laquelle était écrit, de la main reconnaissable d'Hugo ce mot: *Pudenda.* Cette enveloppe, nous l'avions ouverte. Elle comprenait une correspondance amoureuse de Mme Hugo à Sainte-Beuve, émaillée de dessins. Nous en prîmes connaissance, Georges et moi, puis la remîmes à Mme Lockroy, laquelle la remit à Lockroy. Nous sûmes que ces lettres significatives avaient été envoyées à Hugo par Sainte-Beuve lui-même, qui voulait — en dehors du *Livre d'amour* — lui faire connaître et savourer la température de la trahison de « son Adèle »...

Ici, on ne peut se défendre d'un sursaut.

Quoi! Sainte-Beuve aurait été capable du même geste qu'une Léonie Biard envoyant à Juliette Drouet, le 27 juin 1851, un paquet de lettres prouvant à celle-ci que, depuis mai 1844, « son amant, son dieu », aimait une autre femme?

Un si grand esprit aurait pu se manifester aussi bassement cruel?

Le critique des *Lundis* aurait pu, sur ce point, avoir une parenté avec la médiocre romancière d'*Une Vengeance* (7)?

Sans doute, il y a *Mes Poisons*, où ne se révèle pas une bien belle âme...

On hésitait, tout de même, jusqu'ici, à se représenter Sainte-Beuve avec la sévérité qu'il semble exiger dans ses carnets; faudra-t-il reconnaître un jour l'insuffisante vérité de sa confession, et déplorer que l'auteur, parlant de lui, ait plutôt péché par indulgence?

LÉON DEFFOUX.

(7) *Une Vengeance*, par Léonie d'Aunet (Mme Biard, Paris, 1857).

NIETZSCHE MÉDIATEUR SPIRITUEL
ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE

—

Au printemps de l'année 1879, Frédéric Nietzsche prenait, pour raisons de santé, un congé définitif de la vénérable université de Bâle où, dix ans auparavant, jeune et brillant philologue, frais émoulu des séminaires d'Allemagne, il avait été appelé à occuper une chaire de lettres grecques et latines. En le libérant des assujettissantes fonctions du professorat, la maladie l'obligeait du même coup à réviser son régime de vie, à rompre une à une ses attaches avec le passé, à adopter l'existence nomade et l'incognito aventureux d'un Prince de l'Esprit en exil, en rupture de ban avec son milieu et avec son époque : *Prinz Vogelfrei.* Après une cure d'altitude, dans les hautes vallées de l'Engadine, qui ne lui apporta aucun soulagement, et un hiver plus terrible que les précédents, qu'il alla passer auprès de sa mère, à Naumburg en Saxe, en désespoir de cause il décida de partir pour le Midi.

Ce qui l'y attirait, plus encore que l'espoir de retrouver la santé du corps, c'était l'appel d'un atavisme impérieux qui, de tout temps, a poussé les migrateurs germaniques à quitter leur habitat septentrional pour chercher, sur les rives ensoleillées des mers méridionales, les valeurs complémentaires du génie méditerranéen. A cet appel le jeune helléniste avait donné naguère le nom d'un dieu mal connu, exhumé au cours de ses explorations philologiques : Dionysos. Un étrange amalgame s'était opéré dans son esprit entre le culte savant rendu à ce dieu mystérieux, et un autre culte que, musicien fervent, il

avait à la même époque voué au plus grand génie de son temps, à Richard Wagner. De cette double initiation était sorti son premier livre sur *L'Origine de la Tragédie,* livre prophétique, riche en fulgurantes promesses, riche aussi en cruels malentendus. Quelle erreur déjà — il devait bientôt le reconnaître — que d'avoir prétendu forcer l'initiation aux mystères de l'hellénisme primitif en prenant le détour par l'art wagnérien, c'est-à-dire l'art le plus savant, le plus raffiné, à bien des égards le plus septentrional aussi et le plus romantique, en tout cas le moins hellénique qui se puisse imaginer! Ce n'est qu'une fois transplanté dans le monde méditerranéen que le philosophe, adepte de Dionysos, pouvait espérer rompre complètement l'envoûtement où le retenait toujours secrètement captif le magicien du Nord, le Maître de Bayreuth, et trouver le contact direct et vivant, la présence authentique du dieu — présence sensible dans la pureté paradisiaque des éléments : mer, ciel, lumière, parmi lesquels il vivait désormais — sensible dans l'arome du fruit ou de la grappe qui s'offrait à ses désirs, jusque dans la fraîcheur inespérée de la source où il étanchait sa soif.

Il faut au prophète d'un culte nouveau un décor approprié où il puise les images et les similitudes, les symboles et les paraboles par où s'illustre son message. Le golfe de Gênes a prêté à l'auteur de *Zarathoustra* ce paysage inspirateur, cette imagerie prophétique et symbolique. Mais il faut aussi à ce personnage condamné à une vie perpétuellement itinérante et exposé à toutes les intempéries, à tous les hasards de la route, un refuge assuré, où périodiquement il puisse se rassembler et assister *incognito* au spectacle animé de la vie. Il lui faut surtout un climat judicieusement choisi où il puisse réparer les ravages qu'exerce sur son organisme la flamme dévorante d'une mission implacable. Nice a donné à Nietzsche à la fois ce refuge saisonnier et ce climat privilégié. C'est là que, pendant les dernières années de sa vie lucide, de 1883 à 1885, il a connu le Grand Midi, le Zénith de sa plus glorieuse maturité. Lui-même nous l'a confirmé dans cette récapitulation de sa vie qu'il a intitulée *Ecce Homo.*

C'est pendant le premier hiver passé sous le ciel alcyonien de Nice qui alors — en 1883 — pour la première fois a brillé sur le chemin de ma vie, que j'ai trouvé la troisième partie de mon *Zarathoustra*. Bien des coins cachés du paysage niçois sont pour moi consacrés par des instants inoubliables. En particulier le chapitre décisif qui s'intitule *von alten und neuen Tafeln* (anciennes et nouvelles Tables des valeurs), je l'ai composé tandis que je gravissais le chemin escarpé qui monte à ce merveilleux nid mauresque qui s'appelle Eze. La souplesse et la vigueur musculaires s'étaient accrues chez moi dans la même proportion que ma puissance de production. Il m'arrivait de danser chemin faisant. Je pouvais grimper sept à huit heures d'affilée, sans la moindre fatigue. Je dormais bien, je riais beaucoup, j'étais d'une endurance incroyable.

Cette légèreté du corps et de l'esprit, ce rythme dansant de la marche, cet *allegro staccato* du style et de la pensée, nous les retrouvons dans le livre le plus parfait, intitulé *Jenseits von Gut und Böse* (« Par delà le Bien et le Mal »), livre composé à Nice pendant l'hiver 1885 à 1886. C'est là que le nouveau citoyen du littoral méditerranéen a consigné la quintessence de son expérience niçoise. Deux pensées dominent cette expérience. D'une part l'adhésion définitive donnée à une conception tout aristocratique de la culture, dont le modèle le plus accompli était apparu à Nietzsche réalisé dans la civilisation aristocratique française du XVIIe siècle; et d'autre part la nécessité d'une médiation spirituelle entre les différentes cultures nationales, médiation qui trouvera son expression la plus adéquate dans un type humain d'avenir, qu'il a baptisé du nom de « bon Européen ».

§

Sur le premier chef, l'auteur d'*Ecce Homo* s'est expliqué clairement dans le commentaire inscrit en marge de cette nouvelle œuvre. « Il faut, dit-il, voir dans ce livre intitulé *Par delà le Bien et le Mal,* en dernière analyse, un bréviaire du gentilhomme, en prenant ce terme dans son acception la plus spirituelle et la plus radicale — *eine*

Schule des Gentilhomme, der Begriff geistiger und radikaler genommen, als er je genommen worden ist. » Est gentilhomme, dans cette vaste acception du terme, tout ce qui représente un « rang » supérieur, une valeur ou une qualité privilégiées de la vie et qui, de ce fait, se distingue du commun, s'oppose au commun, s'élève au-dessus du commun. Nietzsche lui-même se flattait de descendre d'une vieille famille de gentilshommes polonais et il n'était pas médiocrement fier de cet alliage de sang bleu qu'il se piquait de porter dans ses veines. « On n'a droit à une philosophie, écrivait-il, qu'en fonction de ses ascendants. Le « sang », la « race » jouent ici un rôle décisif. Philosopher est une sorte d'atavisme. C'est la marque d'un rang supérieur. » Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'il y a entre « aristocratisme » et « culture » un lien étroit? Plus s'affirme dans une civilisation le principe aristocratique, plus la culture progresse, plus l'esprit s'affine, plus s'élève aussi le niveau humain. Et par contre plus s'affirme le principe contraire, le principe égalitaire, niveleur, grégaire, plus la culture régresse, plus l'esprit fait de concessions à la masse grossière, plus l'étiage humain s'abaisse et s'avilit. Or la dernière incarnation d'une culture noble en Europe, Nietzsche croyait la reconnaître dans la vieille société aristocratique française, laquelle a donné au monde, avec le type du gentilhomme, le modèle accompli de ce qu'on a appelé « l'héroïsme civilisé », — de même que la littérature classique française du XVIIe siècle offrait à ses yeux le spectacle d'une culture incomparablement aristocratique, en opposition avec tout ce qui vient « d'en bas », hostile aussi bien à l'instinct brutal, aux manières grossières de la foule, qu'aux dérèglements de l'arbitraire individuel, et enfin dure au « cœur », à ses sophismes, à ses illusions, à ses faiblesses, soumettant toutes ces régions troubles ou suspectes au contrôle sévère de la pensée, à l'empire lumineux des idées claires. Voilà la France aristocratique, classique et cartésienne que Nietzsche a aimée, une France de l'esprit, qui n'est plus la France d'aujourd'hui, qui peut-être même est aux antipodes de cette France d'aujourd'hui;

mais qui tout de même subsiste, parce qu'elle représente la quintessence même et l'apport tout à fait original, irremplaçable, du génie français dans la synthèse européenne. Il faut simplement savoir la redécouvrir ou la reconnaître, cette France éternelle, dans un certain nombre de traits de caractère, de qualité natives qui font encore à présent de ce pays une terre privilégiée de vieille noblesse et de haute culture de l'esprit. Ces qualités, l'auteur de *Par delà le Bien et le Mal* s'est plu à les énumérer et à les grouper sous trois rubriques différentes :

D'abord l'indiscutable aristocratisme du goût français qui, en dépit de toutes les déformations et corruptions, se traduit toujours par le culte enthousiaste de la forme artistique et le souci de la culture littéraire. « Comme artiste, disait-il, on n'a qu'une patrie : Paris. » Pareillement, la prose française est l'outil le plus incomparable qui ait été forgé. N'est-ce pas à l'école de nos prosateurs que Nietzsche lui-même a perfectionné sa prose, cette prose la plus finement articulée qui existe en langue allemande, toute en nuances fugitives, en sous-entendus, et où se révèle un art du filigrane, un sens du toucher, une délicatesse de la compréhension, une psychologie des détours, jusqu'alors inconnus et d'où date, en Allemagne, un nouvel art d'écrire? « A vrai dire, observait Nietzsche à propos d'un de ses derniers pamphlets, *Le Cas Wagner*, ce pamphlet est presque écrit en français; à tout le moins il serait plus facile de le traduire en français qu'en allemand. J'ai l'impression que cette année j'ai appris à bien écrire, ce qui veut toujours dire « écrire en français ». C'est la France, disait-il encore, qui a donné au monde les plus beaux livres, des livres qui, s'ils avaient été écrits en grec, auraient fait les délices d'un public hellénique, — et il énumère à ce propos ses auteurs favoris : Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargue, Chamfort. Même aujourd'hui cette vieille culture littéraire subsiste, tout au moins dans une certaine « musique de chambre de la littérature », dont l'équivalent ne se rencontre dans aucun autre pays d'Europe.

La seconde particularité des Français est l'aristocra-

tisme de leur vieille culture morale, grâce à quoi il existe chez n'importe quel romancier ou chroniqueur parisien une finesse de sensibilité et une curiosité psychologique dont ailleurs on ne se fait pas la moindre idée. Nietzsche le proclame avec une franchise qui l'honore : ce n'est pas à l'école des métaphysiciens allemands, c'est à la lecture des moralistes français qu'il s'est formé. Déjà au temps de sa ferveur wagnérienne, c'est auprès de Montaigne qu'il était allé chercher un antidote aux fiévreuses extases que lui communiquait cette musique. Il place sans hésiter Montaigne au-dessus même de son maître préféré, Schopenhauer. Ce qui le séduisait chez notre gentilhomme gascon, c'est son naturel charmant, son franc parler, son franc regard et sa franche allure, son entrain de bon aloi et aussi la rectitude gentilhommesque de son jugement sur les hommes et sur les événements. « Qu'un pareil homme ait écrit des livres, s'écriait-il, voilà qui accroît singulièrement la joie de vivre ici-bas... S'il me fallait choisir un compagnon de logis, c'est celui-là que je choisirais. » Si auprès de Montaigne le jeune pessimiste, disciple de Schopenhauer, trouvait la détente d'une conversation toute de premier jet, sans aucun arrière-goût de pédantisme ou de « moraline » déguisée, c'est avec Pascal, avec l'auteur des *Pensées,* qu'il a engagé un débat pathétique qui a duré autant que sa vie. A l'anti-chrétien que Nietzsche s'efforçait d'être, Pascal apparaissait l'implacable logicien du christianisme, le seul chrétien moderne vraiment conséquent, avec qui il se mesurait en un combat loyal, en un duel où, tout en s'opposant, les deux adversaires se reconnaissaient des âmes fraternelles, apparentées et de même lignage. « De Pascal, lisons-nous dans *Ecce Homo,* je puis dire que je ne le lis pas, mais que je l'aime, — *dass ich ihn nicht lese, sondern liebe.* » Mais c'est dans La Rochefoucauld qu'il reconnaissait le représentant par excellence du gentilhomme moraliste français. « Chez La Rochefoucauld, ainsi résumait-il son jugement, on rencontre, juxtaposés, à la fois les instincts authentiques qui marquent le rang d'une âme bien née — *die eigentlichen Triebfedern der Noblesse des Gemüts*

— et le reniement de ces instincts par le pessimisme chrétien. » N'empêche que d'avoir passé par cette sévère discipline de l'analyse morale, succédané du confessionnal chrétien, voilà qui a valu à la France d'être le pays où, de tout temps, se sont rencontrés les plus clairvoyants moralistes et les plus intrépides psychologues. — Cependant la dernière et la plus sensationnelle découverte dans ce domaine fut pour Nietzsche celle de Henri Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendhal. Il serait bien difficile de démêler, surtout chez le Nietzsche de la dernière manière, ce qui est son bien propre de ce qui lui a été soufflé par cet associé posthume, son véritable frère d'armes dans la campagne qu'ils ont menée tous deux contre ce qu'ils appelaient « les brumes du Nord », et pour le triomphe d'une nouvelle culture méditerranéenne. Avec Stendhal, Nietzsche partage le culte de Napoléon. Il fait du *Mémorial de Sainte-Hélène* un de ses livres de chevet, un livre d'une portée européenne, au même titre que les *Conversations d'Eckermann avec Gœthe*. Bien souvent à Nice, quand il levait les yeux de sa table de travail où *Le Rouge et le Noir* de Stendhal voisinait avec le dernier volume d'essais de Paul Bourget, les jours où le temps était particulièrement transparent, par les fenêtres de sa chambre, il voyait se profiler au lointain horizon, au-dessus du miroir des eaux, la silhouette vaporeuse des montagnes de la Corse. Mais surtout Stendhal remplissait pour Nietzsche l'office d'un inappréciable cicerone, qui l'a conduit à travers toutes les civilisations d'Europe. Selon le mot de M. Valéry : Nietzsche a simplement transmuté en « bon Européen » le cosmopolite à la Stendhal.

Et ceci nous amène à considérer le troisième caractère que Nietzsche découvre à la culture française, et qui est d'avoir donné le jour, par la synthèse la plus achevée du Nord et du Sud, à un type vraiment « méditerranéen », et donc « européen », de la culture. A dire vrai, entre « méditerranée » et « européanisme » il y a eu, de tout temps, une connexion étroite et qui tient aux plus lointaines origines. N'est-ce pas la Grèce antique, véritable pont jeté entre l'Asie et l'Europe, entre l'Orient et l'Occident, qui

a donné à l'humanité son premier moule vraiment européen? Comme l'observe encore M. Valéry dans son étude sur les *Inspirations méditerranéennes* :

La nature méditerranéenne, les ressources qu'elle offrait, les relations qu'elle a déterminées ou imposées, sont à l'origine de l'étonnante transformation psychologique et technique qui, en peu de siècles, a distingué les Européens du reste des hommes, et les temps modernes des époques antérieures... En aucune région du globe, une telle variété de conditions et d'éléments n'a été rapprochée de si près, une telle richesse créée, — et maintes fois ressuscitée.

Il faut reconnaître dans l'univers méditerranéen une prodigieuse variété de floraison humaine, en même temps qu'une extraordinaire puissance d'assimilation, à la fois morale et ethnique, de toutes ces variétés humaines. Cette puissance prodigieuse de floraison et d'assimilation, qui s'est périodiquement manifestée et renouvelée, au cours des siècles, par une succession de Renaissances, elle façonnera tôt ou tard, Nietzsche en a l'intime conviction, au milieu du chaos actuel des cultures nationales, un nouveau moule européen. Dès son arrivée à Gênes, lorsqu'il contemplait du haut des collines le vaste horizon maritime où s'étaient aventurés tant de hardis navigateurs à la recherche de continents nouveaux, il prenait en pitié les horizons étroits des petites patries qui font un si étrange habit d'Arlequin à notre vieux continent européen, et il lui semblait entendre l'appel d'un Nouveau Monde, ou plutôt d'une nouvelle Europe dont il serait, à son tour, le Christophe Colomb. Ce nouvel horizon européen que d'abord Gênes avait évoqué devant ses yeux, il allait le peupler de souvenirs et aussi d'espérances plus précises, au spectacle que lui offrait quotidiennement Nice, cette vieille colonie phocéenne, véritable Cosmopolis méditerranéenne. C'est à Nice qu'il voulait réserver, pour un auditoire choisi de « bons Européens », les prémices de sa doctrine. Au retour d'un voyage qu'il fit en Allemagne en 1885 et au cours duquel il avait entrepris, sans résultat, des démarches dans l'espoir de pouvoir exposer

dans une université allemande les principes de sa philosophie, il écrit à son ami Peter Gast : « Je veux me fixer à Nice et fonder là une petite colonie. Je m'adresserai à quelques personnes sympathiques à qui j'exposerai ma doctrine sous forme de conférences. » Et quelle fut sa joie le jour où il découvrit que le nom même que portait cette ville dont il rêvait de faire le berceau de sa philosophie, n'était autre que le mot grec de *Niké,* qui veut dire *Victoire?* N'était-ce pas d'un heureux présage?

J'ai été ravi d'apprendre que cette ville qu'il ne m'est plus permis d'échanger contre aucune autre, — *dass diese Stadt, welche ich nicht mehr wechseln und eintauschen darf,* — de par l'étymologie du nom même qu'elle porte, est apparentée à la Victoire. Et quand vous saurez que de mes fenêtres j'ai vue sur des arbres magnifiques, sur la mer, sur la courbe adorable de la baie des Anges, — car j'habite à présent square des Phocéens, — vous vous réjouirez avec moi du cosmopolitisme latent que recèle la rencontre de ces deux vocables : « Nice » et « Phocéens ». Des colons phocéens se sont jadis établis ici, et je découvre dans cette coïncidence je ne sais quelle résonance triomphale, je ne sais quel message sureuropéen, comme un heureux présage qui me dit : Toi aussi tu es ici à ta place, — *hier bist du an deinem Platze.*

Et c'est parce qu'il se considérait lui-même comme un de ces citoyens méditerranéens, comme un de ces Européens de l'avenir, que Nietzsche se tournait de plus en plus vers la France. Elle lui paraissait prédestinée à servir d'intermédiaire entre le Nord et le Sud, entre les lumineux paysages de la Méditerranée et les terres brumeuses du Nord. Tout le génie de la France n'est-il pas dans cette conciliation des extrêmes et des disparates, des zones les plus dissemblables?

Aujourd'hui encore, écrit Nietzsche dans le chapitre de *Jenseits von Gut und Böse* intitulé *Peuples et Patries,* — chapitre que domine l'ombre de Stendhal, — aujourd'hui encore on sait en France pressentir et deviner la venue de ces hommes rares, d'un goût difficile, à qui il ne suffit pas

d'être d'une seule patrie, qui savent aimer le Midi dans le Nord et le Nord dans le Midi, et l'on sait aller au-devant de ces Méditerranéens-nés, de ces bons Européens... Pour eux Bizet a composé sa musique, Bizet le plus récent génie qui ait découvert une nouvelle beauté et une nouvelle séduction, Bizet qui a découvert une terre nouvelle : le Midi de la Musique.

Et voilà aussi pourquoi Nietzsche espérait trouver en France son premier public, un public comme initié d'avance. « Il faudrait écrire en français, disait-il, c'est en France que je serai d'abord compris. »

Il ne se trompait qu'à demi. Il faudrait pouvoir résumer le livre de Mlle Geneviève Bianquis, intitulé *Nietzsche en France,* ouvrage couronné en 1937 par le *Nietzsche-Archiv* de Weimar. On y trouve notés les échos, parfois discordants, qu'a éveillés en France, pendant la dernière décade du siècle précédent, le message du nouveau prophète.

Nietzsche est l'homme qu'on attendait, écrivait en 1899 M. Camille Mauclair. Il est le philosophe par excellence d'une fin de siècle lassée des méthodes du matérialisme et de la critique.

Pour Camille Mauclair et ses amis; pour les collaborateurs du *Mercure de France,* qui fut la première grande Revue parisienne et aussi la première grande maison d'édition qui s'ouvrit toute grande à ce message rénovateur, — pour Remy de Gourmont, pour Louis Dumur, pour Henri Albert, le premier traducteur français des œuvres complètes de Nietzsche publiées par le *Mercure;* pour Jules de Gaultier, le premier interprète de Nietzsche dans les éditions du *Mercure,* le délicat moraliste de la même lignée stendhalienne, et de qui la pensée originale s'apparentait si spontanément à celle du nouveau philosophe allemand; pareillement pour certains collaborateurs de *L'Action française,* et enfin pour la jeune pléiade de l'école provençale, Nietzsche représentait l'antidote de toutes les mystiques du Nord, qu'elles portent le nom de

tolstoïsme, d'ibsénisme, de schopenhauérisme, de wagnérisme. On acclamait en lui le philosophe des paysages méditerranéens en qui a pris corps la protestation du Midi contre le Nord; le champion de l'humanisme classique contre le romantisme des littératures du Nord; le philosophe-poète auteur de cette ode dédiée au vent Mistral, dont Frédéric Mistral en personne a donné une si éblouissante version provençale :

Vent Mistral, chasseur de nuées, tueur de mélancolie, balayeur du ciel, toi qui mugis, comme je t'aime! Ne sommes-nous pas, tous deux, enfants d'un même lit, marqués de toute éternité pour un commun destin?

§

Est-il besoin de dire tout ce qu'il y avait de complaisants malentendus dans cette acclamation de la première heure? Si l'on met à part la substantielle, lumineuse et impartiale étude de Henri Lichtenberger, où toute une génération de germanistes et de jeunes littérateurs français a puisé sa première initiation, le « Nietzschéisme » a servi de prétexte aux interprétations les plus extravagantes, aux plus grossières déformations, et chacun a tiré le message du nouveau prophète dans le sens de ses sympathies personnelles, de sa chapelle littéraire ou de son programme politique. Dans cette prétention même à vouloir faire de Nietzsche, à tout prix, le champion du Midi contre le Nord, ou comme disaient certains, « un fils adoptif de l'esprit latin », quelle vue simpliste et de tout premier plan, quelle méconnaissance volontaire de ce qui fait précisément son originalité la plus authentique : qui est d'avoir réalisé la synthèse la plus imprévue de l'âme germanique et du génie méditerranéen! Sans doute Nietzsche a découvert la Méditerranée. Mais ne l'aurions-nous pas découverte sans lui? Et c'est vrai qu'il s'est comparé au vent Mistral. Mais prenons garde que le Mistral est un vent du Nord, descendu des sommets glacés vers les chauds paysages de Provence, vers les mers ardentes du Midi, et n'oublions pas que si sa rafale est purifiante, elle est redoutable aussi à tout ce qui ne

« sait pas danser avec le vent », à ce qui se tient mal sur ses jambes, à tout ce qui est rabougri, caduc ou vermoulu et ne demande qu'à tomber. Reconnaissons là un autre aspect, non moins essentiel, du message de Nietzsche, son héritage nordique, je veux parler d'abord de son nihilisme conçu comme une école de régénération, salutaire et héroïque.

Nihilisme — ou, comme dit l'auteur de *Volonté de Puissance :* « nihilisme européen » — n'est-ce pas le nom qu'on peut donner à l'expérience la plus neuve qu'a faite notre génération, l'expérience d'abord du grand chaos politique et ethnique que représente cette vieille notion géographique d'Europe, — l'expérience aussi d'un tête-à-queue complet de toutes les valeurs, croyances, autorités, hiérarchies et disciplines qui donnaient naguère à la vie un sens, un but, tout au moins lui conféraient un sentiment rassurant d'ordre et de stabilité?

Ce que je raconte dans ce livre, écrit l'auteur de *Volonté de Puissance,* c'est l'histoire des deux siècles qui vont venir. Je raconte ce qui va venir, ce qui arrivera sûrement, ce qui ne peut pas ne pas arriver : l'avènement du nihilisme. L'avenir nous parle déjà par des signes innombrables. Tout ce que nos yeux aperçoivent annonce l'inévitable débâcle; nos oreilles sont devenues assez perçantes pour percevoir cette musique de l'avenir. Toute notre civilisation est dans un état d'attente angoissée, elle s'achemine, de décade en décade, vers la catastrophe, d'un mouvement fiévreux, irrésistible, de plus en plus rapide, tel un fleuve qui court vers son embouchure, qui ne réfléchit plus, *qui aurait peur de réfléchir.*

Dans cette atmosphère d'attente angoissée, il faut d'abord situer la pensée de Nietzsche. C'est l'heure qu'elle marque au cadran des horloges de la philosophie. C'est l'heure dont elle apporte la plus haute lucidité. Penser jusqu'au bout le nihilisme, voilà la première tâche qui s'impose au philosophe des temps nouveaux. Et voilà par où Nietzsche a pris barre en France sur une seconde génération nietzschéenne, celle dont André Gide, l'auteur de *Nourritures terrestres,* de *L'Immoraliste,* de *Prétextes,*

de *L'Enfant prodigue,* a été l'initiateur et le directeur de conscience le plus écouté. Transposition française du nihilisme nietzschéen, l'immoralisme gidien est avant tout une formule aiguisée du scrupule de conscience. S'il récuse les morales du passé, c'est non parce que trop difficiles à pratiquer, mais au contraire parce que trop rassurantes, trop préoccupées encore de ménager à l'homme des abris tutélaires, des sécurités ou des consolations illusoires et, sous le couvert d'un conformisme plus ou moins accommodant, trop soucieuses de le décharger des choix les plus difficiles, des expériences les plus dangereuses, des solitudes les plus redoutable. « Jamais homme a-t-il mis le même acharnement que moi, se demandait Nietzsche, à rechercher la vérité dans tout ce qui pouvait contredire et blesser ses affections les plus proches? »

Mais il entre dans le nihilisme nietzschéen autre chose encore, — une sorte d'exaltation lyrique qui se complaît dans les visions prophétiques de destructions et de catastrophes. Lui-même définit quelque part sa philosophie : « un nihilisme extatique ». « Je suis, disait-il, l'homme le plus redoutable qui ait jamais existé, ce qui n'exclut nullement que je sois aussi le plus bienfaisant... Dans les deux cas j'obéis à mon naturel dionysien pour qui faire *non* et dire *oui* sont inséparablement unis. » Il semble que l'Allemand ait besoin de ce tête-à-tête avec la mort, avec le néant, avec la destruction, pour arriver à une affirmation exaltée, sublimée et héroïque, de son être intime. Telle nous apparaît cette crise de nihilisme que Nietzsche a placée au seuil de sa philosophie. En la vivant le premier héroïquement jusqu'au bout, il en a fait une expérience exemplaire, je dirais presque une épreuve expiatoire et propitiatoire. Nouveau Messie, il a résorbé en lui le nihilisme latent, flottant et diffus à travers toute une époque. Et non seulement il l'a résorbé en lui, mais il l'a transcendé, il s'en est rendu victorieux, en sorte que ce nihilisme n'est pas resté là, à l'état diffus de négation molle, sceptique ou pessimiste, mais qu'il a été contraint par une volonté à la fois lucide et inflexible, à préparer les voies à une affirmation supérieure, à une

régénération héroïque de la vie. Ainsi cette crise de nihilisme se change en une expérience qui permet d'établir au philosophe un diagnostic, de porter un pronostic, de faire une démarcation entre les forts et les faibles, les victorieux et les décadents, les individus, voire même les peuples ou les races qui appartiennent à la ligne ascendante, et ceux qui sont voués à un irrémédiable déclin.

Reconnaissons là le sens profond de cette philosophie, qui n'est pas du tout d'apporter une doctrine, un système de vérités, mais d'établir une hiérarchie des rangs et des valeurs, d'instituer une épreuve et une sélection. Car l'homme, pour Nietzsche, est une expérience tentée par la vie. Il est l'animal le plus perfectible et le plus corruptible, l'animal le plus malade et celui auquel sont attachées les plus hautes espérances. Comprendra-t-on dès lors que la grande affaire de la vie n'est pas de savoir, d'apprendre et de connaître, d'adopter en présence du monde une attitude spéculative ou spectaculaire? Le grand privilège de l'homme, c'est de n'être pas une créature passive ou un miroir réfléchissant, mais d'être un créateur, une volonté qui se veut elle-même, se sculpte elle-même, qui impose au monde et à la vie ses poids et ses mesures, ses dénominations et ses estimations, en un mot une « volonté de puissance » qui fait triompher ses hiérarchies et ses valeurs. Il s'ensuit que la pire calamité pour l'humanité, ce n'est pas ce qu'on appelle les erreurs, les illusions, les passions, les guerres ou les révolutions. Il faut voir là les symptômes d'une vitalité désordonnée, un déchaînement de forces assurément destructives, mais de forces qui *peuvent* devenir constructives, le jour où une volonté d'ordre supérieure s'emparera d'elles. La pire calamité, c'est l'irrémédiable déclin, c'est le marasme et l'avilissement qui se produirait infailliblement le jour où viendrait à manquer l'aiguillon de cette volonté de puissance créatrice, de cette élite dirigeante de chefs, d'initiateurs, d'inventeurs, de prophètes, de créateurs qui seuls donnent un sens, une valeur, une orientation à la vie et qui, même aux époques de décadence, marquent encore une avant-garde, une espérance. « Ne plus vouloir,

ne plus créer — s'écrie Zarathoustra, ah! que cette grande lassitude me soit à jamais épargnée! »

On voit se dégager ainsi les deux problèmes qui dominent toute la philosophie de Nietzsche. Le problème de la décadence comprise comme dégénérescence, comme conséquence inévitable d'une conception niveleuse et grégaire de la civilisation, hostile à toute hiérarchie aristocratique des valeurs, et où s'affirme de plus en plus la volonté du troupeau, le conformisme égalitaire et le matérialisme économique des masses, — et puis le problème de la régénération héroïque par l'éducation et la sélection d'une nouvelle élite, d'une race ou d'un type supérieur d'humanité. C'est cette régénération que symbolise l'Annonciation de l'*Uebermensch* nietzschéen, — annonciation à laquelle ne répond encore aucune réalisation actuelle, mais qui se présente comme un message prophétique, comme « un éclair dans la nuée », ou encore comme une synthèse d'avenir où entreront des éléments multiples à la fois d'humanisme méditerranéen, d'aristocratisme français, d'héroïsme et de racisme germaniques.

Humaniste, Nietzsche l'était de par le patrimoine moral que lui avait légué une longue ascendance chrétienne. Cette haute spiritualité où baigne toute son œuvre, ne faut-il pas y retrouver l'atmosphère du presbytère où s'était passée son enfance? Humaniste, il l'était aussi de par son éducation au Collège de Schulpforta, où il avait sucé le lait des humanités classiques; et puis de par les austères disciplines que, jeune philologue, il avait reçues de son maître à l'université, l'illustre Ritschl. Humaniste, il l'était enfin par l'enseignement que lui-même avait donné à la vénérable Université de Bâle où il avait eu comme collègue et ami le dernier, et non le moindre, de la lignée des grands humanistes bâlois, Jakob Burckhardt. Mais plus il avait pratiqué les disciplines humanistes, plus il avait été frappé de ce qu'il y avait de livresque, de formaliste, de claustral, dans ces études classiques, héritage des clercs du moyen âge et des savants de l'Université. Ces études n'étaient-elles pas aux antipodes de la vraie culture hellénique, laquelle se présentait au contraire comme

une culture « agonale », c'est-à-dire une culture de plein air fondée sur l'entraînement à la lutte, sur les viriles disciplines du corps et de l'esprit?

Avons-nous appris, se demandait-il, faisant un mélancolique retour sur sa propre jeunesse, avons-nous appris quelque chose de ce que précisément les Grecs enseignaient à leur jeunesse? Avons-nous appris à parler comme eux, à écrire comme eux? Avons-nous appris à nous mouvoir avec beauté et fierté comme eux, à exceller dans les jeux, dans la lutte, au pugilat, comme eux? Avons-nous appris quelque chose de l'ascétisme pratique de tous les philosophes grecs? Avons-nous été exercés dans une seule vertu antique, et à la façon dont les anciens eux-mêmes s'y exerçaient? Notre éducation ne manquait-elle pas de toutes méditations au sujet de la morale, et combien davantage de la seule critique possible, je veux dire de la tentative courageuse de *vivre* sévèrement dans telle ou telle morale? Provoquait-on en nous un sentiment quelconque que les anciens estimaient plus que les modernes? Nous montrait-on la division du jour et de la vie et les buts qu'un esprit antique plaçait au-dessus de la vie? Avons-nous appris les langues anciennes comme nous apprenons celles des peuples vivants — c'est-à-dire pour parler, pour parler avec aisance et bien? Nulle part un savoir-faire véritable, une faculté nouvelle, fruit de ces pénibles années d'études!

Spectacle pour le moins inattendu, que de voir le jeune helléniste, professeur scandaleusement jeune de l'Université de Bâle, instituer le procès en règle de ces études classiques qu'il avait reçu mission d'enseigner et de défendre! Et sans doute les méfaits et les malfaçons qu'il y découvrait, il en rendait responsable, au premier chef, la méthode pratiquée dans ces laboratoires du travail scientifique que s'enorgueillissaient d'être les universités de son temps. Une étrange confusion s'était établie là entre la culture et un savoir purement historique. Le résultat, c'était cette érudition livresque qui substituait ses compilations savantes au commerce vivant et personnel avec la pensée des grands maîtres. Mais non moins suspect apparaissait au jeune iconoclaste cet idéalisme

classique, cet hellénisme ou plutôt ce pseudo-hellénisme idéalisé, stylisé, moralisé, et qui fait un peu songer à l'histoire, contée par Gœthe à Eckermann, d'un certain Anglais, grand amateur d'oiseaux, qui s'avisa un jour de faire empailler les chanteurs de sa volière parce qu'ils lui paraissaient ainsi plus beaux, apaisés, immuables, stylisés! L'erreur initiale de cet hellénisme érudit, comme aussi de ce classicisme artificiel, c'est d'être exclusivement un savoir historique, une étude, une méditation ou une transfiguration monumentale du passé, c'est de n'avoir pas compris que l'éducation doit être avant tout une méditation de l'avenir, une préparation et une sélection de la race future. C'est cette orientation toute nouvelle que Zarathoustra a voulu donner à l'humanisme. Il est venu prêcher un humanisme régénéré, je dirai volontiers un humanisme « racé ».

Sans doute il serait hasardeux de vouloir ramener les idées du prophète en pareille matière à une formule arrêtée et simpliste. Il parle tantôt d'une Sur-Espèce, — *eine Ueber-art,* — c'est-à-dire d'une espèce nouvelle qui serait à l'homme à peu près ce que l'homme est au singe. Tantôt il est parlé d'une race dominante, ou bien d'une caste de maîtres, ou encore d'une élite de disciples, ou enfin d'un type supérieur d'humanité, réalisé par quelques spécimens privilégiés. Et pourtant de ces variations se dégage une orientation invariable. Ce type supérieur, pour Nietzsche, n'est pas, à l'origine, dans le passé. Il ne le cherche pas, comme Gobineau, dans la pureté d'un sang primitif, ou, comme Richard Wagner, dans les mythes d'une légendaire préhistoire. Le type supérieur est un type d'avenir ou ,si l'on préfère, une « espérance » d'avenir. Pas davantage il ne se définit par la conformité avec une mentalité collective et grégaire, avec un type national ou ethnique particulier, actuellement existant. Il est au contraire un problème, dont la solution sera infiniment délicate, individuelle et complexe. Il sera le produit tardif de l'heureuse rencontre des conditions de vie les plus favorables à sa réussite, et il appartient au philosophe expérimentateur de découvrir les paysages, les

climats, les régimes de vie et de pensée qui lui conviendront le mieux, de définir les disciplines sévères où s'éprouveront et se fortifieront sa santé, son courage et ses vertus, d'établir les normes qui mettront cette élite à l'abri de la tyrannie et des maladies du troupeau, et aussi des contagions de la décadence, — voilà à quoi se ramène, si on la dépouille de la splendeur lyrique des symboles dont elle aime à se parer et de la fascination des paradoxes où elle cherche ses moyens de séduction, l'annonciation ou, plus exactement, l'utopie du surhumain, que Zarathoustra est venu apporter aux hommes.

§

Parmi les conditions les plus favorables à la réussite de cet Européen de l'avenir, deux cultures modernes sont au centre des préoccupations de Nietzsche : la française et l'allemande.

Le mérite de la française, avons-nous dit, est d'avoir créé un style de vie aristocratique, qui a imprimé son unité à toutes les manifestations à la fois du goût, de la pensée, de la morale, dans une société donnée. Nietzsche contestait qu'il fût possible de ramener la culture allemande à l'unité d'un pareil style de vie. L'Allemagne — au moins celle de son temps — représentait à ses yeux un assemblage passablement hétéroclite, bariolé et baroque, — *ein allerlei* — mais d'où il était possible de dégager un certain nombre de caractères, aisément discernables et riches d'avenir.

Ce qui caractérise d'abord les créations les plus audacieuses du génie allemand, c'est une audace qui procède le plus souvent d'un pessimisme viril, d'un scepticisme dynamique, et qui s'attaque, aussi bien dans la vie religieuse que philosophique ou artistique, à toutes les formules traditionnelles du passé, donnant le spectacle d'une volonté qui entre en lutte avec un monde de forces hostiles, pour faire triompher ses affirmations originales, ses valeurs radicalement neuves, puisées à la source la plus profonde de l'intuition personnelle. Dans l'ordre politique, Nietzsche découvrait l'incarnation la plus typique de cette

forme allemande du génie dans la personne de Frédéric le Grand, et il se plaisait à retrouver ce même « frédéricianisme », c'est-à-dire ce même pessimisme viril, allié à un esprit d'intrépide offensive, jusque dans les plans supérieurs de la vie de l'esprit, où il a provoqué ces révolutions « coperniciennes » de la spéculation, ou de la critique, ou encore suscité ces personnalités titaniques et prophétiques de grands Inspirés, de Réformateurs religieux ou artistiques, qui dans l'histoire de l'humanité s'appellent Luther, Kant, Gœthe, Beethoven, Richard Wagner, Nietzsche.

Mais au-dessous de ces hauts sommets solitaires, de ces génies puissamment novateurs, d'une stature quasi surhumaine et dont le champ de rayonnement dépasse infiniment les frontières d'une civilisation nationale, s'étendent les régions plus basses et plus peuplées de ce pays que Nietzsche appelait « le pays plat du Centre de l'Europe ». La culture qui triomphe là est assurément moins brillante. Elle a même engendré un type assez peu reluisant pour lequel Nietzsche a créé le terme de « philistin cultivé » (Bildungsphilister). Et pourtant même là se rencontre un ensemble de qualités assurément subalternes, mais fort estimables, sorte de réserve inépuisable qui permettra au peuple allemand d'attendre et de mûrir lentement un grand avenir.

Peut-être, écrit Nietzsche dans la *Götzendämmerung* (Crépuscule des Faux Dieux) ai-je le droit de penser que je connais les Allemands et que je puis leur dire quelques vérités. L'Allemagne d'aujourd'hui représente une immense réserve de qualités héréditaires ou acquises par l'éducation, un fonds séculaire de disciplines, où elle pourra puiser pendant des siècles. Ce n'est pas précisément une *haute* culture qui avec elle a triomphé, encore moins un goût délicat ou une beauté aristocratique des instincts, mais un ensemble de qualités plus *viriles* que celles que possèdent les autres pays d'Europe. (*Es ist nicht eine hohe Cultur, die mit ihm Herr geworden, noch weniger ein delikater Geschmack, eine vornehme Schönheit der Instinkte, aber männlichere Tugenden als sonst ein*

Land Europa's anfweisen kann.) Beaucoup d'entrain, de courage, de respect de soi, une grande sûreté dans les rapports humains, dans la réciprocité des devoirs; un naturel laborieux, endurant, sobre. J'ajouterai qu'on sait ici obéir, sans que l'obéissance soit ressentie comme une humiliation. Et puis personne ne méprise son adversaire.

Ne sont-ce pas là les disciplines viriles et soldatiques qui font l'épine dorsale de toute civilisation? Et n'est-ce pas sur ce fonds de solides disciplines, sur cette règle de vie, mi-soldatique, mi-monacale, que Nietzsche lui-même a toujours fait reposer son régime personnel?

Et précisément cette opposition entre un sommet et une base, entre l'héroïsme du génie prophétique appelé à créer des valeurs, à diriger, à commander, et d'autre part ce patrimoine de disciplines subalternes, ce vieux fonds de qualités solides, joint à un respect inné du principe hiérarchique, voilà qui fait du peuple allemand un peuple d'avenir, éminemment éducable, perfectible, en perpétuel apprentissage, en perpétuelle croissance, en perpétuel devenir. En tête du chapitre intitulé *Peuples et Patries,* Nietzsche évoque, en une page éblouissante, le prélude des *Maîtres chanteurs* de Richard Wagner, et il conclut :

Cette musique rend mieux que tout ce que je pourrais dire ce que je pense des Allemands. Ils sont d'avant-hier et d'après-demain. Ils n'ont pas encore d'aujourd'hui, — *sie haben noch kein heute.*

Dans *Volonté de Puissance* il reprend le même thème.

Les Allemands, lisons-nous, ne *sont* rien; mais ils *deviennent* quelque chose; j'entends qu'ils cesseront un jour de former un ensemble disparate. Réaliser cette espérance, c'est chez eux affaire de volonté, de travail, de discipline, de sélection — *eine Sache des Willens, der Arbeit, der Zucht, der Züchtung;* — autant qu'affaire de dépit, de privations, de mécontentement, de rancœur, bref, nous autres Allemands, nous voulons quelque chose à quoi personne n'avait songé pour nous, *nous voulons quelque chose de plus, — wir wollen etwas mehr.*

Ce « quelque chose de plus » que l'Allemagne apportera dans la synthèse européenne, c'est une éducation appelée à régénérer notre vieil humanisme, et dont Zarathoustra s'est institué le prophète, lui qui s'intitulait le recruteur, l'éducateur, le sélectionneur et le disciplineur d'une humanité future, et qui n'a cessé de rappeler à notre vieille Europe qu'il ne suffit pas de *civiliser* l'humanité d'aujourd'hui, mais qu'il faut aussi, qu'il faut surtout la *viriliser*. C'est sous cet aspect d'une synthèse spirituelle à la fois de l'humanisme méditerranéen et du racisme germanique qu'il nous faut désormais étudier Nietzsche, si nous voulons tirer tout le profit que peut nous apporter cette pensée hautement éducative allemande, orientée vers une régénération héroïque de la race.

Et nous voyons à présent tout ce qui sépare l'humaniste vieux style, selon Erasme, de ce « bon Européen » selon la formule de Stendhal ou de Nietzsche. Ce que rêvait l'humaniste érasmien, c'était une sorte d'Internationale de la culture, confinée dans une corporation d'érudits, d'hommes d'études. Cette Internationale se proposait la conservation d'un passé irrévocablement clos, le culte d'une antiquité révolue, culte savant, fondé sur l'étude des textes classiques, c'est-à-dire sur l'exégèse des écrits canoniques et sacrés, qui en transmettent le souvenir et en fixent la doctrine de plus en plus épurée. Le « bon Européen » de Nietzsche représente au contraire un type d'humaniste moderne, type d'avenir à la fois nomade et racé, ouvert à toutes les nouveautés et à toutes les aventures, à toutes les curiosités, à tous les problèmes du temps présent, type non pas *international,* mais *surnational,* terme qui rend un tout autre son : car ici le caractère national n'est pas effacé ou renié; il est transposé dans un champ d'observation et d'activité plus vaste, dans un plan supérieur. Et ainsi, grâce à un effort de compréhension et de pénétration mutuelles, naîtra à l'intérieur d'une élite européenne une aspiration à l'unité fondée sur des affinités que cette élite est encore seule à percevoir, sur le sentiment de plus en plus fort éprouvé par elle, d'un niveau supérieur atteint et d'un grand avenir com-

mun à réaliser. Dans ce chaos dont l'Europe d'aujourd'hui nous présente l'image, il importe plus que jamais de sonner le ralliement de toutes ces valeurs spirituelles où chaque peuple a déposé l'essentiel de son expérience et de son génie, et qui sont toutes irremplaçables, irréductiblement diverses et encloses dans l'horizon de plus en plus élargi qui est celui de notre vie européenne.

Tous les hommes, écrit Nietzsche dans *Peuples et Patries*, tant soit peu profonds et larges d'esprit qu'a vus le XIX[e] siècle, ont tendu vers ce but le travail secret de leur âme; ils ont voulu préparer une synthèse nouvelle et anticiper en eux-mêmes le type de l'Européen de l'avenir — je songe à des hommes tels que Napoléon, Gœthe, Beethoven, Stendhal, Henri Heine, Schopenhauer... Qu'on ne m'en veuille point de nommer aussi à leur suite Richard Wagner. Apparentés dans leurs profondeurs comme dans leurs sommets, ils ont en commun les mêmes aspirations : c'est l'âme de l'Europe, d'une Europe *une* qui, sous la véhémence des expressions diverses qu'ils lui ont donnée, fait effort vers autre chose, vers une chose supérieure — vers quoi? Vers une lumière nouvelle? Vers un soleil nouveau? Mais qui se flatterait de formuler avec précision ce que ne surent énoncer clairement ces maîtres, créateurs de nouveaux modes d'expression artistique? Une chose est certaine, c'est qu'ils furent tourmentés d'un même élan, c'est qu'ils *cherchèrent* de la même façon, eux, les derniers chercheurs.

§

Gœthe, Richard Wagner, Nietzsche, — ce sont les trois grands événements européens dans l'histoire de la culture allemande, les trois grands médiateurs européens suscités par l'esprit et par la bouche de qui l'Allemagne de la haute culture n'a cessé de parler à l'élite française.

Ce qui à nos yeux caractérise l'européanisme de Gœthe, c'est son universalisme. « Un homme d'univers », l'appelait M. Paul Valéry. Cette définition convient surtout à un certain Gœthe de vieillesse, déjà presque posthume, personnage symbolique et quasi mythique. Lui-même s'est

plu, dans ses conversations avec Eckermann, à préparer cette interprétation mythique de sa personnalité, lorsqu'au-dessus des événements réels de son existence terrestre, au-dessus même de ses œuvres les plus parfaites, il plaçait l'effort persévérant de sa vie vers une sorte d'universalité toute mondiale et proposait cet effort en modèle éternel à la postérité. « Par sa parole et par son exemple, ainsi Nietzsche résumait ce mythe gœthéen, il nous a montré que l'orientation vers ce qui est « plus qu'allemand » a été de tout temps la marque où se reconnaissent les meilleurs d'entre nous. » Mais il faut bien le reconnaître : cette universalité gœthéenne ne peut plus guère être considérée aujourd'hui que comme une performance tout individuelle et exceptionnelle, non comme l'expérience commune d'un peuple, ou comme un état permanent de la civilisation européenne.

Après Gœthe, Richard Wagner représente le second grand événement européen de la culture allemande, un événement orienté dans un sens diamétralement opposé, — orienté cette fois non plus vers une universalité illimitée, mais vers un germanisme de plus en plus exclusif. Dans le principe héroïque et « nordique » Wagner voyait le principe régénérateur d'une Europe qu'il considérait comme dégénérée et corrompue par une civilisation où l'art a été livré à une exploitation de plus en plus commerciale et matérialiste. Pour convertir à cette foi nouvelle un public cosmopolite de raffinés et de décadents, il a fait appel à toutes les ressources, à toutes les suggestions inexplorées que portait en elle la musique, magie primitive, éternelle, universelle. C'est là l'aspect « européen » de son message. Avec une science consommée des sortilèges et des enchantements, il nous a fascinés, subjugués. Sa magie musicale nous a conquis, — mais elle n'a pas gagné notre adhésion sans réserve. L'ivresse qu'elle nous prépare nous paraîtra toujours d'une essence moins pure que le charme d'éternelle humanité qui se dégage de l'Iphigénie de Gœthe, et d'avoir si délibérément exclu de son Walhall et du sanctuaire du Saint-Graal les dieux méditerranéens, les dieux de lumière, de beauté et

de joie, voilà ce que Nietzsche ne pouvait pardonner au Maître de Bayreuth.

Mais d'où vient l'intérêt toujours actuel, la curiosité presque passionnée qu'éveille aujourd'hui encore, aujourd'hui peut-être plus que jamais, parmi la jeunesse française, ce troisième grand événement européen de la culture allemande qui a pris nom Frédéric Nietzsche?

M. de Pierrefeu écrivait naguère dans les *Nouvelles littéraires :*

La véritable ligne de démarcation entre notre âge moderne et le précédent passe par Nietzsche. Ce changement total d'orientation, ce tête-à-queue complet des idées et des sentiments moraux est au point de départ de l'ère que nous sommes en train de courir.

C'est d'abord parce que nul avant lui n'a ressenti avec une lucidité si douloureuse les contradictions déchirantes à l'intérieur de cette nouvelle conscience européenne, si lente à naître, si fragile, si exposée encore à tous les accidents les plus imprévisibles.

Nous autres bons Européens, écrivait-il dans *Par delà le Bien et le Mal,* nous aussi avons des heures où nous nous octroyons un retour à de vieilles amours, à un patriotisme plein de courage, — nous connaissons des heures d'effervescence nationale, d'angoisse patriotique, des heures où d'autres sentiments plus antiques nous submergent.

Et nul non plus n'a souffert plus que lui, dans toutes ses fibres, du chaos de notre culture moderne, livrée à toutes les forces d'exploitation, à toutes les dominations les plus brutales où s'affirme un mépris de plus en plus affiché des valeurs aristocratiques et spirituelles de la culture. « Sa noblesse douloureuse, écrit son grand commentateur français, M. Charles Andler, a été de porter son message à une Europe non préparée à le recevoir. » C'est la source cachée d'où procède son nihilisme initial, son pessimisme congénital.

Mais de cette attitude pessimiste, nihiliste, toute négative à l'endroit de son temps, il s'est rendu victorieux par une affirmation supérieure. Non sans doute par une

victoire remportée de haute lutte dans l'ordre des réalités temporelles. Mais parce que lui vint en aide une assistance étrangère, un secours inespéré, à savoir cette grande école de la guérison que fut pour lui le Midi, plus exactement le *ciel* nouveau qui l'inondait là de ses rayons jusque dans les abîmes de son être et le pénétrait d'outre en outre de sa chaude affirmation dionysienne. Ecoutez cet hymne qui fait partie de la troisième partie de *Zarathoustra,* composée à Nice, — hymne qui s'intitule *Avant le lever du soleil* — *Vor Sonmenaufgang.* Ecoutez ce colloque matinal entre le prophète solitaire et son cher ciel niçois, ou plutôt cette fervente action de grâces où s'exhale l'ineffable reconnaissance d'une âme aux douloureuses résonances, soudain comblée d'un bonheur surhumain.

Oh! ciel au-dessus de ma tête — ciel pur, ciel profond, gouffre lumineux! Me vêtir de ta pureté — voilà mon innocence.

Par-dessus la mer qui gronde s'est levé sur moi ton immense silence; ton amour et ton innocence parlent à mon âme qui, elle aussi, gronde comme la mer...

Vois, je suis une Affirmation qui bénit, sitôt que tu es autour de moi, ciel pur, ciel taciturne, gouffre lumineux : alors je porte jusque dans les abîmes mon affirmation qui bénit.

Oui, je suis devenu une Affirmation qui bénit. Longtemps j'ai peiné et lutté, mais c'était dans la pensée d'avoir les mains libres pour bénir.

Nietzsche est une des plus hautes consciences prophétiques des temps modernes. A une époque d'incrédulité généralisée, il représente la forme la plus paradoxale de l'*homo religiosus.* Nul n'a ressenti à de pareilles profondeurs ce que représente dans l'histoire de l'Humanité cette nouvelle et redoutable certitude : Dieu est mort. Lui-même, à diverses reprises, a rattaché son message à celui du fondateur du christianisme. Il a repris la forme même du message chrétien, retournant en quelque sorte ce message en son contraire. Dans son *Zarathoustra,* — qu'il intitulait « le cinquième Evangile », — il a prétendu formuler une sorte d' « hyperchristianisme » qui serait

à la fois une réfutation et un succédané de la prédication chrétienne. Aussi rien ne serait plus décevant, plus contraire à l'inspiration profonde d'où procède ce message, que de le transposer sur le plan de l'actualité politique, que de le traduire en doctrine politique : « Je suis le dernier des Allemands anti-politiques » (Ich, der letzte *anti-politische* Deutsche), déclarait-il non sans orgueil. Entendons par là que le débat qu'institue sa philosophie porte exclusivement sur les valeurs spirituelles de la vie, non sur ce qu'on a appelé le « temporel », sur les intérêts matériels, sur les compétitions ou les luttes sociales, politiques ou nationales. C'est ce qui fait aussi que, plus qu'aucun autre, ce message risque d'être détourné, faussé, systématiquement exploité. Aussi est-ce à une minime élite de disciples que Zarathoustra entendait réserver son appel. « Je ne suis pas une bouche pour ces oreilles », dit-il, après avoir traversé la place publique où la foule admire les tours de force d'un danseur de corde. Pareillement, l'utopie tendrement choyée par Nietzsche, toute sa vie, fut de fonder, quelque part à l'écart — « Solitude, ô ma patrie! » — et sous le ciel méditerranéen, à Sorrente d'abord, plus tard à Nice, une petite colonie de « bons Européens » sur le modèle des couvents de pythagoriciens ou des Ordres monastiques du moyen âge.

Savoir attendre et se préparer sans relâche, — ainsi formulait-il la règle de ce couvent, — savoir attendre le jaillissement des sources invisibles et se préparer à recevoir toutes les visitations, tous les messages venus de l'étranger; purifier incessamment son âme de la poussière et du bruit qui monte de la Foire sur la Place; surmonter en soi le passé chrétien par un hyperchristianisme dionysien de sens contraire; redécouvrir en soi le Midi, le déployer comme une cloche d'azur au-dessus de sa tête; donner à son âme une ouverture toujours plus vaste, surnationale, européenne, sureuropéenne, finalement de nouveau hellénique, car l'hellénisme a été le premier lien, la première synthèse entre l'Orient et l'Occident, le berceau de notre âme européenne, la première découverte de notre monde occidental. A celui qui vit sous la

règle de pareils commandements, que peut-il encore arriver? Peut-être de voir un jour luire une aurore nouvelle.

Nietzsche n'a pas vu luire cette aurore nouvelle. Mais n'en avons-nous pas vu briller quelques fugitives lueurs annonciatrices, lors des grandes fêtes olympiques, célébrées l'été dernier à Berlin? N'avons-nous pas vu alors cinquante nations, représentées par leurs élites athlétiques, groupées dans un même stade, liées par les serments d'un même code olympique, d'un même honneur sportif? Et ne peut-on pas espérer qu'un jour dans tous les pays de haute culture ces luttes olympiques trouveront une réplique dans les arènes de la pensée? C'est l'idée qu'a voulu manifester le Centre universitaire méditerranéen de Nice, foyer de haute culture « internationale », je préférerais dire : de haute culture « européenne », en consacrant à la date du 1er mars dernier, par un médaillon commémoratif, le souvenir des multiples séjours qu'a faits à Nice le grand penseur allemand en qui il a voulu reconnaître et célébrer un de ses précurseurs et, si je puis dire, un de ses inspirateurs spirituels. Car c'est là, sous le ciel « alcyonien » de Nice, que Nietzsche avait rêvé de grouper son premier auditoire de bons Européens. C'est là aussi que s'est précisée sa vocation de Médiateur spirituel entre la culture allemande et la culture française; c'est là que s'est opérée dans sa personne d'abord la synthèse entre humanisme et racisme, outre le culte nordique de l'héroïsme, dont sa propre vie philosophique nous a donné l'image la plus spiritualisée, et d'autre part le culte de notre vieille civilisation française, dont personne n'a parlé avec une si délicate, si compréhensive, si chevaleresque admiration. Que du rapprochement de ces deux traditions, que de la compénétration réciproque de ces deux mondes qui à travers l'histoire se sont tour à tour si puissamment repoussés et attirés, pourrait naître une ère nouvelle, cette pensée ne l'a jamais quitté. Et peut-être l'Europe serait-elle sauvée, ou plutôt : elle serait près de naître, le jour où la jeunesse de nos deux pays choisirait Nietzsche pour guide et pour ami.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LA CHIRURGIE ET SES LIMITES

—

La Nature est ennemie de tout ce qui la déguise et la gêne.

ÉRASME, *Eloge de la Folie.*

L'Académie de Chirurgie vient d'attribuer le Prix Edouard Laborie à un remarquable travail intitulé : *Nouvelles recherches sur le phénomène d'Arthus au cat-gut, cause insoupçonnée d'adhérences post-opératoires.*

Les auteurs, deux savants belges, MM. A. Gracia et O. Gilson, ont conduit de patientes et rigoureuses expériences qui leur ont permis d'avancer des conclusions susceptibles de modifier sur plusieurs points nos conceptions actuelles de technique chirurgicale.

En présence d'un certain nombre de processus pathologiques régionaux succédant aux opérations plus particulièrement dans les zones de suture, et, avant tout, à propos des adhérences intra-abdominales post-opératoires, ces auteurs se sont demandé si, parmi notre matériel, nos fils de cat-gut n'étaient pas à l'origine de telles complications.

Leur hypothèse de travail était ingénieuse : le *cat-gut,* matière organique animale, fil tressé avec des lanières extraites de la muqueuse de l'intestin du mouton (et non du chat), n'est-il pas susceptible de développer dans un organisme prédisposé, sensibilisé, *allergique,* une réaction anaphylactique caractérisée par un *phénomène d'Arthus?*

Tout le monde connaît maintenant ce phénomène de l'anaphylaxie, « sensibilité extrême de l'organisme à une substance introduite antérieurement dans cet organisme », qui est en quelque sorte l'opposé du phénomène de vacci-

nation. L'introduction d'une albumine étrangère sous une forme quelconque (mais en pratique, dans la thérapeutique moderne, sous la forme d'injections de sérum animal, — cheval ou lapin), *prépare* l'organisme récepteur qui, au cours d'une injection ultérieure (*déchaînante*), *réagit* violemment et présente une série d'accidents plus ou moins graves suivant les cas, et de nature soit générale, soit locale.

Le cat-gut jouerait ce rôle d'*antigène,* incapable de créer aucune manifestation pathologique s'il est employé pour la première fois chez un individu donné, et si d'autre part cet individu est « neuf », c'est-à-dire n'a jamais subi aucune sérothérapie antérieure. Et vice-versa.

On pourrait objecter que l'anaphylaxie est spécifique, autrement dit que le mécanisme ci-dessus schématisé ne peut pas jouer quand, par exemple, il s'agit d'une sensibilisation au sérum de cheval, puis d'une injection seconde d'un sérum d'un autre animal; mais la différence entre la réaction spécifique au sérum homologue et la réaction spécifique au sérum hétérologue est purement quantitative. D'autre part, on retrouve en ce domaine, comme partout ailleurs en biologie, de grandes différences individuelles dans les aptitudes réactionnelles des malades, certains étant anallergiques, certains hyperallergiques (autrement dit insensibles et hypersensibles), avec tous les intermédiaires.

Nous ne nous étendrons pas sur les expériences de Gracia et Gilson, très variées, entreprises et exécutées avec beaucoup d'esprit critique et de rigueur, et dont les résultats paraissent, de ce fait, à l'abri de toute cause d'erreur.

Il en résulte en somme que le cat-gut, même stérilisé à 140°, même antiseptisé par des imprégnations prolongées et répétées de corps chimiques tels que l'iode, le collargol, les sels de chrome, etc..., peut déterminer, dans certaines conditions, des réactions *arthusiennes* locales : au niveau du péritoine, des adhérences; au niveau des vaisseaux, des thromboses; au niveau des plans pariétaux, des hématomes et des désunions de sutures. L'infection

coexistante accentue et aggrave les réactions et les processus. Enfin, la soie elle-même qui renferme deux antigènes (la fibrinoïde et la séricine) n'est pas innocente.

Ajoutons que des recherches poursuivies parallèlement aux Etats-Unis (cette coïncidence de travaux contemporains sur une question jusque-là restée dans l'ombre est fréquente) confirment dans les grandes lignes toutes ces nouvelles données.

Dans une seconde partie de leur travail, A. Gracia et O. Gilson s'appliquent à découvrir le remède au mal qu'ils viennent de mettre en évidence et, toujours guidés par un raisonnement précis, toujours servis par l'expérimentation animale, ils y parviennent. En pratique, il faudra, chez les opérés : *premièrement, dépister* les hyperallergiques (hypersensibles), d'abord par l'interrogatoire (apprendre s'il existe chez eux des phénomènes de cette nature, asthme, rhume des foins, urticaire, etc.), et ensuite en utilisant les intradermoréactions (tests obtenus par des injections d'une substance donnée dans la partie la plus superficielle de la peau et caractérisés par une papule plus ou moins rouge suivant que la réponse est faible ou nettement positive) au moyen d'albumines de cheval (en pratique, le sérum antidiphtérique périmé dont la valeur anaphylactique paraît supérieure); *deuxièmement, désensibiliser* ces dits organismes grâce à des injections sous-cutanées à dose croissante de ce même sérum, ainsi qu'à une injection intra-veineuse de celui-ci à la dose d'un centimètre cube au début de l'opération, pendant la narcose même, pour éviter le choc anaphylactique; *troisièmement, tester* ensuite dans la période post-opératoire et reprendre la désensibilisation dès que l'intradermoréaction de contrôle se sera montrée positive.

Voilà donc une nouvelle découverte dont la portée me paraît personnellement très grande. Je ne veux pas ici en développer les conséquences vraisemblables. L'Académie de Chirurgie en a — par sa faveur — bien souligné l'intérêt.

Mais, à l'occasion de ces faits si nouveaux et si inattendus, quelques réflexions me viennent à l'esprit.

§

Dès qu'au cours des temps, l'homme eut acquis assez de raison pour tirer quelque parti de son expérience, il l'appliqua à poser les premiers fondements de la civilisation. Et parmi ses préoccupations, il chercha à secourir et à guérir son semblable.

La notion de maladies entravant le cours normal de l'existence, de blessures survenant du fait de la guerre, de la chasse ou des travaux, attira son attention; et, hormis les cas de croyances superstitieuses qui admettaient et respectaient la « sanction des dieux », se manifestèrent, aux époques les plus reculées, les tendances à *remédier* à l'état anormal de l'individu malade ou blessé.

En ce qui concerne la Chirurgie qui, seule, fait l'objet de ces quelques pages, on trouve — par exemple — dans les civilisations égyptiennes, grecques et hindoues, des vestiges non négligeables de tentatives de cet ordre. Mais ces premiers efforts se limitèrent, cela se conçoit, à quelques pratiques assez élémentaires; et la liste n'est pas longue des « opérations » effectuées dans l'antiquité (1).

Ce qui est le plus surprenant, c'est que depuis le début de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours pour ainsi dire, les progrès aient été si lents et même presque insignifiants, le travail de tant de générations n'ayant guère consisté qu'en discussions spéculatives souvent tout à fait vaines. On peut en dire autant de la Médecine, d'ailleurs, où les découvertes, pendant près de deux mille ans, furent des plus médiocres. Tout se passa comme si l'état pathologique, accident éventuel de toute condition humaine, devait avoir un libre cours, et comme si l'homme, en cherchant lui-même à le détourner ou à le vaincre, s'opposait vainement à un ordre de choses inéluctable, à une Loi.

Du plan mythologique, on pourrait très à propos évoquer ici la légende prométhéenne.

§

Pourquoi, en définitive, ces lenteurs? Comment, au

(1) Lecène : *L'Evolution de la Chirurgie*, Paris, Flammarion, éditeur.

milieu des progrès incessants de la civilisation, expliquer cette immobilité, cette impuissance?

Il y fallait des circonstances particulières.

Je ne ferai qu'une allusion aux obstacles d'ordre moral auxquels se heurtèrent si longtemps les chercheurs : les préjugés, les traditions religieuses conféraient à l'être humain, parmi la création, une respectabilité, une inviolabilité peu compatibles avec les investigations scientifiques.

Matériellement, les difficultés n'étaient pas moindres. La Chirurgie, dont le but est de guérir, de « réparer » l'homme, mais dont les moyens sont des actes manuels offensifs (guidés, il est vrai, par un cerveau clairvoyant), fut longtemps tenue en échec — même après qu'eut été déchiffrée en grande partie l'anatomie organique — par un phénomène inhérent à la matière vivante : par la *Douleur*.

Les opérateurs qui tentèrent d'aller plus avant que les gestes primitifs des premiers âges, ou bien durent renoncer, ou bien, grâce à un parti pris d'impassibilité excusable en ces conjonctures, passèrent outre. Mais l'on ne peut sans anxiété rétrospective imaginer ce que furent les opérations chirurgicales sur des êtres en pleine lucidité et parfaitement sensibles. La Douleur était là, toujours, chaque fois qu'il s'agissait d'ouvrir, de trancher, de coudre, — tel un témoin destiné à rappeler l'intangibilité sacrée de la chair humaine.

La découverte, aux Etats-Unis, des différents *anesthésiques volatils* (protoxyde d'azote, éther, chloroforme) à partir de 1864, allait permettre, au moyen d'inhalation de ces gaz, d'endormir artificiellement le malade en le privant de ses réflexes et de sa connaissance pendant tout l'acte opératoire. C'était là une acquisition capitale. La douleur était vaincue!

Désormais les chirurgiens purent réaliser avec méthode et tranquillité des actes opératoires plus calmes, plus compliqués, prolongés. Les progrès se firent, lents mais immenses. L'expérience s'enrichit. Et surtout, cette sorte

de sauvagerie dont procédait toute tentative chirurgicale disparut.

Alors, une autre difficulté de première grandeur se dressa : l'*Hémorragie.*

Tant qu'il s'agissait de plaies en surface ou peu profondes, ou encore de blessures siégeant au niveau de la tête ou des membres, l' « hémostase » ou arrêt de l'écoulement sanguin était possible par des moyens sommaires dont le tamponnement était l'essentiel. Les ligatures après compression digitale étaient fort mal commodes. Le garrot, temporaire. L'ouverture des cavités splanchniques et les interventions sur les viscères déterminant des effusions sanguines plus abondantes, et comportant par ailleurs une prolongation de l'acte opératoire, pâtirent tout d'abord de l'insuffisance de ces pratiques.

Des esprits ingénieux créèrent la *pince à forcipressure* grâce à laquelle n'importe quel pédicule vasculaire put être instantanément saisi et pincé, puis que l'on remplace par une ligature au moyen d'un fil quelconque. Aussitôt un nouveau pas en avant fut marqué de réussites pour ainsi dire inconnues jusque-là (ablation de kystes de l'ovaire, de fibromes, etc...).

Et pourtant, la mortalité restait considérable. Nul n'ignore aujourd'hui pourquoi. C'était l'*Infection.*

Redoutable, invincible complication, l'Infection plus ou moins grave, très souvent meurtrière, succédait à la plupart des opérations. En cette époque qui s'étend jusqu'autour de 1870, les chirurgiens, malgré leurs efforts, malgré leur ingéniosité, malgré leur adresse, se heurtèrent, aveugles comme dans la nuit profonde, à ce fléau. Les découvertes géniales de Pasteur sur le rôle des microbes eurent, dans ce domaine, une portée inexprimable. Comprises, puis mises en pratique par des observateurs attentifs, des hommes d'une discipline stricte, elles n'allaient pas tarder à porter leurs fruits.

On a souvent parlé, à ce propos, d'une « Révolution de la Chirurgie ». Il me paraît plus exact de dire : « Création de la Chirurgie moderne », tant ce qui allait advenir se distinguait du passé.

Tandis que, pendant la guerre franco-allemande par exemple, l'infection sous ses différentes formes fit des ravages effroyables (et il n'en était pas autrement, nous l'avons vu, dans la pratique civile), à partir de 1875, on sut désinfecter les instruments, les ustensiles et les matériaux de pansement (par l'antisepsie *listérienne* à l'acide phénique, puis mieux par les méthodes aseptiques, grâce à l'autoclave et à l'étuve), on parvint à désinfecter la peau du sujet au moyen de la teinture d'iode et de ses succédanés, on inventa enfin les gants de caoutchouc qui permirent aux chirurgiens d'opérer dans des conditions de rigueur indispensables, sans soumettre constamment la peau de leurs mains à des liquides caustiques très mal supportés.

Le perfectionnement des détails fut alors incessant : depuis l'instrumentation, l'invention du *cat-gut* résorbable *in situ* pour remplacer les corps étrangers qu'étaient les sutures « perdues » au lin ou à la soie jusqu'à l'architecture et au mobilier des salles d'opération, depuis les principes de triage dans les services hospitaliers et l'isolement des opérés vis-à-vis des malades infectés jusqu'au dressage du personnel soignant, jusqu'aux habitudes professionnelles de la corporation chirurgicale.

L'esprit de l'asepsie balaya de son souffle bienfaisant les règlements désuets, les vieilles routines, les conceptions retardataires.

La liste des opérations désormais possible avec une fréquence de succès telle qu'elles devenaient parfaitement légitimes, pourra paraître fastidieuse. La voici, résumée au principal : amputations des membres, résections des articulations, ablations des tumeurs superficielles et profondes, amputation du sein cancéreux, opération de la hernie étranglée ou non, taille vésicale, trépanation cranienne, résection costale et pleurotomie, opérations gynécologiques de toutes sortes (ablation de fibromes, de kystes, réfection du périnée, etc...), néphrectomie, splénectomie, ablation de tumeur du corps thyroïde (goître), opérations de chirurgie gastro-intestinale (sur l'estomac, l'intestin, le rectum, les voies biliaires),

chirurgie osseuse réparatrice, ouverture du rachis, suture du cœur, etc., etc...

Comme sous l'effet de miracles successifs, le retard des siècles passés fut rapidement comblé. Et c'est bien le mot « miracle » qui revint constamment sur les lèvres des opérés et de leurs familles émerveillées, de tout un public qui porta aux nues, dans un enthousiasme souvent excessif, pendant plus d'un quart de siècle, le moindre des chirurgiens.

L'ère des grandes difficultés était achevée. Puisqu'on avait vaincu *douleur, hémorragie, infection,* la route était libre.

§

Telle fut, pendant quelque temps, l'impression générale.

De fait, après la chirurgie curatrice (extirpatrice, oserais-je dire), apparaît la chirurgie réparatrice (qui s'adresse non plus au mal proprement dit, mais aux conséquences de celui-ci, aux « séquelles ») et après elle la chirurgie à base physiologique (des glandes endocrines surtout), autrement dit celle qui, négligeant l'*effet,* remonte, sous l'inspiration d'une judicieuse expérience scientifique, à la *cause* même de la lésion ou du trouble organique.

Mais dans le même temps et sur le plan général, la répétition des faits, la vulgarisation des résultats provoqua l'accoutumance.

Aussi pense-t-on couramment aujourd'hui avec non moins d'excès qu'on pensait le contraire il y a quatre ou cinq lustres, que le chirurgien, grâce au labeur accumulé par tant de savants, est un simple mécanicien de notre organisme dont la structure et le fonctionnement n'ont guère plus de mystères pour lui.

Cette opinion traduit tout simplement l'ignorance des faits.

§

Je voudrais montrer, en raccourci, les étapes d'une conquête que continue, pas à pas, la Science chirurgicale;

mais aussi comment, à chacune d'elles, apparaissent mieux la complexité et l'imprévu de la lutte, comme si la Nature, indomptable, y dressait toujours de nouvelles embûches.

§

Pendant les années d'avant-guerre, les chirurgiens, surpris eux-mêmes de cette heureuse évolution, firent plus attention à leurs succès qu'à leurs échecs. Ils s'attachaient à un minutieux diagnostic, à une correcte et prompte technique, et tout semblait parfait. Les travaux de cette époque reflètent la fierté des acquisitions continues, l'étonnement de la découverte, beaucoup plus que l'esprit critique ou le souci de vérification, de rétrospection et de mise au point.

Nonobstant, des accidents survenaient de temps à autre, impromptu. On les expliquait par une infection d'origine endogène, ou encore une insuffisance hépatique aiguë à la suite des anesthésies. En réalité, on n'expliquait rien du tout.

C'est à une époque qui correspond approximativement à celle de la guerre mondiale qu'on révisa peu à peu tout le passé récent. En cherchant à « organiser le terrain », on se rendit compte qu'on était allé un peu vite et que la victoire n'était ni si complète, ni si définitive.

§

Le domaine anesthésique fut le premier où l'on se préoccupa d'amélioration.

En effet, si la douleur était supprimée — et nous avons vu quel pas de géant s'ensuivit — elle ne l'était qu'au prix d'une intoxication, parfois redoutable, parfois fatale. Arme à double tranchant, dont l'usage montra les risques. Et l'on dut revenir des premiers enthousiasmes...

On perfectionna les appareils afin de rendre les narcoses aussi bénignes que possible. On chercha d'autres corps volatils. On cherche encore, et les Américains, surtout, prônent sans cesse de nouveaux produits.

Les méthodes aussi, les voies d'introduction se multi-

plièrent : d'abord l'*analgésie locale* ou régionale au moyen de la cocaïne et de ses dérivés. Merveilleuse anesthésie, mais d'étendue et d'application limitées. L'idée vint alors de porter son action sur la moelle elle-même : c'est la *rachianesthésie,* qui provoque l'insensibilité de la moitié inférieure du corps, au moins. Mais des complications, d'une fréquence et d'une gravité non négligeables, en éloignèrent, malgré ses extraordinaires avantages, un grand nombre de chirurgiens, et son emploi ne saurait se généraliser. Au lieu de faire pénétrer la substance anesthésiante dans la circulation à travers les alvéoles pulmonaires, on imagina que la muqueuse intestinale (rectale), grâce à ses propriétés absorbantes, serait commode et comporterait moins d'inconvénients dans certains cas (lavement éthéro-huileux, lavement à l'Avertine). Puis ce furent les injections intra-veineuses de produits barbituriques : somnifène, pernocton, évipan, etc... et d'alcool.

La nocivité chimique des anesthésiques, quels qu'ils soient, mettant en péril tantôt le foie, tantôt les reins, tantôt les poumons, tantôt les centres nerveux, il est logique de chercher à les « associer », afin que les inconvénients de chacun d'eux soient proportionnellement réduits, ou encore de les administrer à doses moindres à l'aide d' « anesthésiques de base », c'est-à-dire, en somme, au prix d'une autre intoxication.

On arrête, pour chaque malade, après sérieuse étude critique, la formule qui paraît la meilleure — la moins mauvaise.

Ainsi donc, l'anesthésie idéale, inoffensive, est encore inconnue. Aujourd'hui, on peut dire, sans presque forcer les mots, que le chirurgien est toujours réduit à empoisonner son malade pour l'opérer sans douleur.

§

Après-guerre, d'autres préoccupations se firent jour. On se rendit mieux compte que ce qu'on avait baptisé choc — ou « shock » — opératoire était un ensemble de phénomènes réactionnels infiniment complexes et d'ailleurs divers.

Certains opérés mouraient de choc *nerveux* consécutif non seulement aux traumatismes qui avaient motivé l'opération, mais à l'opération elle-même, si celle-ci devenait en soi un traumatisme. Le patient reconduit dans son lit était pâle, froid, avait un pouls petit, incomptable, une pression artérielle effondrée, et mourait quelques heures plus tard, sans avoir repris connaissance. Ainsi en était-il après les désarticulations de la hanche, par exemple, par le procédé classique ultra-rapide, alors que la même technique, *au ralenti,* avec anesthésie particulière du nerf sciatique avant sa section, avec ligatures vasculaires au fur et à mesure, donne des survies constantes. Les ablations de volumineuses tumeurs abdominales, adhérentes de toutes parts, qui nécessitent des tractions, des arrachements, sont d'une gravité incontestable.

Là aussi, nouveau mécompte, nouvelle leçon.

Contrairement à ce qu'enseignaient nos prédécesseurs, la chirurgie rapide, ou même hâtive, donne une fausse sécurité. Il faut aller, non pas lentement, mais soigneusement et doucement. Ne jamais faire de manœuvres de force, ne jamais contusionner, tirer, pincer, ni mortifier les tissus, ni brasser les organes : préceptes reconnus. Les suites s'en ressentent, toutes choses égales d'ailleurs, presque mathématiquement. Telle « main », telle qualité de résultat.

> ...Je vais volontiers voir aussi bien mes propres opérés que ceux de mes assistants. A l'aspect des opérés, à leur pouls, à leur faciès, à la manière dont ils ont supporté l'acte opératoire, je puis bien souvent dire le nom de l'opérateur (2).

Les opérations de plus en plus complexes et audacieuses exigent même, actuellement, une lenteur *voulue;* ainsi en est-il en particulier de la chirurgie nerveuse (moelle et cerveau), mais aussi de la chirurgie thoracique, de celle du corps thyroïde, etc...

Sous une nouvelle forme fut ainsi démontrée l'*agressivité* de l'entreprise chirurgicale sur le corps humain.

(2) A. Gosset : *Travaux de la Clinique Chirurgicale de la Salpêtrière,* Deuxième série, p. 32. Paris, Masson et Cie, éditeurs.

§

Mais encore. Un choc *toxique* se déchaîne après toute intervention, après la plus banale. Evidemment proportionné.

Des chercheurs, au moyen d'analyses de Laboratoire de plus en plus précises, décelèrent, dans les humeurs des opérés, de telles perturbations que l'on put prononcer le nom de « maladie post-opératoire (3) ». Le taux d'azote augmente dans le sang sous forme d'urée, de polypeptides, celui des chlorures y diminue. Parfois y apparaît un excès de sucre (hyperglycémie). La viscosité sanguine se modifie. Les troubles de l'équilibre acide-base sont fréquents et même, à des degrés divers, constants. Les urines deviennent rares et pauvres en matières extractives, etc., — et nous ne sommes pas, sans doute, au bout des révélations.

Ces désordres sont si graves parfois qu'ils entraînent la mort sans qu'il soit toujours possible de le prévoir et d'y remédier. Ils relèvent, d'une part, d'une auto-intoxication par résorption du sang extra-vasé et des tissus détruits dans le champ opératoire, puis nécrosés et lysés (dissous) au sein même de l'organisme et, d'autre part, d'une déficience passagère des glandes endocrines (tantôt les glandes surrénales, tantôt le foie, tantôt le pancréas, et peut-être la thyroïde ou les parathyroïdes, etc...) ainsi que du mécanisme régulateur du système neuro-végétatif.

L'interprétation des symptômes est d'une complexité extrême et implique, de la part du chirurgien, non seulement de sérieuses connaissances « médicales », mais une grande perspicacité diagnostique, car les réactions individuelles sont multiformes.

En tout cas, grâce à des notions maintenant vulgarisées et sur lesquelles une lumière incomplète mais déjà bienfaisante est répandue, on peut parer très souvent au danger par une mesure appropriée.

(3) R. Leriche : *La maladie post-opératoire*, « Gazette des Hôpitaux », n° 31, 18 avril 1934.

Ainsi le chirurgien est-il en droit de se croire maître de la situation?

§

Il y a d'autres défauts à notre cuirasse.

En effet, l'opération entraîne d'autres risques encore, « choque » (à quelque point de vue que ce soit)!

Le refroidissement du patient — connu et redouté depuis longtemps, certes, — est surtout accusé et redoutable au sein même du champ opératoire. Par des mensurations thermo-électriques, le fait est démontré. Déjà, certains opèrent sous les rayons infra-rouges et ultra-violets.

L'état hygrométrique de l'atmosphère, le dessèchement éventuel des tissus, ont aussi une importance indéniable. Il faut y veiller.

Ces derniers temps, notre pratique de Stérilisation, sous le couvert de laquelle nous travaillons depuis tant d'années, a été révélée notoirement insuffisante : les germes contenus dans l'atmosphère d'une salle d'opérations sont tellement nombreux qu'une boîte de Pétri, ouverte un quart d'heure sur le coin de la table d'instruments, par exemple, laisse pousser, pulluler d'innombrables colonies microbiennes, et nous exigerons sous peu de nous-mêmes quelque mode de chauffage spécial, comportant le « conditionnement » de l'air constamment renouvelé et « climatisé » grâce à une ventilation filtrée, l'étanchéité du « bloc » opératoire, et tout cela malgré le prix de revient extrêmement élevé de ces agencements modernes.

Ce n'est pas tout encore.

§

Voici que le matériel de suture lui-même est incriminé et reconnu coupable.

Dans cet ordre d'idées, les effets électrolytiques cytotoxiques pour le tissu osseux, et néfastes à sa régénération, des ligatures, plaques ou vis métalliques dans l'ostéosynthèse, ont été mis en lumière il y a quelques mois, d'où le recul de toute cette chirurgie des fractures, promise, semblait-il, à une des places les plus brillantes.

Et maintenant, c'est le cat-gut — antigène — qui est en cause, le fil universellement employé! Le cat-gut et même la soie...

§

Serai-je, dans ma brève esquisse, parvenu à « rendre » ce symbole si frappant : la Chirurgie, bienfaisante dans ses intentions, mais présomptueuse dans ses ambitions, condamnée — comme sous l'empire d'un dieu jaloux de ses créatures — à des tâtonnements perpétuels, se croyant sans cesse victorieuse, mais toujours désarmée!

Touchons-nous au terme de la lutte? Une opération chirurgicale est-elle devenue une entreprise si bien conçue, si bien réglée, si bien exécutée, qu'aucun élément, aucun détail n'est livré à l'imprévu, au hasard?

Il est permis de le croire, à peu de chose près. La complexité extrême que revêt actuellement un acte opératoire correctement ordonné, l'effort de toute espèce et apparemment disproportionné qu'il représente, est la rançon du progrès, le prix auquel nous achetons un pouvoir surhumain.

Et malgré tout, une part d'*inconnu* subsiste encore et toujours : l'impondérable.

Nous ne pourrons pas plus conjurer à coup sûr — et quoi que nous fassions — les complications chez nos opérés qu'on n'empêchera à jamais l'explosion des poudrières, la rupture des barrages sous la poussée des eaux, l'écroulement des temples par les tremblements de terre, la destruction des civilisations par les guerres.

La Nature ne cédera pas devant l'Homme.

Dr R. SOUPAULT.

LA MAÇONNERIE FRANÇAISE L'ANGLETERRE ET LES ÉTATS-UNIS AU XVIIIe SIÈCLE

—

De nouvelles études apportent des documents importants, permettant d'apercevoir les origines de la révolution intellectuelle du XVIIIe siècle, qui amena la grande Révolution : M. Paul Hazard, dans une œuvre en trois volumes (1), montre quels furent les débuts de ce mouvement intellectuel pendant les 20 dernières années du XVIIe siècle; M. Bernard Fay présente l'histoire de la Franc-Maçonnerie au XVIIIe siècle (2); le 3e *Cahier de la Révolution française,* présenté par M. Philippe Sagnac et dû pour la plus grande part à M. Gaston-Martin, étudie les doctrines coloniales de la Révolution et leurs origines (3).

On peut poser les données du problème comme suit : au moment du traité de Nimègue, la France possède l'influence prédominante en Europe et communie dans le culte de la monarchie; en 1793, la France décapite son roi et la Grande-Bretagne a conquis la situation prédominante; une transformation complète des idées a bouleversé la France et n'a rien changé en Angleterre. D'où vient cette Révolution intellectuelle et ses conséquences si différentes dans les deux Etats?

(1) *La Crise de la conscience européenne* (Boivin, 5, rue Palatine, Paris).
(2) *La Franc-Maçonnerie et la Révolution intellectuelle du* XVIIIe *siècle* (édition de Cluny, 35, rue de Seine, Paris, 1935).
(3) Centre d'études de la Révolution, *Cahiers de la Révolution française*, n° 3 (Sirey).

Des études de haute valeur tendent à donner un rôle éminent à la franc-maçonnerie dans cette évolution; des écrivains, maçons réguliers appartenant au Grand-Orient, comme M. Gaston-Martin et d'autres, d'un autre bord, comme M. Augustin Cochin ou M. Bernard Fay, sont d'accord pour affirmer que la maçonnerie fut l'ouvrière la plus active dans la préparation de la grande Révolution; « il m'est resté l'impression très vive que, dans la lutte intellectuelle du XVIIIe siècle, la franc-maçonnerie était le facteur principal et l'un des plus complexes (4) ».

M. Mathiez, qui est l'un des meilleurs connaisseurs de l'époque révolutionnaire, M. Mornet et M. Henri Sée, dans leurs livres publiés il y a quelques années, réduisent au contraire son action propre et la restreignent à un rôle secondaire.

Que peut-on déduire des nouveaux documents historiques qui nous sont présentés?

§

Les origines de la Révolution intellectuelle en France datent certainement des vingt dernières années du XVIIe siècle. Elles coïncident avec la décadence du règne de Louis XIV et le triomphe des Orangistes en Angleterre; le « delenda Carthago » de Guillaume d'Orange était l'abaissement du catholicisme et subsidiairement de la France; il apportait sur le trône d'Angleterre l'esprit de la Hollande, « centre de l'antichristianisme », et il voulait défendre sa couronne contre la vieille race royale des Stuarts, unie au catholicisme, aux Irlandais (5) et aux Ecossais, amis de la France; aussi cet homme de génie établit-il ou consolide-t-il les quatre colonnes, désormais immuables de la grandeur anglaise : le Foreign

(4) *La Franc-Maçonnerie*, etc., p. 7.

(5) On ne comprend bien la force des partisans des Stuarts contre les Orangistes, même au XVIIIe siècle, que si l'on pense qu'en juillet 1935 les troubles sanglants de Belfast ont eu pour cause la célébration, le 12 juillet, de l'anniversaire de la Boyne, c'est-à-dire de la victoire du 12 juillet 1690 des Orangistes sur les partisans des Stuarts, qui mit fin à la résistance irlandaise; encore aujourd'hui les catholiques irlandais, notamment ceux de l'Ulster, sont des « catholiques stuartistes » contre la majorité « protestante orangiste » de l'Ulster et la haine entre eux est si vivace que l'émeute ensanglanta le pays en juillet 1935.

Office, l'Amirauté, la Bank of England et l'Intelligence Service, tous imbus du nouvel esprit du conquérant hollandais et hanovrien, anticatholique, réaliseur, mercantile. L'argent, cher aux marchands d'Amsterdam, joua dès lors un rôle immense dans la vie publique anglaise et internationale : M. Bernard Fay rappelle que le premier ministre anglais dépensait en fonds secrets, de 1707 à 1717, 338.000 livres, et de 1731 à 1741 un million et demi de livres; le règne de la corruption s'affermissait; parlement et journalistes se vendaient; dans la vie internationale, les mêmes méthodes prévalaient, et l'Intelligence Service, reprenant et perfectionnant les méthodes françaises antérieurement pratiquées en Grande-Bretagne, eut pour directives d'acheter les consciences, de recruter des informateurs et d'agir sur l'opinion publique en France, pour diviser les esprits et s'assurer des concours, exactement comme la France l'avait fait en Angleterre au cours du XVIIe siècle. Le Cardinal Dubois, à la solde de l'Angleterre, est le premier d'une série nouvelle.

M. Bernard Fay met en lumière la *Révolte des grands seigneurs* après la mort de Louis XIV : ce fut, dit-il, une réaction des aristocrates hostiles à la monarchie des Bourbons et au catholicisme orthodoxe, due au mécontentement de la façon dont les a traités la dynastie avec Henri IV, Richelieu et Louis XIV.

Or, l'assaut donné à l'autorité royale et l'Eglise catholique par cette haute noblesse, quelles inspirations intellectuelles et sociales la motivent? M. Bernard Fay les fait remonter à un noble Ecossais, habitant la France, Antoine Hamilton, « Maître de jeux », et au comte de Boulainvilliers, dont les œuvres foncièrement hostiles aux Bourbons et à l'Eglise catholique « sont lancées après sa mort par les libraires français de Hollande, que subventionnent la haute noblesse hanovrienne et la cour d'Angleterre : c'est le premier épisode de la grande campagne contre le catholicisme et la monarchie de droit divin, qui se déroule au XVIIIe siècle et où la franc-maçonnerie anglaise joue le rôle principal ».

C'est dans le même esprit qu'est rénovée au début du

XVIIIe siècle la franc-maçonnerie anglaise, dont le chef spirituel et le guide est un huguenot français expulsé, Théophile Desaguliers, dont l'œuvre maçonnique est poursuivie en accord avec le gouvernement anglais; de 1720 à 1800, tous ses grands maîtres sont princes du sang ou grands seigneurs; elle a notamment pour objet de rallier à la nouvelle dynastie orangiste et protestante les grands seigneurs d'Ecosse, jadis favorables aux Stuarts; elle se présente comme libérale, nationaliste, hanovrienne; la doctrine de Desaguliers correspond exactement à ces visées : elle tend à faire de la maçonnerie une institution déiste qui cherche à prendre sans heurt la succession du christianisme, en bon accord avec le protestantisme et en s'opposant au catholicisme; à cette fin, Desaguliers veut s'appuyer sur la nouvelle dynastie hanovrienne et sur la haute noblesse, unies, dans la doctrine d'une monarchie consentie, contre les Bourbons et leur monarchie de droit divin.

C'est cette maçonnerie écossaise qui est importée en France et y transplante ses doctrines et ses méthodes, en se servant tout naturellement des ressentiments contre les Bourbons de l'aristocratie française; elle profite de cette « mode anglaise », que le nouveau régime anglais et la noblesse britannique ont la grande habileté de lancer en France; elle attire en même temps les grands seigneurs et les intellectuels français. Aux premiers, elle fait valoir le grand rôle que joue en Angleterre l'aristocratie; aux seconds, elle montre la façade libérale et parlementaire de la Grande-Bretagne, le jeu parlementaire si bien réglé des deux équipes, sur le devant de la scène, derrière laquelle se trame, à l'abri des indiscrétions, la vraie politique, les vrais plans de ce que l'on a appelé le « Gouvernement occulte » de la Grande-Bretagne, et qui n'est que la permanence de quelques grandes traditions forgées par Guillaume d'Orange et maintenues par les grands commis qui président aux quatre institutions fondamentales du pays, et que nous avons rappelées.

Ce sont ces idées qui sont reflétées en France par tous ceux qui gravitent autour de la maçonnerie, dont les

loges françaises, fondées par des Anglais, sont dirigées par le duc d'Antin et le comte de Clermont, comprennent dans leur sein toute la haute noblesse, attirent les philosophes et les intellectuels.

Quand le Grand-Orient de France se fonde en 1772, les éléments les plus brillants et les plus actifs de l'aristocratie en font partie : y sont inscrits les noms de Rohan, La Rochefoucauld-Liancourt, Noailles, Polignac, Montmorency, Bouillon, Ségur.

A la loge des Neuf-Sœurs, qui donne le ton aux autres loges de Paris, les écrivains Parny, Chamfort, Fontanes, coudoient le marquis de Condorcet, le duc de la Rochefoucauld et le prince de Rohan, à côté desquels figure le nom de Pétion, Brissot, Danton, Sieyès, Rabaut Saint-Etienne.

Or qui élit-on en 1774 au Grand-Orient? le duc de Chartres. La maçonnerie répugnait à Louis XVI; elle mit à sa tête la branche cadette; l'observateur ne peut pas ne pas associer à cette manifestation l'ambition de cette branche, la doctrine de la maçonnerie anglaise en faveur de la royauté consentie et hostile à la royauté des Bourbons, l'effort des influences anglaises pour affaiblir la monarchie française et diviser les Français.

Ces nouvelles publications mettent en lumière certains faits qui font saisir sur le vif cette politique anglaise d'intervention en France : après l'indépendance des Etats-Unis, les vieilles familles américaines, les officiers et Washington, représentants de l'aristocratie, fondaient l'ordre héréditaire des Cincinnati; Franklin, de tendance opposée, voulut empêcher qu'une noblesse ne se formât aux Etats-Unis; comme il avait de l'argent à sa disposition, il acheta la conscience d'un homme qui sortait de prison et qui était le futur grand Mirabeau; il fallait publier un livre retentissant contre la noblesse, le faire signer d'un nom noble, le faire soutenir par des nobles et le faire connaître dans l'Univers. Et voici le curieux : Franklin, qui connaissait l'histoire secrète de son temps, qui, grand patriarche franc-maçon, avait par la maçonnerie obtenu l'alliance française, achète Mirabeau et l'en-

voie aussitôt en Angleterre. Pourquoi en Angleterre? Mirabeau revient à plusieurs reprises à Paris; en juillet 1784, Franklin note dans son journal : « Messieurs Chamfort et Mirabeau vinrent et lurent leur traduction du pamphlet de Burke contre les Cincinnati qu'ils ont beaucoup augmenté, *afin d'en faire une satire indirecte contre la noblesse en général.* C'est très bien fait (6). » Franklin laisse son agent Mirabeau en Angleterre jusqu'à ce que le libelle soit fini et en 1784, 1785 et 1786, le lance à Paris, Londres, Philadelphie, sous la signature: *comte de Mirabeau,* en raison « de l'éclat de son nom, de son style, de sa réputation et de sa polémique (7). »

Le scandale fut immense, le succès colossal en France et aux Etats-Unis. Ce fut la première attaque directe contre la noblesse.

Or, nous savons que tout fut tramé et contrôlé par Franklin, que tout fut préparé à Londres, que les intellectuels et les nobles de la maçonnerie française prêtèrent la main à cette campagne et que l'Angleterre n'en ressentit aucunement le contre-coup.

M. Bernard Fay intitule son chapitre *Le suicide maçonnique de la haute noblesse,* dont il donne comme proto-type le marquis de La Fayette. Mais il ne s'agit que de la noblesse française et le coup fut préparé d'accord entre Franklin et ses amis anglais dans des conditions que nous ignorons.

Un autre fait est bien curieux :

« Tous les éléments de la maçonnerie la plus pure et la plus active se trouvaient réunis dans la loge des Neuf-Sœurs; ...pour les initiatives les plus hardies et les plus concrètes, il ne faut point les chercher dans les séances mêmes de la loge qui, de par le caractère de la maçonnerie, durent garder un air de mystère, de dignité et d'onction religieuse, incompatible avec la polémique violente. Quand la loge des Neuf-Sœurs voulut pousser une pointe, elle le fit soit par des associations dérivées, créées à cette intention, soit en sou-

(6) *L[illegible]anc-maçonnerie,* etc., p. 239.
(7) *La Franc-maçonnerie,* p. 239.

tenant l'action d'un de ses membres, grâce à la camaraderie maçonnique. Ainsi fut fondée la « Société des Amis des Noirs ». Les membres les plus éclairés de la loge des Neuf-Sœurs ne trouvèrent rien de mieux que de créer cette société sous son égide et parmi sa clientèle... Brissot le philosophe, qui était à la fois membre de la loge des Neuf-Sœurs, disciple et imitateur de Franklin et spéculateur aux gages de quelques banquiers suisses, en fut la cheville ouvrière, alors que La Fayette en était l'étendard » (8).

Or, M. Gaston-Martin, dans la très intéressante étude qui vient de paraître sur la *Doctrine coloniale de la France en 1789*, nous renseigne de la manière la plus précise sur l'activité de cette « Société des Amis des Noirs »; il montre que c'est l'Angleterre qui a lancé en France cette société pour évangéliser la France et il explique « avec quelle largesse l'Angleterre mit en France des fonds à la disposition des propagandistes; les ouvrages de Charkson, en particulier, furent traduits avec tant de libéralisme que l'on peut dire que littéralement le pays en fut inondé. Je ne connais pas une bibliothèque de Chambre de Commerce qui n'ait encore dans ses archives 5 ou 6 exemplaires du livre sur les *Désavantages politiques de la traite des Nègres* ». C'est dans ces conditions que se fonde en France la Société des Amis des noirs (9).

A quoi tendait cette énorme dépense anglaise et cette campagne de la société française? A proscrire la traite des Nègres pour ruiner les Antilles françaises. La campagne réussit à merveille; M. Gaston-Martin explique qu'elle se transforma vite en mouvement pour la libération intégrale;

C'est, dit-il, l'origine de l'état d'esprit qui aboutira à l'émancipation complète des esclaves, proclamée pendant la Convention. Il faudra du reste rapporter presque aussitôt une mesure trop hâtive et prise malgré les avertissements de tous ceux qui, connaissant bien la colonie et l'état de

(8) *La Franc-maçonnerie*, etc., p. 232.
(9) *Cahiers de la Révolution française*, n° III, p. 39.

moindre développement intellectuel des esclaves, affirmaient qu'une solution aussi radicale et aussi peu préparée était une hérésie, non seulement économique, mais même sociale.

Les Antilles françaises furent ruinées; un flot de sang coula sur Saint-Domingue; mais la Grande-Bretagne s'était vengée du traité de 1783 et ses colonies prospéraient aux dépens des nôtres.

L'Histoire tient ainsi en ce cas spécial le fil conducteur qui mène de la Grande-Bretagne à la campagne poursuivie en France, grâce au concours de la maçonnerie et de sa filiale.

M. Philippe Sagnac, qui dirige avec compétence et autorité le centre d'études de la Révolution à l'Université de Paris, peut donc légitimement écrire :

Ici encore on retrouve l'Angleterre et sa propagande en faveur de l'abolition de la traite, — propagande d'origine religieuse, mais à but politique, destinée moins à elle-même qu'à l'exportation, afin de ruiner les restes de l'Empire colonial français. Sur ces desseins cachés de l'Angleterre, M. Gaston-Martin apporte des suggestions tout à fait intéressantes. C'est la revanche, peut-on dire, de Yorktown. Les idéalistes français de 1789 ne voient pas le danger... Saint-Domingue glisse vers la Révolution, le pillage et le massacre; bientôt l'île sera perdue pour la France. Le jeu anglais a réussi. L'Angleterre a continué la traite, si fructueuse, que « ses évangélistes » attaquaient avec tant de violence et elle a eu soin de ne laisser abolir l'esclavage que chez les rivaux.

§

Cependant la maçonnerie française servit, contre les intérêts anglais, les intérêts américains. M. Bernard Fay dans son récent volume, comme dans ses précédentes œuvres : « Washington », « Franklin » et « L'Esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis », a mis hors de conteste le double fait de la puissance de la maçonnerie aux Etats-Unis dont Washington et Franklin étaient les grands chefs, et l'action décisive de Franklin en France, qui s'exerça sur la maçonnerie française et

ensuite par celle-ci : deux fois vénérable en 1779 et 1781 de la fameuse loge des Neuf-Sœurs, « installé au centre de la maçonnerie intellectuelle et élégante de France, il peut manœuvrer (10).

Comment s'opéra ce changement de front en France? Il faut se replacer dans l'état d'esprit de 1763. « Le traité de Paris en 1763 consacre la ruine du vaste empire [colonial français] et l'humiliation de la France », écrit M. Sagnac; le sentiment public fut celui qui prévalut après 1870 : « cri retentissant de détresse et de douleur; c'est la voix même de la France d'alors. Philosophe et ministre sentent à l'unisson; de cet accord intime entre les chefs de l'opinion publique et du gouvernement royal, l'Angleterre ne s'apercevra que trop tôt pour elle »! La France a conscience de sa déchéance; de même qu'après 1870 elle voit grandir l'hégémonie prussienne et allemande, après 1763 elle sent naître l'hégémonie hollando-anglaise avec la prodigieuse perspective de la domination exclusive du monde (11)». Les Hollando-Anglais sont en voie d'assurer leur emprise sur le monde entier hors d'Europe.

Mais dans l'opinion publique française, ce cri de douleur n'éveillait pas la volonté de se préparer farouchement à la guerre de revanche et de la faire coûte que coûte; l'opinion était, somme toute, dans le même état d'esprit après 1763 qu'après 1870.

Ce fut l'alliance entre le gouvernement royal, conscient des grands intérêts nationaux français, et de la maçonnerie française manœuvrée par Franklin, conscient des intérêts nationaux de la nouvelle Amérique, qui déclancha la guerre.

1763 est une de ces dates trop fréquentes dans l'histoire de France, où tout semble perdu. Le redressement qui suivit est dû à deux hommes : Choiseul, soutenu par Louis XV, qui refit notre marine, Vergennes, soutenu par Louis XVI, qui ayant en main l'instrument de la revanche et l'occasion magnifique, ne la laissa pas échap-

(10) *La Franc-maçonnerie*, etc., p. 221.
(11) Ph. Sagnac, *Cahiers de la Révolution française*, n° 111, p. 2.

per : celui-ci prépara l'opinion française d'accord avec Franklin; la maçonnerie française, avec ses chefs, la jeune noblesse et les philosophes de la loge des Neuf-Sœurs, lancèrent le « mythe » de la révolution vertueuse et salvatrice des Américains contre la tyrannie anglaise! « Washington, le héros maçonnique, qui se rebellait malgré lui, servait à prouver la sainteté de cette rébellion. » Vergennes et Franklin accomplirent un travail de propagande, « le plus soigné et le plus poussé que l'on connaisse ». Vergennes mit à la disposition de Franklin la presse et créa un journal spécial, *Les Affaires de l'Angleterre et de l'Amérique*. Franklin mena la campagne avec maestria, conquit les libellistes, les philosophes, Voltaire enfin, qui prononça la formule magique : « Dieu et liberté. » La préparation était suffisante; on chercha une tête brûlée qui semblerait forcer la main au gouvernement et qui servirait ses desseins sans le savoir, et l'on trouva un jeune, brillant et opulent maçon, petite cervelle, mais grande ambition, le marquis de La Fayette; il ne fut adopté par les Américains, ainsi qu'il le raconte lui-même (12), que du jour où il se fit admettre dans la loge américaine « Union Américaine » de Philadelphie. Grâce à Choiseul, Vergennes, de Grasse et Rochambeau, la victoire fut acquise : la France n'avait pas seulement pris sa revanche contre l'Angleterre, elle avait assuré la liberté du monde et la sienne propre en arrachant à l'Angleterre la possibilité prodigieuse d'assurer sa domination sur le monde entier et de réduire par sa marine toutes les nations en servage.

Tels sont les faits que projettent en vive lumière les nouvelles publications. Ils conduisent l'histoire de France sur des chemins nouveaux. Qu'importe l'antique controverse sur le rôle de la franc-maçonnerie dans la préparation de la Révolution; qu'importe le qualificatif qu'on lui applique! Ce qui est intéressant, c'est de pouvoir préciser ce rôle par des documents historiques.

Les nouveaux documents semblent conduire à des vues plus nuancées : le maître du jeu, c'est Guillaume

(12) *La Franc-maçonnerie*, etc., p. 218.

d'Orange et ses successeurs, entourés de leurs serviteurs imbus de l'esprit mercantile d'Amsterdam et prêts à se servir de la corruption comme moyen fondamental d'asseoir à l'intérieur la puissance de la dynastie protestante d'Orange, contre la vieille famille catholique des Stuarts, et de développer à l'extérieur la force de l'Angleterre, qui s'assure le contrôle du monde hors l'Europe pour le commerce des marchands et des banquiers hollando-anglais; l'alliance d'Amsterdam et de Londres est fondée sur l'action économique des marchands et sur la mystique anticatholique et protestante des chefs :

Sous l'apparence d'attaque contre le catholicisme, toute une littérature antichrétienne et antidéiste s'était développée à Amsterdam, Leyde, Harlem et La Haye. Elle avait eu des échos en Angleterre, mais elle ne s'y répandit véritablement qu'après l'installation de Guillaume d'Orange à Londres... L'influence de la Hollande, de ses universités et de leur érudition sur le déisme anglais, ne cessa de se faire sentir durant tout le cours de cette lutte intellectuelle. Ainsi s'explique le caractère international du déisme dit « anglais », son succès rapide et vaste sur le continent européen, et la difficulté qu'il éprouva par ailleurs à pénétrer l'esprit des masses anglo-saxonnes d'Angleterre (13).

De la sorte, les maîtres étrangers que l'Angleterre s'est donnés et qui, s'alliant avec l'aristocratie anglaise, assurent la grandeur de celle-ci et de leur pays, apportent avec eux des idées, des passions, un esprit, une organisation étrangère, qui ne s'adaptent que partiellement à la Grande-Bretagne, mais vont assurer la révolution sur le continent.

Dès lors, l'Angleterre considère qu'elle doit atteindre deux buts : abattre le catholicisme, abattre la puissance française. Tous les moyens lui furent bons : corruption généralisée, libelles répandus, calomnies déversées. La création et la pénétration de la franc-maçonnerie en France fut un des moyens employés, il réussit pour une large part, car le service secret anglais connaissait les

(13) *La Franc-maçonnerie*, etc., p. 69.

ressentiments de la haute aristocratie française contre les Bourbons, qui depuis un siècle la tenaient à l'écart, et les ambitions de la branche cadette; il s'en servit et, en sous-main, assura, grâce à ceux-ci et sans qu'ils s'en doutent, le succès de la maçonnerie.

Cette maçonnerie française était composée de quatre éléments : une haute noblesse, active, ambitieuse, mais peu perspicace; des philosophes et intellectuels, jouant avec les idées pures, beaux esprits que n'intéressaient pas la vie pratique: vers la fin de la monarchie, les « nouvelles couches », dont les jeunes têtes se glissaient dans les loges, qui seraient prises pour tremplin; enfin quelques hommes simplement corrompus, comme il s'en trouve dans toutes les institutions qui grandissent, hommes qui dans la grande tourmente feront leur chemin, malgré leur lourd passé, les Mirabeau, les Brissot, etc. Les trois premières catégories sont pour la plupart des hommes de bonne foi; ce qu'il y a de plus brillant et de plus actif en France y figure; mais intelligence ne signifie pas jugement, sagesse et volonté; et il ressort de tous les documents publiés jusqu'à ce jour que la maçonnerie française au XVIII[e] siècle ne dirigea pas, mais fut dirigée. La presque totalité de ses adhérents étaient sincèrement convaincus qu'ils luttaient pour des idées nouvelles, belles, justes et bonnes; ils ne se rendaient pas compte de la voie où l'on voulait les entraîner; si même il y avait eu à la tête de la France un gouvernement plus perspicace et plus fort, il aurait sans doute ramené à lui tous ces esprits.

L'exemple de Franklin est suggestif : malgré tous les efforts de l'Angleterre, celle-ci perd pied en France après 1763, et l'accord secret de Vergennes et de Franklin ramène à la politique royale et nationale la maçonnerie française tout entière.

Hélas! cette alliance de Vergennes et de Franklin fut sans lendemain. La France, victorieuse de l'Angleterre en 1783, oublie ses ressentiments; à la tête du pouvoir, Vergennes disparaît; les Américains rentrent chez eux; la maçonnerie française redevient la proie des manœuvres

anglaises et, sans s'en douter, l'instrument dont se sert l'Anglais, quand Franklin abandonne le jeu. Londres voit la puissance maritime et coloniale française renaître : de Grasse a vaincu, Vergennes s'est fait rendre le Sénégal et les Antilles; les bureaux ont projeté une expédition pour reprendre le Canada. Les Orangistes prendront leur résolution : il faut à tout prix affaiblir la France, la diviser contre elle-même, abattre le catholicisme, éviter l'entente de la France et de l'Amérique, mortelle pour les intérêts anglais. Aussi, brusquant le mouvement, l'Angleterre met tout en œuvre pour que le désordre et la Révolution contrebalancent pour la France les suites de Yorktown.

Dans cette histoire secrète, l'expérience de Franklin est typique en ce sens qu'elle montre la bonne foi des maçons français, l'absence d'un chef les guidant, et leur docilité aux manœuvres étrangères, qu'ils subissent sans les déceler : pendant dix ans, ce furent, par bonheur, les influences américaines; pendant cent ans, ce furent, par malheur, les influences anglaises.

La création même (de la maçonnerie) résulte du succès des Hanovriens en Angleterre et de l'état social et politique qu'ils y instaurent; en sorte que la franc-maçonnerie anglaise est le produit de la politique hanovrienne et devient aussitôt l'un de ses instruments. Ses origines historiques l'obligent à servir les « Georges » et la tradition de la révolution anglaise. Elle le fait avec autant de loyauté que de discrétion. En Angleterre, elle est une société patriotique; hors d'Angleterre, elle est une organisation internationale qui répand les idées, le prestige, les produits intellectuels de l'Angleterre. C'est du reste ce qui l'empêche en France d'être sincèrement dévouée aux Bourbons. Elle le peut d'autant moins que la cause des Bourbons est liée à celle de l'Eglise catholique, l'ennemie implacable de la maçonnerie.

Ainsi se fixent peu à peu les grands traits du rôle de la maçonnerie au XVIIIe siècle et les ressorts cachés du mouvement des faits et des idées. Cette histoire profonde et secrète, si difficile à connaître, qui explique l'histoire

apparente que l'on projette devant nos yeux, commence à être révélée pour le XVIII[e] siècle. Dans la révolution intellectuelle française du XVIII[e] siècle, la maçonnerie française joue son rôle; mais les documents, jusqu'à ce jour publiés, semblent indiquer que ce n'est pas elle qui tient alors les leviers de commande; elle ne crée pas, mais reflète des mouvements d'opinion en les amplifiant et en les rendant décisifs. Elle ne manœuvre pas; elle est manœuvrée. Elle ne dirige pas; elle est dirigée.

GABRIEL LOUIS-JARAY.

SOUVENIRS
D'UN MARCHAND DE TABLEAUX[1]

LA RUE LAFFITTE

—

Après mon exposition de Cézanne, je devais faire, dans mon nouveau magasin, au 6 de la rue Laffitte, la première grande exposition de Van Gogh (1897), plus de soixante toiles importantes provenant de son atelier d'Amsterdam, sans compter tout un lot de ses aquarelles et de ses dessins. Le prix des tableaux les plus importants, comme le célèbre *Champ de coquelicots*, n'atteignait pas cinq cents francs. Le public ne montra guère d'empressement. Les temps n'étaient pas encore venus... Je me souviens pourtant d'un couple qui paraissait particulièrement intéressé. Tout à coup, l'homme, prenant le bras de la femme :

— Toi qui prétends toujours que ma peinture fait mal aux yeux, eh bien, qu'est-ce que tu dis de celle-là?

La femme, à ce moment, regardait avec attention deux portraits de Van Gogh par lui-même et qui, tous deux, portaient un bandeau lui cachant une oreille.

— Mais pourquoi s'est-il peint comme ça? demanda-t-elle.

— C'est après qu'il se fut enlevé l'oreille, dis-je, intervenant. Vous savez bien ce qu'on raconte?

Et comme le couple me regardait, visiblement ahuri :

— Eh bien, voilà. Rentrant chez lui après une après-vidi passée dans la société de personnes de « demi-vertu », il ouvrit machinalement sa vieille Bible et tomba sur le passage où il est dit que si un de vos organes est une

(1) Copyright by Albin Michel, 1937.

occasion de scandale, il faut le couper et le jeter au feu. S'appliquant ce texte, Van Gogh s'arma d'un rasoir et (la dame poussa un cri) ...il se trancha une oreille.

— Il la jeta au feu? demanda son compagnon.

— Non. L'ayant enveloppée dans un morceau de papier, il alla la porter chez ces demoiselles : « Remettez ça à madame Marie », dit-il simplement à la bonne.

Je me rappelle aussi un autre visiteur que je voyais revenir chaque jour vers la fin de la journée. Il commençait par jeter un coup d'œil sur la vitrine où flambaient les *Aliscans d'Arles,* puis entrait dans le magasin dont il faisait le tour. Peu à peu, il avait fini par causer. Il ne se lassait pas de me parler du *Champ de coquelicots.* Un jour, je ne le vis pas à l'heure habituelle. Il ne revint que la semaine suivante.

— Je n'ai pas pu venir tous ces temps-ci, ma femme a accouché d'une petite fille. Nous nous préoccupons déjà de son avenir et nous avons décidé, pour constituer une dot à l'enfant, d'acheter de ces objets qui augmenteront de valeur..., des tableaux par exemple.

Je voyais déjà mon *Champ de coquelicots* vendu. Machinalement, mes yeux s'étaient portés sur le tableau. Mon homme avait suivi mon regard :

— Si j'avais, me dit-il, de l'argent de trop, voilà une toile qui serait déjà chez moi. Mais, vous comprenez, j'ai maintenant charge d'âme... Pour nous donner un bon conseil, j'ai un cousin qui est professeur de dessin de la Ville de Paris.

Il se passa quelque temps sans que je revisse mon homme, quand, un beau jour, il reparut tenant un carton sous le bras. « Ça y est », me dit-il. Il tapota le carton : « La dot de la petite est là-dedans. » Et ayant sorti une *Fantasia* de Detaille :

— Mon cousin a pu obtenir cette aquarelle pour quinze mille francs. Dans vingt ans, ça en vaudra au moins cent mille.

Je ne jugeai pas opportun de le contredire.

Environ vingt-cinq ans plus tard, je vis arriver, un jour, chez moi, l'homme à l'aquarelle de Detaille.

— Maintenant, me dit-il mélancoliquement, le moment est venu de s'en séparer; ma fille va se marier.

Je lui demandai s'il se souvenait de mon exposition de Van Gogh et de ce tableau de *Coquelicots,* qui paraissait tellement lui plaire.

— Si je m'en souviens! Heureusement que j'ai su résister : qu'est-ce qu'on pourrait tirer de ça aujourd'hui?

— Eh bien, mon ami, vous en tireriez plus de trois cent mille francs.

— Alors, dans ces conditions-là... mon Detaille?

— Votre Detaille!... Ce qu'on déclarait son chef-d'œuvre, la *Bataille de Huningue,* le conservateur du Luxembourg l'a fait reléguer au grenier...

Un jour, Renoir vit chez moi quelques fusains de Van Gogh représentant des laboureurs au travail.

— Par goût, continua Renoir, je ne suis pas très porté sur la peinture de Van Gogh à cause de ce côté un peu exotique que je ne peux pas « encaisser »; mais, ses dessins de paysans, c'est autre chose. Qu'est-ce que c'est, à côté de ça, le paysan pleurnichard de Millet?

§

J'avais pour voisin un confrère, dans le petit magasin duquel je vis entrer un monsieur très élégant, qui sortit emportant plusieurs tableaux. Je me dis : « Plusieurs tableaux! D'un seul coup et si vite! Il a de la chance, mon voisin! Mais aussi quels beaux Corot il a dans sa vitrine! » Et je concluais non sans mélancolie : « Dommage que je ne puisse avoir, moi aussi, quelques 1830 pour attirer les riches clients! »

Or, l'après-midi, je vis le même gentleman revenir dans la boutique d'à côté. Mais je ne devais pas tarder à apprendre que celui que je prenais pour un amateur n'était autre que mon confrère M. Brame qui, jusque dans l'exercice de son métier de marchand de tableaux, gardait ce maintien aristocratique qui doit être un apanage de famille puisqu'on le retrouvait dans son fils, devenu mon confrère à la mort de son père.

Je me rappelle, à la vitrine de Durand-Ruel, un Renoir: une baigneuse, qui soutenait son sein d'une main. Quelle merveille! Ce tableau a son histoire que je tiens du peintre lui-même. Un jour, à la Celle-Saint-Cloud, il était entré dans un café, quand le patron l'interpellant :

— Je vous reconnais bien : il y a plus de dix ans, vous avez occupé une chambre de la maison...

Renoir se dit aussitôt qu'il avait dû laisser là une « ardoise ».

— ...Et, après votre départ, j'ai trouvé dans votre chambre un rouleau de toiles. Je l'ai mis au grenier; puisque vous voilà, vous allez me faire le plaisir d'enlever ça.

La *Baigneuse* soutenant son sein, la *Femme endormie* avec le chat sur les genoux et d'autres œuvres aussi importantes, en tout une quinzaine de toiles, constituaient ce rouleau.

A côté de Durand-Ruel, on pouvait voir une petite boutique très achalandée : celle de Beugnet, que la production horticole de Mme Madeleine Lemaire faisait ressembler à un étalage de fleuriste. Il y en avait pour toutes les bourses, depuis le petit bouquet de violettes, ou les trois roses dans un cristal, jusqu'aux grands panneaux décoratifs. On m'a raconté qu'un client de la maison, très admirateur de l'art de Mme Lemaire, avait réalisé une idée dont il était fier : il projetait, sur les roses, les lilas et les œillets de son artiste préférée, le parfum que ces fleurs évoquaient.

Clovis Sagot, dit « Sagot le frère », ainsi qu'on l'appelait pour le différencier de son aîné, le grand marchand de gravures, avait ouvert, à l'autre bout de la rue Laffitte, près de l'église Notre-Dame-de-Lorette, un petit magasin où l'on voyait, entre autres, des tableaux de Braque, alors presque inconnu. On pouvait y voir aussi des œuvres de l'époque bleue et de l'époque rose de Picasso. C'est là que les Stein trouvèrent les si belles toiles qu'ils possèdent de ce peintre. Quand on pense que, quelques années seulement avant la guerre, en 1908, une petite société, « La Peau de l'Ours », dont M. André Level était l'animateur,

pouvait acquérir chez Picasso cette extraordinaire toile : *Famille de Saltimbanques,* pour le prix de mille francs, somme qui avait fait reculer les amateurs d'alors! Ce même tableau, en 1914, lorsque la « Peau de l'Ours » se résolut à liquider ses acquisitions, faisait onze mille trois cents francs pour, en 1931, dans une vente en Amérique, dépasser le million.

Près des grands boulevards, je vois encore le magasin de Gérard spécialisé dans les Boudin, les Henner, les Ziem.

Renoir me dit, un jour que je l'accompagnais dans sa promenade :

— Il ne faudra pas oublier de s'arrêter devant Gérard. Il y a là une aquarelle de Jonkind... Quel magnifique ciel, et c'est le papier tout blanc!

Plus haut dans la rue Laffitte, il y avait Diot, chez qui ont défilé tant de Corot, de Daumier, de Jongkind. Derrière la boutique, une salle à manger exiguë sans fenêtres et, à l'entresol, trois pièces minuscules où il vivait avec sa femme et sa fille. Quelquefois, un client entrait chez lui vers le soir : « C'est l'heure de dîner maintenant; mais si ma femme ne veut pas aller au théâtre, je repasserai tout à l'heure. » Et M. Diot attendait que l'on frappât à sa devanture.

Du magasin de Diot, les tableaux débordaient jusque dans une cour où, sous une espèce de hangar, on pouvait voir des esquisses de Daumier, dédaignées à une époque où l'on s'attachait surtout au « fini ». Or, on sait quelle valeur marchande et quelle importance artistique a prises aujourd'hui la moindre de ses ébauches. J'ai vu, là, des études pour *Don Quichotte,* une, surtout, qui enchantait Renoir : un paysage, simple frottis de terre d'ombre, et aussi cette extraordinaire étude de *Jésus et Barabbas* que j'avais eu, un jour, l'intention d'acquérir. J'avais parlé de ce projet à un peintre de mes amis :

— Voyons, Vollard... Si Daumier vivait, il jetterait au feu cette étude ratée.

Et je fus assez naïf pour l'écouter.

Un peu avant Diot, était le magasin de Tempelaere en

qui Fantin-Latour, qui mit longtemps à percer, avait trouvé un appui. L'artiste lui en avait gardé une grande reconnaissance et il lui demeura fidèle quand, plus tard, les marchands furent nombreux à frapper à la porte de son atelier.

J'avais connu Fantin-Latour lorsque j'avais publié mes albums de *Peintres-graveurs*. J'allais le voir de temps en temps. J'y rencontrais quelquefois un des conservateurs du Louvre, M. Mijeon. Le peintre aimait parler musique avec lui. Je vois encore Fantin, sur une petite chaise, sa calotte sur la tête, devant son chevalet. A côté de lui, Mme Fantin, qui était elle-même une artiste estimable, se reposait de peindre en faisant de la tapisserie. Un jour que j'étais là : « Ah! mon Dieu, s'écria Fantin, je savais bien que j'avais oublié quelque chose. » Et, déposant sa palette, il sortit précipitamment. Alors, Mme Fantin : « C'est mon mari qui se charge d'acheter le fromage. »

Fantin, à l'heure du succès, avait conservé son petit atelier de la rue Visconti, l'atelier des mauvais jours, qui était resté cher à son cœur. L'artiste, quand il quittait son quartier pour aller sur la rive droite, ne dépassait guère les grands Boulevards, à cause des voitures, et ne traversait la chaussée que pour rendre visite à son marchand et ami Tempelaere, qui était installé de l'autre côté du boulevard.

Degas trouvait que Fantin se faisait tort en se confinant de la sorte.

—C'est très bien, ce que fait Fantin. Quel dommage que ce soit toujours un peu rive gauche!

Rive gauche ou rive droite, Fantin, Degas, Renoir, tous étaient logés à la même enseigne : c'était l'atelier le matin, l'atelier l'après-midi. Je me rappellerai toujours l'ahurissement d'un notoire critique d'art, Arsène Alexandre, qui, ayant dit au peintre des danseuses :

— J'irai vous voir à l'atelier.

— Oui, fit Degas, le prenant par un bouton de sa jaquette, mais à la fin de la journée, quand il fera noir.

C'est dire combien Degas supportait mal qu'on le dé-

rangeât dans son travail. Renoir, lui, tolérait les visiteurs; leur présence ne l'empêchait pas de continuer à peindre. Mais, de là à quitter l'atelier pour prendre une distraction...

Je lui disais un jour :

— Un qui est tout à sa peinture, c'est Valtat, qui habite continuellement à Anthéor, où il ne vient pas un chat. Son seul délassement, c'est la chasse...

— Quoi! fit Renoir, Valtat va à la chasse?... Il quitte l'atelier? Si l'on avait proposé au père Corot d'aller à la chasse!...

De fait, quand, après une année de travail, Renoir prenait des vacances, que ce fût à Vargemont chez son ami Bérard; à Essoyes, le pays de sa femme, et, plus tard, à Magagnosc, à Grasse, avant de se fixer complètement à Cagnes, c'était encore l'atelier le matin, l'atelier l'après-midi, sauf que, les jours de beau temps, l'atelier, c'était la pleine campagne.

Quant à Degas, pendant les rares vacances qu'il s'octroyait, il allait généralement à Saint-Valéry-sur-Somme chez ses amis Braquaval, ou encore chez les Rouart, à la Queue-en-Brie. Il n'aimait la campagne que pour satisfaire son besoin de la marche. On le voyait arpenter les allées de la propriété, les yeux protégés par de grosses lunettes noires.

Je le surpris, un jour que j'étais allé précisément le voir à la Queue-en-Brie, en train de faire un de ces paysages qui « épataient » le père Pissarro. Le peintre travaillait dans le salon, le dos à la fenêtre.

— Monsieur Degas, quand on voit comment vous « rendez » la nature, qui pourrait croire que c'est en lui tournant le dos?

— Oh! monsieur Vollard, dans le wagon je mets, de temps en temps, le nez à la portière...

§

A cette époque, la rue Laffitte, c'était la rue des tableaux. Si on entendait quelqu'un dire : « Je vais faire un tour rue Laffitte », on était sûr d'avoir affaire à un ama-

teur de peinture. D'autre part, quand Manet disait : « Il est bon d'aller rue Laffitte », ou lorsqu'on entendait Claude Monet dire : « Pourquoi aller rue Laffitte? » cela signifiait qu'il était nécessaire ou inutile, pour un peintre, de se tenir au courant de la production de ses confrères.

Degas aimait, sa besogne terminée, aller flâner, le long des boutiques, rue Laffitte. Un jour, je le voyais arrêté devant la vitrine de Bernheim-Jeune où étaient exposés deux Corot et un Delacroix :

— Dites, Vollard, que peuvent bien valoir de pareils morceaux?

J'avouai mon ignorance.

— Eh bien! J'en aurai le cœur net. De ce pas, je vais tenter le coup.

Quelques instants plus tard, ma porte s'ouvre : c'était Degas.

— Je n'ai pas de chance! me dit-il. Les Corot sont vendus, mais je conquerrai le Delacroix!

Il l'eut, en effet. Un jour que j'étais allé le voir à l'heure du déjeuner, Zoé, qui sortait faire une course, revint toute essoufflée.

— Monsieur!... C'est le Delacroix qui monte.

Et Degas se leva précipitamment, la serviette au cou, pour aller recevoir le Delacroix.

Cézanne trouvait qu'un peintre pouvait « gagner » à regarder les toiles des autres peintres; mais, ce qu'il appelait « les autres peintres », c'était les vieux maîtres, et sa rue Laffitte à lui, c'était le Louvre. Quand il avait passé son après-midi à faire un dessin d'après le Greco, Delacroix ou un « ôtre » de ses préférés, avec quel orgueil il vous disait : « Je crois que j'ai fait quelques progrès aujourd'hui. »

C'était aussi l'envoûtement du Louvre que devait subir Renoir quand, après avoir produit des chefs-d'œuvre tels que la *Loge*, le *Déjeuner des Canotiers,* il s'écriait, un jour qu'il sortait du musée : « Avec toutes leurs sacrées histoires de peinture nouvelle, j'aurai mis quarante ans à découvrir que la reine des couleurs, c'est le noir! Voyez

Manet, s'il n'a pas perdu au contact des impressionnistes... »

De même, Degas devait reprocher à Manet d'avoir abandonné son magnifique « jus de pruneau » pour peindre clair. Cependant Degas lui-même, disait Renoir, n'allait-il pas trouver son épanouissement au contact des impressionnistes, avec ces extraordinaires pastels qui font penser au chatoiement des ailes de papillon?

La rue Laffitte était, pour tous les jeunes peintres, comme un lieu de pèlerinage. Combien de fois on y a vu Derain, Matisse, Picasso, Rouault, Vlaminck! Etc.

Je me rappelle la curieuse figure d'un vieil artiste, le père Méry, qui s'était spécialisé dans la peinture des oisillons, des poussins, des canetons, enfin tout le petit monde de la basse-cour. On pouvait le voir planté devant une vitrine, un grand carton sous le bras, attendant patiemment que le marchand lui fît signe d'entrer. Quand il était lassé d'attendre, le peintre besogneux s'en allait, de son pas encore alerte, à la recherche d'un plus juste appréciateur de la « vraie » et honnête peinture. Il reprochait aux passants de marcher trop lentement sur les trottoirs. C'était encore l'heureuse époque où l'on avait le temps de flâner et où il n'était pas rare de se voir heurter par un monsieur lisant son journal.

Le père Méry avait découvert un procédé de « peinture à la cire », laquelle possédait cette curieuse propriété de ne sécher que si on la trempait dans l'eau. Il avait publié un petit livre où il livrait son secret. Mais comme le dépositaire de l'ouvrage, au bout d'un an, n'en avait pas vendu un seul exemplaire, le peintre, exaspéré, détruisit tout le tirage. Le vieil artiste quittait souvent son atelier pour aller peindre au Jardin d'Acclimatation. Assis sur un pliant devant les volières, il s'ingéniait à prendre des croquis de bêtes capricieuses qu'il n'arrivait que difficilement à fixer, tant elles bougeaient.

— Si je pouvais les tenir à l'atelier, ces sales bêtes, grommelait-il, je saurais bien les forcer à garder la pose.

Je me rappelle qu'un jour, ayant du monde à dîner, il avait acheté un poulet vivant qu'il destinait à lui servir

de modèle avant de le livrer à la casserole. Mais l'animal ne faisait que remuer. De temps en temps, la fille de l'artiste entr'ouvrait la porte de l'atelier : « Dépêche-toi, papa, il n'aura jamais le temps de cuire. » D'où colère du peintre contre le volatile : « Vous voyez bien, disait-il, me prenant à témoin, il fait exprès de remuer ! »

Ce n'était pas seulement parce que les bourgeois n'aimaient pas sa peinture que Méry en avait contre eux. Il n'était pas rare de voir des gens demander, devant des oiseaux sans plumes ou des poulets sans queue : « Qu'est-ce que c'est que ces bêtes-là? » Or, le père Méry se flattait de peindre ses modèles avec une exactitude qui ne permettait pas de s'y méprendre. Je réussissais à l'apaiser en lui disant qu'un citadin n'a guère l'occasion d'aller dans les fermes et, par conséquent, de se familiariser avec ses modèles habituels.

Un jour, dans l'atelier de l'artiste, mes yeux s'étaient portés sur une étude de paysage :

— Vous regardez cette toile, monsieur Vollard. Elle est toute petite. Eh bien! je ne la donnerais pas pour cinquante francs (ce qui était un prix pour l'époque). Vous allez me comprendre : j'étais à Chaville en train de peindre cette étude, quand voilà qu'un vieux monsieur, qui se promenait dans la forêt, s'approche de mon chevalet et me demande la permission de regarder ce que je faisais : « C'est très joli, me dit-il. Je suis peintre, moi aussi : je m'appelle Corot. »

Méry étant mort, son atelier fut vendu. En passant, à quelque temps de là, devant l'étalage d'un brocanteur, je retrouvai la petite toile. Voulant l'acheter comme souvenir, j'en demandai le prix. « C'est une bonne chose, vous savez, me dit le marchand. Ma femme, qui s'y connaît, a vu, à une vitrine de l'avenue de l'Opéra, une toile signée Trouillebert, tout à fait comme ça. Aussi, en vous la laissant pour dix francs... »

Dix francs! C'était le prix qu'à ma première exposition de Cézanne je demandai pour une petite étude qui représentait un pot de confitures. Je dois ajouter que le client ne marchanda pas.

Mais je n'eus pas autant de chance avec d'autres œuvres de Cézanne, notamment trois grandes toiles montrant chacune un *Paysan* et devant lesquelles un visiteur s'était attardé. « On reconnaît bien nos paysans du Midi », fit-il, en se tournant vers moi. A quelque temps de là, j'appris que cet amateur devait arriver le lendemain matin à Paris par le train de huit heures. Au milieu d'une bourrasque de neige, dès huit heures moins le quart, j'arpentais le quai de la gare de Lyon, inspectant les arrivants. Enfin, j'aperçois mon homme. Je l'aborde et, peu à peu, j'en vins à lui parler de mes Cézanne, et lui offris tous les trois pour six cents francs.

— Je ne m'attendais guère à acheter des tableaux à la descente du train, me répondit-il... Tenez, je suis en disposition de faire des folies; je vous en donne cinq cents francs.

Les tableaux m'étaient comptés cinq cent-quarante francs. Je maintins donc mon prix, mais le client, restant sur son offre, je ne vis pas la couleur de son argent.

Et, même, quand ce bienheureux argent sort de la poche de l'acheteur, même quand il vous le tend, on ne peut pas encore dire qu'on le tient. C'est si facile à une main de se retirer! J'avais vendu, à ma première exposition, un magnifique paysage de Cézanne pour quatre cents francs. Il y avait, dans cette toile, tout ce qui peut plaire à l'amateur : une rivière, une barque avec des gens dedans, des maisons dans le fond, des arbres. « Enfin, s'était écrié l'acheteur, voilà une toile composée ». Prenant son portefeuille, il en tire quatre billets de cent francs et me les tend; j'avance la main... A ce moment, la porte de mon magasin s'ouvre. Au bruit, le client se retourne. Il reconnaît un de ses amis.

— Je viens d'acheter ce tableau à Vollard...

— Vous avez bien fait, dit le nouvel arrivant. C'est une des meilleures toiles de Cézanne. C'est de l'époque où il subissait l'influence des impressionnistes.

L'acheteur sursautant :

— Moi qui en ai de si beaux, je ne peux pas mettre à côté un tableau d'élève.

Et les billets de banque réintégrèrent le portefeuille.

Or, quelques jours plus tard, comme on prononçait mon nom devant cet amateur, quelqu'un me rapporta qu'il s'était écrié :

— L'autre jour, il a bien failli m' « avoir », ce sacré Vollard. Sans un hasard providentiel, il me collait un sous-Guillaumin.

Les Cézanne ayant un peu monté, M. Pellerin acquit la toile pour sept cents francs. Vingt-cinq ans plus tard, à propos de ce même tableau, il me disait :

— Un de vos confrères a cherché à me refaire. Croyez-vous qu'il a eu le toupet de m'offrir froidement trois cent mille francs pour ce Cézanne-là!

Le docteur Gachet m'avait signalé toute une collection de Daumier chez un petit menuisier de Pontoise; ce brave homme, en paiement d'un travail, avait accepté de Mme Daumier quelques études auxquelles la veuve de l'artiste n'avait attaché aucune valeur. Il y avait là, entre autres, si j'ai bonne mémoire, la *Salle d'Attente*, qui est aujourd'hui au Musée de Lyon. Le possesseur de ces chefs-d'œuvre les laissait sous une commode!...

— Vous comprenez, ça prend de la place... C'est pas très grand chez moi! J'ai une armoire. J'ai une belle glace que j'ai achetée en me mariant, et puis le portrait de ma femme, fait avec ses cheveux. Et un joli tapis ancien... Mais oui, très ancien, c'est ma grand'mère qui l'a brodé. Enfin, même si j'avais de la place, je ne mettrais aux murs que des choses qui font plaisir à regarder...

Un jour, je me hasardai à lui demander pourquoi il ne se défaisait pas de ces toiles, puisqu'elles l'embarrassaient.

— Dame, répondit-il, il faudrait, d'abord, que je trouve un « amateur ».

Je vis tout de suite qu'une offre, venant directement d'un marchand, le mettrait en défiance. Sur le moment, je n'insistai pas, me promettant de revenir plus tard, car je croyais ces tableaux tout à fait ignorés. Mais il n'est trésor si bien caché qui ne soit à la fin découvert. Je ne sais comment, un marchand eut vent de la chose. Pres-

sentant, lui aussi, la difficulté de conclure lui-même, il eut une idée de génie. Il habilla somptueusement son commis. Il loua une belle calèche à deux chevaux et il se rendit chez le menuisier :

— Je vous amène un des rois de l'Amérique, lui dit-il.

Devant les Daumier, le compère prononça :

— Dix mille...

Comme le menuisier tardait à répondre, le faux Américain fit semblant de regagner sa voiture. Aussitôt, l'offre fut acceptée. Ce prix, qui devait être, dans l'avenir, plus que centuplé, dépassait déjà, et de beaucoup, la somme qu'avait touchée Mme Daumier quand elle vendit, quelques années auparavant, un important lot d'études de son mari, une pleine voiture de déménagement pour quinze cents francs. Je me rappelle qu'à cette époque un journal protesta contre ce scandale d'une veuve d'artiste dépouillée si odieusement. Or, après avoir promené son « butin » un peu partout, l'acheteur avait été très heureux de le liquider en rentrant simplement dans ses quinze cents francs.

Lorsque je fus mis au courant du stratagème qui réussit si bien à mon confrère, je me dis : « La prochaine fois qu'il m'arrivera de tomber sur un vendeur récalcitrant, j'habillerai mon concierge en gentleman... »

Mais on ne fait pas toujours ce qu'on dit. Un jour, j'allai voir M. Gustave Geffroy :

— A propos, Vollard, qu'est-ce que valent mes Cézanne aujourd'hui?

— Eh bien, celui-là que vous avez payé, il y a cinq ou six ans, trois cents francs, vaut bien dans les trois mille francs...

— Vraiment?

Je continuai mon inventaire.

— Au total, ça fait trente-cinq mille francs; bien entendu sans votre portrait... Si vous êtes disposé à vendre, je suis preneur.

— Les vendre, mes Cézanne! Cette seule pensée me déchire le cœur!

— Enfin, lui dis-je, si, un jour, vous vous décidez, donnez-moi la préférence.

Il semblait souffrir réellement.

— Vous êtes marchand, gémit-il. Vous ne voyez qu'une chose : acheter pour revendre! Moi, on m'offrirait un sac plein d'or...

Quelque temps après, un de mes confrères entendit parler des Cézanne que possédait Geffroy. Pour enlever l'affaire, il envoya chez lui un homme du monde, du vrai monde : un prince!

Avec la familiarité condescendante des grands seigneurs, celui-ci demanda à Geffroy s'il ne voudrait pas lui vendre ses tableaux. L'écrivain, que son républicanisme intransigeant n'empêchait pas d'être ébloui par la vue d'une altesse, lui énonça, en balbutiant, le prix de trente-cinq mille francs que je lui avais indiqué. L'affaire conclue, dans son trouble, Geffroy mit dans le lot le plus important de ses Cézanne, ce portrait que je n'avais pas compris dans mon estimation. Or, ce même portrait passait, peu après, dans la collection de M. Pellerin pour un prix supérieur aux trente-cinq mille francs qui avaient été payés à Geffroy pour le lot tout entier.

Gustave Geffroy n'était pas seulement le critique d'art-collectionneur qui avait su voir quel grand peintre était Cézanne. Journaliste, romancier, il s'était fait une clientèle dans les milieux socialistes avec son livre *L'Enfermé*, consacré à Blanqui. Et c'était aussi par la parole que l'écrivain se faisait l'apôtre du vieux révolutionnaire. Un jour, j'étais allé le voir à la manufacture des Gobelins, dont Clemenceau l'avait fait nommer directeur.

— C'est l'heure du repos des ouvriers; M. le Directeur doit être à causer avec eux, me dit le concierge.

En effet, dans un des jardinets mis à la disposition du personnel, je trouvai M. Geffroy, qui s'entretenait familièrement avec un des tapissiers, en train de repiquer ses salades.

La causerie avait dû porter sur Blanqui, et son interlocuteur avait vraisemblablement écouté d'une oreille distraite ce que l'auteur de *L'Enfermé* lui apprenait de

la vie de son héros : ses luttes, ses prisons, car, en arrivant, j'entendis ces mots de l'ouvrier :

— Je vois ce que c'est que ce Blanqui : encore un profiteur qui savait se faire mettre « en tôle » pendant que les couillons se faisaient casser la gueule...

§

Une des figures les plus pittoresques du monde de la « brocante », c'est ce Salvator Meyer que Forain, dans une de ses lithographies, représente tenant dans ses mains un tableau apporté par une vieille femme.

Petit et rondouillard, coiffé d'un bonnet grec, chaussé de pantoufles, dans sa boutique au milieu de ses clients, Salvator allait, venait et parlait. Tout en donnant des soins attentifs au client sérieux, il ne dédaignait pas l'acheteur qui n'avait à dépenser qu'une pièce de dix francs. Avec ça, très arrangeant. « La marchandise est faite pour circuler », tel était son dicton favori.

Un jour, j'avais déniché, dans un de ses cartons, une charmante page de Willette, où l'artiste avait dessiné quatre sujets différents. Je reluquais cette pièce en attendant d'avoir les quarante-cinq francs nécessaires pour pouvoir l'acquérir. Ce jour arriva enfin; mais ce n'était pas sans quelque appréhension que j'allai pour revisiter le carton. Or, au moment où je l'entrouvrais :

— J'ai quelque chose pour vous, dit Meyer à un client. J'ai là quatre Willette, des petits bijoux que je viens d'acheter; c'est une occasion,... trois cents francs.

— Ils sont charmants, en effet, dit l'autre après les avoir regardés; mais, dites donc, Meyer, il me semble que je les ai déjà vus dans un de vos cartons, ces Willette-là; seulement, alors, ils étaient sur une seule page, et ils étaient marqués quarante-cinq francs. C'est parce que vous les avez séparés que vous m'en demandez maintenant trois cents?

— C'est un peu raide! fit Meyer qui, dans son saisissement, laissa tomber un des Willette; ah! le bougre, ce qu'il a dû rigoler de m'avoir refilé au comptant, et au prix fort, de la marchandise qu'il m'avait achetée et qui

n'est même pas encore réglée! Triple idiot que je suis! Après tout, c'est bien fait pour moi; cela m'apprendra à laisser des articles pareils dans mon carton bon marché. De la marchandise qui venait de chez Tapuis! (*Regardant les dessins.*) Ce sont des Willette de derrière les fagots... (*A sa femme:*) Il faut monter ça dans la salle à manger, je les garde pour moi.

— Pardon, fit le client, vous venez de me les proposer, je les emporte.

— Et vous avez encore des choses qui proviennent de chez Tapuis? fit un autre amateur, M. Manzy, qui était entré sur ces entrefaites.

— J'en ai encore par là. Des choses qui ne sont pas à vendre tout de suite... Quel œil il avait, ce Tapuis! Quand il me dit le prix qu'il voulait de sa collection, je pensai : « Acheter ça, c'est fou! » Mais c'était de la si belle marchandise que je n'ai pas pu résister. Le lendemain, les journaux annonçaient qu'après la séance de la bourse, Tapuis s'était tué. Ah! ça m'a fait quelque chose, cette mort! Qui sait? Ça a peut-être été une consolation pour le pauvre bougre de laisser en de bonnes mains des choses qu'il aimait tellement.

— Et son fameux Degas? s'informa M. Manzy, vous l'avez toujours?

— Je crois bien! Une pièce unique! fit Meyer.

Et montant le petit escalier en colimaçon qui conduisait à son entresol, Meyer en redescendit avec son Degas dans les mains, des mains qui tremblaient d'émotion. M. Manzy ne tarit pas d'éloges, mais se garda de faire aucune offre. Depuis lors, chaque fois qu'ils se revoyaient :

— Hein, mon Degas?

— Magnifique!

Et puis, Manzy parlait d'autre chose. Si bien que ce fut Meyer qui vint lui-même, un jour, « offrir » le tableau à Manzy.

— Ce qu'il faut dans le métier, disait souvent Meyer, c'est de la décision : savoir saisir l'instant où la marchandise a atteint son maximum.

Néanmoins, il arrivait à Meyer de se tromper, comme un autre, sur l'opportunité d'un acte. Mais, ce qu'on ne pouvait lui dénier, c'était l'esprit de repartie. Un jour que j'étais dans sa boutique, voilà qu'entre un grand et gros homme, un certain Larandon, qui se faisait remarquer par des costumes un peu trop voyants et à qui on ne connaissait pas de moyens d'existence bien définis. Généralement jovial, il avait, ce jour-là, l'air sombre.

— Dites donc, Meyer, fit-il à brûle-pourpoint, il paraît que vous m'avez traité de maquereau?

— Quoi! Qu'est-ce que vous dites? fit Meyer en levant la tête.

— Un Tel m'a dit qu'en parlant de moi, vous dites toujours : « Ce maquereau de Larandon. »

— Mais non, mais non, ce n'est pas ça, fit Meyer en lui tapant sur le ventre. Je dis : « Ce gros maquereau de Larandon! »

— Ah! du moment que vous dites ça en copain!

§

Quand je pense à la rue Laffitte, je ne revois pas seulement des tableaux. Je me rappelle, par exemple, en face de Durand-Ruel, l'ancienne demeure de la reine Hortense, qu'une société immobilière devait acquérir pour construire à la place des maisons d'habitation. Pendant que les démolisseurs s'attaquaient à l'hôtel, les journaux, en même temps qu'ils dénonçaient le scandale de la destruction d'une demeure historique, montraient ces mêmes vandales vendant au poids les boiseries anciennes qui garnissaient les murs.

Il n'en fallut pas plus pour attirer antiquaires et amateurs. Moi-même, j'avais mordu à l'appât, tout comme les autres : les protestations insérées dans les journaux n'étaient qu'un coup de publicité.

Je m'étais rencontré, au milieu des décombres du palais, avec un marchand de meubles d'occasion, qui avait sa boutique en face de la mienne. On le voyait toujours sur le pas de sa porte, regardant à droite et à gauche, comme s'il attendait quelqu'un.

Je finis par lui dire :

— Est-ce que la rue Laffitte convient bien pour un commerce comme le vôtre?

— Oh! me répondit-il, ce n'est pas le client que j'attends; c'est l'expropriation.

On parlait de cela, en effet, depuis les beaux jours du second Empire, et la disparition du palais de la reine Hortense pouvait donner à penser que la pioche du terrassier allait enfin entreprendre l'achèvement du boulevard Haussmann. Le temps avait beau passer, rien ne décourageait le marchand de meubles dans son attente. Mais, à la place de l'ange expropriateur, ce fut le concierge de l'immeuble devant qui il se plaignait constamment de la difficulté de trouver un autre local aussi bien situé, qui se précipita, un matin, chez lui :

— Eh bien! vous pouvez vous vanter d'être « verni »; je viens de voir le tracé définitif. Vous n'êtes pas touché!

AMBROISE VOLLARD.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Hubert Fabureau : *Paul Valéry*, Nouvelle Revue critique. — Francis Ambrière : *Gustave Flaubert* (Collection des plus belles pages), Mercure de France; *Les plus belles pages de Rosny aîné* (Flammarion).

A peine paru, le livre que M. Hubert Fabureau consacre à **Paul Valéry** a attiré l'attention. Il paraît qu'on en parle pour le Prix de la Critique et qu'il entre à ce titre en concurrence avec le beau livre que M. John Charpentier a écrit sur Baudelaire. On dit aussi que le prix pourrait être attribué à un chroniqueur de province. On prononce le nom de M. Tenant de Saint-Etienne. Il en est d'autres qui s'acquittent brillamment de leur tâche. Je ne connais pas toute la presse de province, mais au hasard des déplacements, il m'est arrivé d'apprécier les feuilletons de M. Nobécourt dans le *Journal de Rouen*, ceux de M. Albert Autin dans le *Populaire de Nantes*, ceux de M. Louis Périé dans le *Courrier du Centre*, ceux du docteur Jean Séval, médecin du Midi au regard aigu et à la plume alerte, dans des revues médicales, et je n'ai garde d'oublier la verve brillante du docteur Voivenel dans *L'Archer*, la belle revue toulousaine. Beaucoup d'autres noms seraient à citer. Il conviendrait de ne pas oublier notre Afrique du Nord : je songe à des noms comme ceux de M. Henry le Messager ou Robert Migot. Mais voilà qui nous entraînerait loin de M. Paul Valéry et de l'essai de M. Hubert Fabureau.

M. Fabureau a bien du talent, bien de la verve, bien de l'agilité d'esprit, et chose assez peu fréquente dans la critique, beaucoup d'enjouement. Il vous donne la sensation d'avoir pris M. Paul Valéry et la poésie pure à la fois pour objet d'étude et pour occasion de jeu. Ce livre pénétrant et informé

est aussi un livre amusant. Bien des admirateurs de M. Paul Valéry seront peut-être froissés d'entendre parler de la Poésie pure et de son grand-prêtre avec autant de désinvolture. Devant les mystères de la poésie pure, M. Fabureau ne se prosterne pas comme devant un tabernacle. Je soupçonne qu'il n'est pas en état de grâce. L'ombre de M. l'abbé Bremond a dû être troublée par ce livre. Voltaire, dans ses *Lettres Anglaises,* se proposait d'égayer à l'intention du public les questions théologiques; je crois que M. Hubert Fabureau à son tour s'est proposé d'égayer les problèmes un peu arides de la poésie et de la pensée valéryennes à la manière dont Voltaire égayait généreusement les problèmes de la théologie. C'est à d'étranges précurseurs qu'il relie l'effort de M. Paul Valéry. Le deuxième chapitre s'intitule « Paul Valéry et la tradition classique ». Il est précédé tout comme les chapitres des romans d'autrefois de citations suggestives qui l'éclairent à l'avance. Or, au seuil de ce deuxième chapitre, nous rencontrons deux citations choisies avec grand soin pour avertir le lecteur. Des citations qui d'ailleurs coïncident à merveille avec telle et telle affirmation de M. Paul Valéry. La première, la voici :

> La méditation, l'étude et le travail, quoi qu'on en veuille dire, sont les Apollons et les Calliopes, les Permesses et les Cyrrhes qui inspirent les poètes.

Et voici la seconde :

> C'est souvent la contrainte apparente de la mesure et l'arrangement des rimes qui donnent au style cet air de liberté que n'ont jamais les vers les plus libres et les plus faciles à faire.

Quels sont les auteurs de ces pensées si valéryennes avant l'heure? Eh bien, la première citation est extraite de la *Préface de la Pucelle* du vénérable Chapelain, la seconde est empruntée à la *Préface des Odes* de Jean-Baptiste Rousseau. Faut-il éclairer par une citation pertinente le chapitre consacré à *L'Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci,* vous lisez ces lignes bien en harmonie avec l'essai de M. Valéry :

> La méthode en lettres est la même qu'en science : classer, trouver des rapports. C'est la même opération de l'esprit qui trouve les belles métaphores et les belles découvertes mathématiques...

De qui? de qui? De... Marie Lenéru. Vous voyez que M. Fabureau assaisonne sa critique d'un bon grain d'irrespect et d'espièglerie. Pour nous donner une idée du ton légèrement irrévérencieux de M. Fabureau, qu'il me soit permis de vous présenter les lignes où il nous expose la rencontre (événement mémorable) du jeune Paul-Ambroise Valéry et du jeune André Gide :

Peu après un jeune bourgeois calviniste, ami de Pierre-Louis, vint passer quelque temps à Montpellier. Celui-là, solennel et froid, dissimulait la Bible de ses pères sous les plis du manteau couleur de muraille qui drapait sa maigre échine. Il portait un vaste chapeau de feutre noir sur des cheveux longs et bouclés. Dans son visage pâle d'adolescent menacé de phtisie, les yeux un peu bridés luisaient d'un éclat fiévreux. Ce romantique attardé était André Gide, qui, tout en publiant à compte d'auteur les *Cahiers d'André Walter,* se disposait à affronter avec courage une exténuante carrière de rentier.

Un tel passage nous fait-il augurer un ouvrage à venir où M. Fabureau, d'un cœur charitable, essaierait d'égayer, à l'intention du lecteur d'aujourd'hui, l'œuvre de M. André Gide? Pour l'instant, j'évite de me demander dans quelle mesure M. Fabureau juge juste ou non sur les questions qu'il aborde, mais le ton qu'il emploie fréquemment me frappe. Il m'apparaît par moments que la critique française d'aujourd'hui dans son ensemble est un peu trop bien orchestrée et un peu trop déférente. Dernièrement, je lisais dans tous les journaux qu'un roman était proclamé chef-d'œuvre incomparable par deux cents critiques français, à l'unanimité pour ainsi dire. Je ne pouvais m'empêcher de songer par contraste à *L'Education sentimentale* déconcertant et déroutant la plupart des critiques à sa naissance! J'avoue que certains mouvements d'ensemble de la critique d'aujourd'hui ne sont pas sans me laisser quelque insatisfaction. On souhaiterait parfois un peu plus de diversité et d'imprévu dans les jugements. Souvent je ne suis pas d'accord avec M. Fabureau lorsqu'il s'agit de juger l'art et la pensée de M. Paul Valéry; n'empêche que lorsqu'il me froisse ou me choque, — j'éprouve quelque joie à être ainsi froissé et choqué. Entre la critique de droite et la critique de gauche, M. Fabureau m'a tout l'air d'apporter

un air d'irrévérence propre à certains esprits indépendants. Personne ne lui en saura gré, mais le spectacle d'un esprit qui prend loyalement ses mesures en lui-même sans souci des admirations et des hostilités convenues, est loin d'être déplaisant. M. Fabureau m'a tout l'air de donner dans la critique une note qu'il y aurait danger à voir trop bien triompher, mais qui a droit à une place légitime. La légère irrévérence de M. Fabureau est d'ailleurs celle d'un esprit fort compréhensif; c'est ce qui lui donne son charme. Et je vous assure que les chapitres sur « l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci » ou sur « la soirée avec M. Teste » représentent des discussions à la fois très agiles et très serrées et qui ne s'égarent pas sur l'accessoire! Ce sont bel et bien les principes fondamentaux qui sont en jeu. En fin de compte, ce que j'admirais chez M. Paul Valéry, je continue à le goûter après la lecture de ce livre, mais l'ouvrage de M. Fabureau m'a rendu service en m'obligeant à bien préciser ce que j'admire dans l'ouvrage de M. Valéry et les vraies raisons qui me font juger ainsi.

§

M. Francis Ambrière vient de grouper en un gros volume un bon nombre de textes particulièrement significatifs de **Gustave Flaubert.** Un tel livre est plus qu'un recueil bien fait de morceaux choisis, c'est une quintessence de la poésie et de l'art flaubertiens. Ce livre qui, à première vue, a l'air d'être un simple groupement de fragments cueillis dans l'œuvre de Flaubert est vraiment une œuvre d'amour. Car M. Ambrière brûle d'une impérieuse ferveur pour celui qui voua sa vie à la réalisation d'un modèle idéal de l'homme de lettres qu'il portait dans l'esprit au même titre qu'une religion. Il faut féliciter M. Ambrière d'avoir offert à ses lecteurs de nombreux passages de la *Correspondance* de Flaubert où il s'est abandonné à sa verve spontanée, aux mouvements souvent violents de sa sensibilité et qui est un témoignage précieux sur lui-même, sur une époque, et une mine de jugements de toute nature. On sent que M. Ambrière s'est appliqué à laisser dans l'esprit de ses lecteurs l'impression que l'œuvre flaubertienne, assez restreinte quant au nombre

de volumes, est particulièrement vaste par l'ampleur de son champ d'investigation sur l'homme et sur la vie. Et il sait bien que la sécheresse d'âme de Flaubert écrivain n'est qu'une légende et que partout dans ses ouvrages palpite passionnément une âme.

Saint Antoine le solitaire, dit-il, c'est lui, bien plus encore qu'Emma Bovary et que Frédéric Moreau; rarement a-t-on vu personnage se confondre à ce point avec son créateur. Pourtant c'est à cet homme si peu séculier que, Balzac excepté, nous devons la plus vaste ouverture de compas qui se rencontre dans le roman français, à la fois quant aux vues de l'époque et quant à la vérité éternelle des êtres. S'il a dit un jour que l'observation était une qualité secondaire, c'est qu'il était surtout sensible aux qualités acquises; il possédait celle-là d'instinct, et à un degré si éminent que, quelques moments passés dans le monde des hommes lui ont suffi pour rassembler cette prodigieuse moisson, répandue ensuite dans ses chefs-d'œuvre.

M. Ambrière nous définit son recueil « un bréviaire flaubertien, un en-cas commode pour le voyage ou la promenade ». Ce bréviaire flaubertien est un livre à acquérir et à garder sous la main.

J'en dirais autant du livre intitulé **Les plus belles pages de J. H. Rosny aîné.** En voilà un romancier qui, lui aussi, possède une vaste ouverture de compas pour parler à la manière de M. Ambrière. Quel beau recensement de types humains ne pourrait-on pas faire en interrogeant pareille œuvre? Quelle variété dans ce tableau des passions éternelles et des teintes d'âme propres à un moment de notre époque! Quelle gamme d'humanité depuis les bêtes de proie à crocs et à griffes jusqu'à de féeriques jeunes filles aux grâces légères de songe en passant par de falots bourgeois que leur médiocrité ne dispense point d'une inconsciente cruauté qu'ils ignorent en toute candeur! Et partout, sous les instincts des individus, la palpitation sourde des grandes forces de l'Univers qui passent à travers l'humanité et disposent mystérieusement d'elle. Car la peinture de l'humanité est toujours vivifiée chez M. J. H. Rosny aîné par un vaste poète de la vie universelle qui donne ainsi au roman une dimension épique toute particulière.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Paul Fort : *Joies Désolées et Tristesses Consolées*, E. Flammarion. — André Chardine : *Le Cœur Voilé*, « Editions Corymbe ». — Arturo Marpicati : *Poèmes de Guerre*, « les Editions des Presses modernes ». — Yvonne Ferrand-Weyher : *Cantate*, Le Divan. — Henri Tilleul : *Du Printemps à l'Automne*, « Editions de l'Ouest ». — Pierre Louis-Picard : *Au travers d'une Eau glauque*, « Editions De Poetica ». — K. Sayabalian : *Le Marchand de Cendres*, « Terres Latines ». — P. Lefèvre-Tantet : *Variations sur quelques Thèmes*, Le Divan.

C'est de la gaîté, une confiance dans la beauté de la vie, de la nature, une sûreté faite de bonheur sensible, d'une sérénité à peine teintée d'appréhensions légères, fugaces, c'est de la joie, oui, ou des **Joies désolées et Tristesses consolées,** la nouvelle série — la trente-huitième — des Ballades françaises que nous offre aujourd'hui Paul Fort. Je m'émerveille de tant de vitalité, d'abandon aux effluves universels, de jeunesse en présence des fleurs, des eaux, des lumières et des jeunes femmes. Sans doute le poète a parfois le cœur étreint par la descente d'ombres pénibles. Il leur accorde l'attention qu'elles méritent, mais son humeur n'en est point affectée. A vingt ans, il croyait ces choses-là plus sérieuses :

Vingt ans! Noire détresse du cœur ambitieux! Où donc est ma jeunesse? le temps où j'étais vieux?

. . . .

Vingt ans! pour être un dieu vouloir mourir sans cesse. Te regretter, jeunesse?
Vieux temps où j'étais vieux.

Paysages, sensations, incertitudes momentanées qui jamais ne se prolongent en épouvante ou seulement en doute durable, jeux, allégresses, Paul Fort reste le faune constant ému par la brise et qui vole à tous les vents. Un vol d'abeille l'amuse, un rayon de la lune, une halte au bord d'un bois, une espièglerie dont l'idée lui surgit au cerveau, le calme des beaux jours revêtu d'ivresse ou d'extase, la passion ou l'adoration de toutes choses aimables, l'espace frémissant, un vol des oiseaux, et, suprêmement peut-être, avec le culte fervent de la poésie lyrique, le frisson divin du sourire de la femme qui s'y confond, s'y mêle et l'emplit de tant de grâce vivante. Paul Fort toujours est le dieu le plus jeune, il est la force animée et lucide des énergies de notre âme à tous,

et de la nature; il est sûrement, spontanément et pleinement, comme toujours il le fut, le poète. Son dernier recueil se joint aux précédents, l'œuvre est une et diverse. Il n'est pas indifférent, en outre, qu'il soit le premier dont l'auteur fasse suivre son nom de la mention, garante de noblesse et de pureté d'âme : « de l'Académie Mallarmé », Paul Fort, de l'Académie Mallarmé, certes! et c'est rendre hommage au souvenir sacré, c'est prendre aussi, vis-à-vis de l'avenir, des engagements que nous sommes unanimes à vouloir tenir, si nous nous en connaissons la vaillance et les possibilités. Sinon, à quoi bon? Entretenir la flamme, passer le flambeau à des mains dignes, et plus jeunes...

J'avais, à maintes reprises, remarqué les poèmes particulièrement sensibles et discrets que publiait, dans une jeune revue de province, comme tant d'autres tuée par le temps, le poète André Chardine. Voici qu'il publie, dans la collection « le Sorbier » aux Editions Corymbe, un recueil de morceaux nouveaux, qu'il intitule **Le Cœur voilé.** Et c'est bien cela, c'est bien ce que signifie le titre, des heures de peine sinon de détresse, des heures de douceur, des jeux, des souvenirs d'enfance, des chagrins, des images d'âmes et de sites anciens à demi fondus en l'oubli, tout un destin, ce royaume presque de féerie dans « la douce fraîcheur du vent », la patiente contrainte, la résignation de

mes heures de bureau
dès l'aube, une fenêtre
sur un ciel fait pour d'autres.
Journée bien faite pour mourir
sans trop de peine.

Hélas! les songes s'imprègnent de tristesse et de crainte, rien ne disperse « la vie pauvre » à quoi l'on est voué, on s'aperçoit vieillir au lent cortège des dimanches, l'hiver approche « sous l'aile noire des corneilles — soulevée par le vent des hêtres » :

Une solitude se lève
sans un passant parmi les pierres,
et me voici avec ma voix,
et mon corps de nuit sans visage
attendant, Seigneur, que votre règne arrive.

Et, déjà, conscient, se fondre en un témoignage de renoncement et de pureté, qui est la règle normale de cet art simple, sincère et dépouillé :

J'ai mis tout mon trésor dans un peu de lumière.
Je laisse pour un temps ma trace coutumière :
les colonnes du jour pâlissant dans la nuit,
l'espace me saisit, je vais me perdre en lui.

Les vers libres, aisés, chantants, doux, très personnels n'empêchent point, on le voit, que le poète André Chardine ne manie à son gré l'alexandrin traditionnel, et ne rime sitôt qu'il en reconnaît la nécessité. C'est un poète mieux que charmant, avec son art, comme il dit, « voilé », mais très certain, et nous attendons de lui beaucoup de recueils qui nous séduisent, nous enchantent.

Poèmes de Guerre, ceux-ci, exceptionnellement, valent qu'on s'y arrête, d'abord parce que traduits, on dirait avec magie, de l'italien par Lionello Fiumi, et puis parce que l'auteur Arturo Marpicati, en marche sur le front, soumis à des missions périlleuses, ou dans les tranchées, assistant à tant d'horreurs, de tristesses, ou prenant part à d'héroïques assauts, à des enfièvrements de victoire, ne s'absente d'esprit, en aucun cas, du cœur ou par indifférence, du spectacle confondant de la nature ignorante de nos joies ou des désastres. Les amis des saisons d'Italie retrouveront à chaque instant vivre à leurs yeux un spectacle de la terre — à ces heures-là, et quand même — enchantée. « Dieu pardonnera aux vainqueurs », espère-t-il, leurs violences déchaînées, obligées, hélas! et les cris frénétiques du triomphe. Ou, encore, dans la « zone de guerre » dès 1915, sous un air essoufflant, lourd et pénible où « dans chaque chose il y a des pleurs », il assiste soudain à un déchaînement d'orage :

. . . . un éclair,
un vaste coup de tonnerre, et puis
le crépitement sec et subit,
sur les toits, de la grêle.
Il bat les portes, bondit aux vitres,
cogne contre les grilles...

Respect pieux des morts, honneur rendu aux victorieux, espérances, deuils, élans d'audace et moments de victoire,

oui : tout cela, de l'amour surtout pour la fière résolution des hommes et pour l'adorable sol natal, où, enfin

> Les douces terres envahies
> furent inondées de soleil
> et comme plates-bandes en fleurs
> furent les durs chemins de la victoire.

Cantate, par Mme Yvonne Ferrand-Weyher, se compose de onze morceaux où s'exalte sa ferveur. L'élan ne manque pas au poète, non plus qu'une sincère ferveur, on le sait. On aimerait la suivre au sillage de ses essors; il y a des départs dont on attend beaucoup, mais souvent quelque chose, sinon de contraint, mais de trop bien réglé, presque d'accepté comme on dirait, à la suite d'une lassitude, quelque chose que disent de tels vers bien faits, soignés, et que trop de fois d'autres vers de plus grands poètes même ont dit auparavant. Rencontres non point précises, mais des échos, des rappels, l'acceptation, sinon la recherche, d'influences.

M. Henri Tilleul, dans ce nouveau recueil **Du Printemps à l'Automne** s'est plu à redresser plusieurs poèmes dont la forme ne le satisfaisait pas. C'est d'une conscience qu'on ne saurait trop louer. Et il a joint à ceux-là des poèmes inédits, répétant ses joies et la lumière qui l'enchante de l'une à l'autre saison des sèves. Ses vers, gracieux souvent et ingénieux, sont marqués d'aisance et de simplicité, et méritent qu'on les estime.

M. Pierre Louis-Picard tente d'apercevoir au moins un reflet de l'azur **Au travers d'une Eau glauque.** Comme précédemment, je me plais à lui reconnaître en ces nouveaux poèmes en vers libres de saines et de fortes qualités poétiques. Ses images s'établissent bien, et son chant est harmonieux. Il semble toutefois qu'il en soit à cette phase où l'on se propose des thèmes, où on les remplit, on les mène à bien parce que l'on a du savoir et du métier, et cette sensibilité spéciale qui fait élire les éléments appropriés au meilleur de ses desseins. Mais le cœur du poète ne lui impose pas de se révéler en de hautes douleurs ou en de nouvelles joies, et ce n'est pas non plus un délire intellectuel qui le meut. Il chante parce qu'il lui plaît de chanter, quoique ce ne lui soit point naturel au milieu des horreurs, des bassesses dont

la vie morne l'encombre; il s'y arrête trop et ne sait se créer un domaine, au delà, où plus rien des impurs miasmes ne pénètre et où enfin, selon son gré, le poète pût naître.

Les vers libres du poète K. Sayabalian, dans les poèmes dont l'ensemble s'appelle **Le Marchand de Cendres,** s'écartent souvent du chant vers le déclamatoire, l'objurgation fondée sur une ferveur oratoire. Non qu'il n'y ait par rencontre de fortes images et parfois une harmonie, mais on y sent obscurément, au fond, un secret souci de convaincre plutôt qu'un essor qui entraîne, et peut-être du pathétique (comme au théâtre on en exige) plutôt qu'un jaillissement d'essence lyrique. Je ne blâme ni ne conteste. Je marque ce caractère, qui appartient moins au poème, je le crains, qu'à quelque art, sans doute, différent.

Contrerimes... et des Stances, s'intitulent — ou avouent — les premières **Variations sur quelques thèmes** que nous offre le poète P. Lefèvre-Tantet. Je n'insiste pas sur les influences. Les vers sont bien faits et de résonance délicate. Ils sont plus dégagés dans les *Marines,* claires et mouvantes et surtout dans les trois *Petits Poèmes sans dédicace.* Cet ensemble compose un joli livret; l'auteur est homme de goût et sait manier le vers. Une personnalité sans doute sortira de ces jeunes et fervents essais.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Drieu La Rochelle : *Rêveuse bourgeoisie,* Gallimard. — Henri Deberly : *La comtesse de Farbus,* Gallimard. — Ernest Perrochon : *Milon,* Librairie Plon. — Edouard Peisson : *Le Pilote,* Grasset. — Pierre Richard : *Petits drames du bahut,* Fernand Nathan. — Hélène de Montagnac : *Pieds nus,* Gallimard. — Germaine Ramos : *Volupté, enfer des vivants,* Editions Montaigne. — Hélène Eliat : *Le Scarabée à traîne,* Albin Michel.

Peu de peintures de la société bourgeoise, environ 1890, sont plus fidèles que celle qu'on admirera dans les quatre-vingts premières pages du nouveau roman de M. Drieu la Rochelle, **Rêveuse bourgeoisie.** On y trouve un ensemble de détails habilement choisis, qui révèle l'art le plus sûr, et qui est dans la meilleure tradition réaliste, celle de Flaubert et de son disciple Maupassant. On s'imagine, en lisant ces pages, contemporain de l'auteur de *Bel-Ami,* de *Mont-Oriol* et de *Notre cœur.* On serait tenté de croire que M. Drieu la Rochelle,

qui ne devait pas être en âge d'observer, deux lustres avant l'Exposition (celle de 1900, bien entendu), avait sous les yeux, quand il écrivait son livre, une série de bouquins illustrés de chez Ollendorff... Ce tableau d'une plage normande, à proximité de Granville, et de ses baigneurs (mon Dieu, qu'ils étaient ridicules!) est une réussite, en tout cas, jusque par le style de M. Drieu la Rochelle, qui semble s'être fait gauche ou guindé à dessein pour nous procurer l'illusion de vivre un demi-siècle en arrière. Les Ligneul, gens cossus, ont une fille, Agnès, que, sous la pression d'un curé officieux, ils consentent de donner au fils de vagues hobereaux normands, les Le Pesnel, séduits, en bons parvenus qu'ils sont, par la particule de ces provinciaux. Mais Camille est un paresseux, un velléitaire, et qui se révèle le plus lamentable des époux et des hommes d'affaires. Il a une maîtresse — Rose — dont il est entiché, et avec laquelle il ne peut se résigner à rompre, une fois marié. La fortune des Ligneul fondra entre ses mains; sa femme sera malheureuse; son fils mourra prématurément à la guerre, et sa fille, qui adorait celui-ci, par rancune, révolte contre la veulerie des siens, rompra avec les traditions familiales en faisant du théâtre, en vivant librement... C'est à cette Euménide que M. Drieu la Rochelle confie le soin de conclure son roman, et, si l'on veut, d'en dégager la morale. Ce roman s'achève par le journal de Geneviève, il est vrai; et cela ne laisse pas d'en rompre l'unité de composition ou, plutôt, de ton. Mais ce n'est point son harmonie qui fait le mérite de *Rêveuse bourgeoisie*, dont le début a de la lenteur, la seconde partie de la vivacité. C'est son accent; la vérité de ses caractères. Camille, dans sa nonchalance de provincial sensuel, se hausse presque au type; et l'on peut voir en sa femme (est-ce par hasard qu'elle porte le nom de la petite oie blanche de Molière?) l'incarnation de milliers de créatures d'une même époque que la révélation du plaisir a faites pour jamais esclaves de l'homme, à cause de la réserve à laquelle on les a astreintes, de l'attente frémissante dans laquelle elles ont vécu jusqu'au mariage. L'ami du ménage est dans la tradition la meilleure de la comédie « en triangle », de la fin du siècle dernier. Aussi bien, y a-t-il une pointe de caricature, dans le roman de M. Drieu la Rochelle,

plus exactement, un accent diffus de parodie. Il méprise ses personnages (sauf Geneviève), cela se sent; et les époux Ligneul, en particulier, lui font pitié, qui n'ont que des qualités négatives, si l'on peut ainsi dire. Les produits d'une classe en pleine décadence. Des faibles, timorés, pourris de préjugés... Demandez plutôt à leur petite-fille. Pauvre bourgeoisie! Comme les écrivains contemporains sont durs pour elle! On me répondra que c'est dans la tradition, et que, sans remonter jusqu'à Molière, elle était, déjà, fort maltraitée du temps d'Henry Monnier. Oui; mais elle triomphait, alors. Est-il juste, au surplus, de la rejeter derrière « le mur d'argent », d'en faire la vassale des « deux cents familles » ? Je vois bien où elle finit; mais j'ai plus de mal à discerner où elle commence. Par ses petits patrons qui, hier encore, étaient ouvriers, elle touche au peuple, et c'est des meilleurs éléments de celui-ci qu'elle est constituée, pour une part importante. Grâce à ses vertus, d'ailleurs, il se pourrait qu'elle réagît, de façon susceptible de surprendre les théoriciens, contre les rigueurs dont elle est l'objet. La vie est ingénieuse à résister aux forces de mort. Déjà, nous voyons des chefs d'industrie, privés d'employés, appeler à eux, grouper leurs parents les plus éloignés, agrandir le cercle de leur famille pour pouvoir continuer leur entreprise. Demain, ils feront plus d'enfants, et vous les verrez s'adapter à leur manière au nouvel état des choses. Mais, pour en revenir au roman de M. Drieu la Rochelle, c'est le plus solide, sans doute, qu'ait écrit cet auteur que l'on sait attentif aux problèmes de son époque, et qui les envisage en moraliste.

On retrouve la cruelle héroïne de *L'Imprudente,* le premier en date des romans de M. Henri Deberly, dans le nouvel ouvrage de cet auteur, **La Comtesse de Farbus.** Lola Dimbre, ayant atteint, avec la quarantaine, son plein épanouissement, est veuve d'un riche gentilhomme dont on lui confie le soin d'élever les fils jumeaux. Il ne manque à son bonheur que de se venger des humiliations du passé. Elle assouvira sa rancune en brutalisant les petits-enfants de sa méprisante belle-mère — morte, cependant; en faisant son amant de Claude, son ancien élève à La Cagne, le fils de la veuve détestée d'Elpénor, qu'elle séduisit, faillit arracher au foyer

conjugal. En ce peintre, la perversion de son père s'est aggravée, a tourné au masochisme (un mot que M. Deberly ne prononce pas, notons-le). Comme Jean-Jacques, Claude a gardé le souvenir des fessées qui lui furent administrées dans l'enfance. Les châtiments corporels que lui infligea Lola, à l'âge qui précède la formation, ont agi sur sa sensibilité, sur sa sensualité, laquelle ne s'éveille qu'en présence de femmes dédaigneuses, autoritaires, dominatrices... Avec Lola, qu'il a retrouvée, par hasard, et qui a pris, tout de suite, un irrésistible ascendant sur lui, il est comblé. Quelle amazone! La veuve du comte de Farbus préméditait-elle d'asservir le jeune homme quand elle l'a invité dans son château, à la campagne? Point. C'est son subconscient qui a agi, à son insu; elle est conquise, d'ailleurs, charnellement, par ce garçon passionné. Elle le subjugue littéralement, tout en jouissant de lui, pour mieux jouir de lui; et il assiste avec une angoisse délicieuse aux violences auxquelles, cravache en main, elle se livre sur les jumeaux de Farbus. Il les envie presque... Mais elle ne le bat pas; elle a tort; car il se ressaisit un jour que sa pauvre femme de mère lui a donné à lire les lettres écrites jadis par Lola à son père. Le dégoût submerge son désir, et Lola, abandonnée, meurt tragiquement. Sa fin, qui est un peu grand-guignolesque, a failli me gâter le roman de M. Deberly; mais il est de qualité, ce roman, à souffrir sans dommage une légère tare. *La Comtesse de Farbus* me semble un des récits les plus fermes que M. Deberly — qui est un psychologue aigu — ait écrits. Il réussit à créer une impression continue de malaise par son intensité même, la rigueur inflexible avec laquelle il expose — il ne faut pas dire, il analyse — les sentiments et les sensations de ses personnages. Ceux-ci sont des êtres exceptionnels, sans doute; mais nous les acceptons comme tels, tant est subtil l'art avec lequel sont choisis les traits qui les caractérisent, habilement ménagées les circonstances où ils ont l'occasion de se révéler.

Milon, par M. Ernest Perrochon, est le type du roman historique « qui s'arrête où commence l'histoire », selon la définition d'Albert Sorel. Ce roman, qui est la justification même du genre, ne met en scène qu'accessoirement des personnages illustres, pour confier le premier rôle aux individus

ayant vécu dans l'obscurité, à l'époque qu'il ressuscite. Ici, autour de l'austère figure de Calvin — celle-ci dominant de haut le drame — est recréée l'atmosphère de nos campagnes au temps qui précéda les guerres de religion. Par le truchement des « liseurs de Bible », groupant clandestinement, dans des granges ou des ateliers, rustres et ouvriers, l'esprit de la réforme pénètre les masses rurales et citadines. Et voici s'incarner en Milon Croulebois, originaire du Bas-Poitou, les sentiments des travailleurs de la terre et des artisans du livre. Mais le brave garçon voit, bientôt, à quel point la réalité diffère de l'idéal qu'il avait conçu. Les dénonciateurs de la corruption romaine se montrent odieusement tyranniques à Genève, où l'arbitraire sévit. Milon fuit la ville sinistre, après avoir vu brûler Servet, comme il avait fui Lyon, après avoir assisté au massacre des Vaudois. Il finit par la torture, sur l'estèpe, à l'exemple de tant de ses pareils, heureusement réconcilié, toutefois, avec la femme chérie dont il avait un moment douté. Ce récit, qu'il sied de rapprocher de *La chronique des frères ennemis,* par MM. J.-J. Tharaud, est d'une couleur, et ce qui vaut mieux, peut-être, en l'occurence, d'un réalisme admirables. M. Perrochon a utilisé avec art une abondante et scrupuleuse documentation. Il a réussi, enfin, par son style autant que par un choix de détails expressifs, à donner à son lecteur l'illusion de vivre au XVIe siècle.

La mer est la grande faiseuse de miracles; la révélatrice de l'homme à l'homme, avant l'éternité qui « le change en lui-même », enfin, comme a dit magnifiquement le poète. C'est un cas analogue à celui du capitaine du *Typhon* de Conrad, que nous présente, aujourd'hui, M. Edouard Peisson dans **Le Pilote.** L'officier, qui commande à bord du « Virginia », est une sorte de brute, en effet, presque sadique. Mais, soudain, cet homme sent sa vue baisser. Menacé de devenir aveugle, avant d'avoir ramené son navire au port, il est humilié, d'abord, puis il s'humanise. Après avoir lutté contre la cécité, par orgueil, il se découvre une autre âme, en faisant appel à son héroïsme. Ce n'est plus assez de sauver la face; il voudrait laisser un noble souvenir au cœur des témoins de son infortune... Comment il réussit, dans des cir-

constances périlleuses, c'est le secret du récit de M. Peisson. Livre probe, de ton un peu trop égal ou uni, peut-être, mais où se confirment les qualités d'un romancier maritime qui connaît bien ce dont il parle.

M. Pierre Richer, à qui l'on doit ce livre charmant : *Ma classe et moi,* complète par une série de nouvelles, **Petits drames du bahut,** ses études de l'adolescence. Ses héros, des collégiens et des lycéennes, ont quinze ans, et toutes les passions humaines, en germe. Ici, des gamines « cristallisent » autour d'un professeur, hélas! fiancé; là, des potaches se font d'un nouveau maître un portrait idéal sur la seule connaissance de son nom. Mais le drame n'est pas étranger à ces imaginations ardentes. M. Richard se montre observateur souriant et attendri dans ses petits tableaux de genre. Il aime ses modèles; cela se sent et cela émeut.

Un jeune provincial, Bruno, dont le père s'est remarié, s'éprend de la seconde femme de celui-ci. C'est Hippolyte amoureux de Phèdre. Mais Phèdre est occupée ailleurs... Si elle a pitié de son beau-fils, cependant, c'est pour achever de le désespérer en se donnant, ou plutôt, en se *prêtant* à lui. Cela se passe dans un château sur les bords de la Loire, et s'intitule mystérieusement **Pieds nus.** Mme Hélène de Montagnac fait preuve de talent, certes, dans la narration de ce récit — faut-il dire d'inspiration décadente? — Elle est bien précieuse, il est vrai; l'affectation de sa phrase, affectation qui recourt à une feinte simplicité, est le voile dont elle pare le primitivisme ingénu ou l'amoralité de ses personnages.

Mme Germaine Ramos paraît brutale quand on rapproche son dernier roman **Volupté, enfer des vivants,** de celui de Mme de Montagnac. Aussi bien, une certaine accentuation mélodramatique nuit-elle au réalisme de son récit. Il évoque, ce récit, le calvaire d'une femme qui s'est, par hasard, trouvée mêlée à un crime, et dont un journaliste bien léger — il y en a, n'est-ce pas? — ruine le foyer par son indiscrétion. Déchue comme elle est, un espoir la soutient, cependant : se venger du misérable (ce n'est pas le journaliste) à cause de qui elle a tout perdu. Celui-ci est un arriviste de la politique, et que lui livre l'abomination de ses vices. Mme Ramos, qui a de fortes qualités d'observatrice, mène son roman

tambour battant. Mais n'a-t-elle pas d'ambition plus haute que d'être un écrivain populaire?

Anna, l'héroïne de **Le scarabée à traîne,** apparaît comme le type même de la femme qui se fait, pour plaire à l'homme, telle qu'il veut qu'elle soit. Elle est masochiste et mythomane, par mimétisme. Qu'on me passe cette suite de mots barbares; mais c'est que Mme Hélène Eliat a emprunté le titre de son roman à l'entomologie, et qu'elle a des prétentions scientifiques. Peu importe, car elle révèle des dons de psychologue; et l'intensité de son roman le rend digne de prendre place à côté du *Calvaire* de Mirbeau. Son étude de la grande misère des servitudes voluptueuses est poussée d'une main ferme, presque virile, dans ce sens où le réalisme rejoint le soleil couchant des romantiques.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Camille Vallaux : *Océanographie,* Annales de l'Institut Océanographique, 1936-37. — Paul Couderc : *L'Age de l'Univers,* les Cahiers rationalistes, mars 1936. — J. Coulomb : *Les Tremblements de terre,* Les Cahiers rationalistes, février 1937.

Dans ma dernière chronique, j'ai parlé des *ultra-sons,* et de leur utilisation pour effectuer des sondages sous-marins. Or, dans une série d'études fort intéressantes que Camille Vallaux, collaborateur du *Mercure,* vient de consacrer à **l'Océanographie,** cet auteur examine précisément les divers procédés pour déterminer la topographie du sol sous-marin. Les sondages par fil sont loin d'être exempts d'erreur; l'emploi des ultra-sons donne, au contraire, des résultats précis et instantanés.

Dès maintenant, on arrive à une représentation approchée du relief des fonds des mers. Par *plateau continental,* on entend les petits fonds en bordure des continents et des grandes îles jusqu'à 200 mètres; le *talus continental* comprend les pentes qui font suite jusqu'à 600 mètres environ. Après la chute du plateau, viennent les étendues de la mer profonde, jusqu'à 4.000 mètres, et de la mer très-profonde, jusqu'à 10.000 mètres et même davantage, respectivement 40 et 50 pour cent du sol sous-marin.

Le domaine de la mer profonde, que l'on croyait autrefois

peu accidenté sauf sur quelques points localisés d'activité éruptive, présente des aspérités, des sillons, des changements de pente, en grande quantité. Les nouveaux procédés de sondage révèlent de plus en plus des « paysages topographiques sous-marins analogues à ceux de la terre émergée ». Les plis de la Norvège et ceux des fonds sous-marins voisins se rattachent les uns et les autres au système de la vieille chaîne calédonienne; de même, dans la région méditerranéenne, il y a un parallélisme évident entre la formation des dépressions, qui a conduit à celle des mers intérieures, et la genèse des plissements montagneux voisins. Le relief des continents et celui des fonds marins résultent des mêmes mouvements orogéniques : en particulier on y observe les mêmes mouvements de torsion. Parmi les particularités de structure communes est la dyssymétrie des versants; les creux marins les plus profonds sont au voisinage immédiat des côtés les plus abruptes et les plus élevées, et non au milieu de l'Océan; mais à la pente rapide de ces creux du côté des continents et des îles s'oppose toujours une pente plus douce vers le large.

Au sujet de la *nature des fonds marins,* il y a également des résultats nouveaux. La technique des sondeurs s'est perfectionnée beaucoup : au début, ceux-ci égratignaient le sol à quelques centimètres seulement; maintenant on dispose de tubes sondeurs qui peuvent s'enfoncer à 2 mètres. Ceci a permis des constatations extrêmement intéressantes; en particulier on a trouvé, en superposition, des dépôts que jusqu'alors on pensait appartenir à des régions marines différentes : par exemple la vase calcaire à Globigérines, dépôt des mers chaudes, superposée à la vase siliceuse des Diatomées, dépôt des mers froides, « de sorte que si nos inductions sur les conditions de milieu de ces dépôts sont exactes, il y a eu des changements de climat marin qui ont affecté les mers profondes elles-mêmes ».

L'auteur se trouve conduit à parler des *grandes régions climatiques des Océans.*

Le problème de la *circulation océanique* a donné lieu, lui aussi, à de nombreuses controverses. Certes on connaît assez bien la *circulation de surface.* On distingue les *streams* et les *driffs,* les premiers sont réguliers, constants, bien délimités,

rapides (40 à 80 milles par 24 heures), les seconds plus capricieux et lents (10 à 30 milles). Presque tous les courants situés entre les latitudes 30° Nord et Sud appartiennent à la première catégorie; presque tous ceux au delà de ces limites appartiennent à la seconde catégorie. Pendant longtemps on a nié la *circulation* océanique *profonde;* telle était encore récemment l'opinion de Thoulet, « patriarche de l'océanographie physique ». On croyait à l'existence d'*eaux fossiles de profondeur*, privées de toute communication avec la surface. Maintenant on considère que « le néant absolu de mouvement pour une partie de l'Océan, quelle qu'elle soit, est aussi inconcevable que le néant absolu de mouvement dans l'atmosphère ».

L'expédition allemande du *Meteor* est arrivée à des constatations importantes.

Au-dessus du complexus de circulation de surface et de subsurface vient une strate liquide qui va de 600 à 1.200 mètres : on y constate une diminution notable de la température et du poids des sels; ce serait le *courant intermédiaire antarctique*, première diffusion des eaux antarctiques vers le nord jusqu'au delà de l'équateur. Vient ensuite de 1.200 jusque vers 4.000 mètres une strate liquide épaisse où l'on constate un faible relèvement de l'indice thermique et un relèvement plus fort de l'indice salin; elle proviendrait d'une vaste diffusion des eaux chaudes et lourdes de l'Atlantique nord vers le sud (*eaux mésothermiques*). Enfin, de 4.000 mètres de profondeur jusqu'au sol sous-marin, une chute nouvelle des deux indices prouverait l'extension vers le nord d'un *courant abyssal antarctique*.

Mais, à des hypothèses un peu hasardées sur les mouvements latéraux de profondeur, Vallaux préfère l'ancienne théorie de *circulation verticale*.

§

Dans la brillante série des conférences données à la Sorbonne par l'Union rationaliste, plusieurs ont été consacrées à l'Astronomie et à la Géologie.

Paul Couderc a exposé les controverses relatives à l'**Age de l'Univers.** Le monde où nous vivons serait beaucoup plus jeune qu'on ne le pensait, jeune relativement, quelques milliards d'années.

L'éventualité d'une origine du monde remontant à dix milliards d'années seulement a trouvé de solides points d'appui. L'échelle 1.000 à 10.000 fois plus longue semble de plus en plus difficile à défendre. On peut le regretter, car on se sent à l'étroit dans un passé trop restreint... Toute possibilité d'évolution est tarie... Les étoiles (sauf celles qui ont été victimes d'une catastrophe, les Novae par exemple) ont dû naître à peu près telles que nous les voyons.

J. Coulomb, lui, a discuté, d'une façon savante, la question des **Tremblements de terre.**

Ce sont là des phénomènes fréquents. On compte environ, sur toute la surface du globe, 5.000 tremblements de terre par an ressentis par l'homme. Les instruments en enregistrent à peu près le double. Une centaine ont des effets destructeurs, et parmi ces derniers une vingtaine sont enregistrés simultanément dans les divers continents.

Au sujet des mécanismes des tremblements de terre, on doit être très prudent. Des explications prématurées, des hypothèses fort ingénieuses, encombrent encore la science séismologique. On a cru longtemps à la théorie volcanique des tremblements de terre, et c'est encore elle qui conserve la faveur publique. A vrai dire cette croyance ne résiste pas à un examen de détail.

A part cela, on ne sait pas encore grand' chose; il faudrait tout d'abord connaître la nature du noyau qui occupe le centre de notre planète.

GEORGES BOHN.

GÉOGRAPHIE

H. Baulig : *Les Etats-Unis* (2[e] partie du tome XIII de la *Géographie universelle, Amérique septentrionale*), 1 vol. in-8°, 65 fig. en texte, 55 pl. phot. hors texte, Paris, A. Colin, 1936. — Jean Lozach : *Le Delta du Nil, étude de géographie humaine*, 24 fig. en texte, 13 pl. phot. et 5 cartes hors texte, E. et R. Schindler, Le Caire, 1935.

La deuxième partie du tome XIII de l'**Amérique septentrionale** (*Géographie universelle*), est consacrée aux **Etats-Unis.** Elle a été rédigée, comme la première, par H. Baulig, professeur à l'Université de Strasbourg.

C'était une tâche malaisée de faire tenir en 300 pages in-8, même très denses, et du reste diminuées en même temps

qu'éclairées par de nombreuses figures, la géographie physique et humaine des Etats-Unis, bien qu'elle fût amputée de tout retour vers le passé, ou à peu près, puisque *l'âge du pionnier* avait trouvé sa place dans la première partie du volume. Les Etats-Unis sont un monde où se jouent peut-être en ce moment les destinées à venir de la civilisation blanche. Jamais aucune phase de cette civilisation ne s'est montrée aussi apte à utiliser les contingences favorables données par la nature et à maîtriser ou à neutraliser les contingences adverses. Il n'y en a donc aucune où les données de la géographie soient aussi instructives, bien que ces données ne puissent suffire à une intelligence complète de la vie américaine. Il faut les exposer toutes; il faut aussi tâcher de les ordonner et de les graduer en perspective.

Baulig y a réussi, puisque le lecteur qui ferme son volume ne peut échapper à l'impression qu'il vient de voir se dérouler une image précise et complète du monde américain : sorte de film qui commence au nord-est, dans la Nouvelle Angleterre, et qui, après avoir montré les grandes villes et les industries géantes entre les Grands Lacs et l'Atlantique, continue par les Prairies, par le Sud si original et si varié, par les massifs montagneux de l'Ouest aux caractères multiples, pour se terminer par le versant pacifique, Californie et Etats du nord-ouest.

Les régions naturelles sont immenses, bien plus grandes que celles de notre Europe fragmentée. Elles sont tout de même nombreuses. Les régions humaines le sont moins. Si la civilisation et le travail américains accusent et accentuent les grandes diversités nées du sol, du sous-sol et du climat, ils effacent ou neutralisent les diversités secondaires.

De sorte que s'il y a des traits de l'histoire structurale et de la morphologie de ce sol qui paraissent nécessaires à l'intelligence du développement humain de maintenant, il y en a d'autres qui lui paraissent tout à fait étrangers. Baulig, pourtant, n'en omet aucun. L'étude de toute grande région, dans son travail, comporte, non seulement l'état présent du relief, de l'hydrographie, du climat et du paysage botanique, mais les traits essentiels de la géographie ancienne, même lorsque ces traits sont pratiquement effacés aujourd'hui.

Le lien n'apparaît plus, ou il est aboli. Défaut d'exposition inévitable.

La multiplication des noms et des données numériques au cours de pages si denses produit à la longue une certaine fatigue. Comme le volume de Blanchard sur le même sujet, le livre de Baulig, beaucoup plus détaillé et beaucoup plus complet, n'est pas assez aéré. Il eût mieux valu que la riche matière de ce volume fût étalée en six cents pages, plutôt que resserrée en trois cents.

Avec ses défauts, le livre de Baulig n'en est pas moins de tout premier ordre. Il est indispensable à quiconque veut comprendre les paysages des Etats-Unis et leur vie économique et sociale. Il vaut infiniment mieux qu'un tas de mauvais bouquins où tous les jours des publicistes redécouvrent l'Amérique (je ne fais pas du tout allusion au livre de Blanchard).

A tous ceux qui voudront savoir ce qu'étaient les Etats-Unis de 1936, le livre de Baulig rendra les services que nous rendent encore, pour les Etats-Unis de 1836, les *Lettres* de Michel Chevalier.

Relisez particulièrement le chapitre de conclusion de Baulig, l'*Equilibre des Etats-Unis*. Ce chapitre est à lire et à méditer ligne par ligne.

L'idée essentielle, c'est que la phase présente de la vie américaine, au cours d'une longue crise à peine terminée, constitue une sorte de transition entre l'*équilibre dynamique* qui a été celui des Etats-Unis pendant leur rapide et prodigieuse croissance, et l'*équilibre statique* vers lequel ils paraissent s'orienter.

La république étoilée réalise l'unité dans la diversité. Unité et même uniformité de civilisation et de genre de vie; monotonie qui paraît « la rançon de la civilisation quantitative »; unité de foi démocratique, de croyance à l'*efficiency*, de langage. Diversité voulue par les faisceaux de contingences des grandes régions « taillées à la mesure d'un continent », et voulue aussi, peut-être, par les diversités des groupes ethniques encore incomplètement malaxés.

De là ces problèmes politiques du fédéralisme que l'Europe

a tant de peine à comprendre; d'un côté, le président et la chambre basse qui représentent toute la nation; de l'autre, le Sénat qui représente les Etats, et où les cent mille habitants du Nevada comptent autant que les treize millions de l'Etat de New-York. De là aussi, la lutte entre l'individualisme économique poussé à l'extrême, et la tendance au contrôle par l'Etat fédéral que représente aujourd'hui Roosevelt.

Mais les problèmes politico-économiques sont bien moins graves que les problèmes sociaux. Cet immense continent où il y a tant de terres douces aux hommes, inoccupées ou peu occupées, connaît aujourd'hui, tout comme la vieille Europe industrielle, la désertion des campagnes au profit des villes. La population agricole ne fait plus déjà que 25 % du total (en France, encore près de 50 %).

Puis vient la chute rapide de la natalité. Elle n'est pas causée, comme elle l'était en France, par le souci de ne pas morceler les héritages. Elle provient aux Etats-Unis de la destruction à peu près totale de la famille. Les pages consacrées par Baulig à ce pénible sujet sont extrêmement bien étudiées.

Les pages consacrées au gaspillage croissant des richesses du sous-sol et surtout du sol (destruction des forêts, dégradation des sols) ne le sont guère moins. Si l'extraordinaire richesse du sous-sol des Etats-Unis les garantit contre toute disette (sauf pour le pétrole dont l'épuisement sera si rapide), la détérioration des sols, épuisés par l'agriculture extensive, constitue une menace plus sérieuse. La crise agricole a commencé aux Etats-Unis, non avec la crise générale actuelle, mais vers la fin du siècle dernier. Il y a pour l'industrie elle-même un certain malaise qui provient des progrès du machinisme : la machine-automate dépossède l'ouvrier qualifié au profit du manœuvre. Les codes industriels ont échoué : on peut croire sur ce point Baulig, qui par ailleurs se montre d'une manière générale favorable à l'expérience Roosevelt. Politiquement et économiquement, les Etats-Unis ont adopté une orientation « autarchiste », étroite et à courte vue. L'impression d'ensemble de Baulig, quoique exprimée en termes très mesurés, ne paraît pas optimiste.

§

D'un des plus grands pays du monde nous passons à un des plus petits. On peut comparer les *Etats-Unis* de Baulig à une grande fresque; en comparaison, le **Delta du Nil** de Jean Lozach est une miniature. Par la force des choses, le premier travail est en surface; le second est en profondeur. J'ai autant de goût pour les monographies de détail que pour les grandes synthèses. Les unes et les autres sont nécessaires.

Les voyageurs et les touristes de plus en plus nombreux qui visitent l'Egypte ne s'arrêtent guère au Delta, où la nature est monotone et où les œuvres des civilisations anciennes ont été détruites ou ensevelies par l'eau et par le limon. Les voyageurs vont tout de suite vers les Pyramides, vers le Caire et vers Thèbes. C'est pourtant le Delta qui dans sa petite étendue contient la majeure partie de la population rurale de l'Egypte et les fondements principaux de sa puissance économique, bien que ni Alexandrie, ni le Caire ne fassent partie du Delta.

L'Egypte, et le Delta en particulier, est un présent du Nil, aujourd'hui comme au temps d'Hérodote; mais depuis un siècle, l'utilisation plus ou moins rationnelle du fleuve a été substituée aux forces naturelles. Celles-ci, par les inondations annuelles, avaient donné au sol égyptien son limon épais de 18 à 23 mètres et sa fertilité proverbiale. Aujourd'hui, l'irrigation permanente, au moyen des barrages et des digues, a remplacé l'inondation. Est-ce un avantage sans contre-partie? On peut en douter. L'exhaussement du fond du lit rend plus redoutables les possibilités d'inondation. On constate, plus qu'avant, des montées d'eaux souterraines et des efflorescences salines. L'extension des cultures rend insuffisants les apports du Nil. Les cultures demanderont bientôt, annuellement, 55 milliards de mètres cubes; le Nil en donne tout au plus 40 à 50 milliards.

On sait que les anciennes cultures traditionnelles du Delta, blé et riz, et même le maïs qui forme la base de nourriture de la population rurale, comptent aujourd'hui pour peu de chose auprès du coton. Le coton égyptien est renommé pour sa qualité supérieure. Le Delta, à lui seul, fournit les 6/10

du coton, qui comptait, il y a dix ans, pour 88 % dans les exportations de l'Egypte. La crise qui secoue le monde a eu ici des conséquences tragiques. A un enrichissement soudain a succédé pour le fellah, dans beaucoup de cas, une misère profonde. Comme dans tous les pays ruraux, la monoculture finit tôt ou tard par compromettre ou par ruiner l'économie.

Malgré la monotonie générale de ses paysages, le Delta se divise assez nettement en deux parties : la partie centre et sud, ou Haut-Delta, de tout temps habitée et exploitée par une population grouillante; le nord, ou Bas Delta, terre de marais, de friches ou de lacs, aujourd'hui encore à peu près déserte, où beaucoup d'hectares pourraient être mis en culture et sans doute le seront dans peu de temps.

On goûtera le pittoresque et la couleur des pages que Jean Lozach consacre à la vie rurale et au village dans le Haut-Delta, ainsi que la description des *bararis* ou terres incultes du Bas Delta, en bordure des lagunes, des cordons littoraux et de la Méditerranée. Ces pages tranchent très heureusement sur la sécheresse inévitable des notions précises, des statistiques et des tableaux de chiffres.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Musique et chansons populaires. Dossiers de la Coopération intellectuelle; Paris, Société des Nations, Institut international de Coopération intellectuelle, pet. 4°, 256 p. — Béla Bartok : *La musique populaire des Hongrois et des peuples voisins; avec* 127 *mélodies pour la plupart inédites;* extr. de l'*Archivum Europae centro-orientalis*, Budapest, t. II, fasc. 3-4, p. 197-244, 8°. — André Mazon : *Documents, contes et chansons slaves de l'Albanie du Sud*, Bibliothèque d'Etudes balkaniques, t. V, Paris, Droz, 8°, VII-462 p. — P. Delarue: *Recueil de chants populaires du Nivernais*, 4e série, Paris et Nevers, Fortin, pet. 8°, 67 p., ill. — Id. *La « Promesse » du Jean-Pierre et de la Yéyette*, ibidem, 8°, 46, p., ill. — Marguerite Gauthier-Villars : *Petit chansonnier du Bourbonnais;* Paris, Durand, 4°, 86 p. — Idem : *Recueil de chansons recueillies et harmonisées;* en feuilles; chez l'auteur, Châtillon-sous-Bagneux, Seine.

Les rapports demandés dans les divers pays adhérents de la S. D. N. par l'Institut International de C. I. sur la **Musique et la chanson populaires** sont forcément d'une valeur très inégale, tant pour l'exposé général que pour les bibliographies. Je dirai immédiatement que celui de Tiersot pour la France est lamentable; il répète des banalités; sa bibliographie est à la fois mal faite au point de vue bibliotechnique

et pour le choix offert aux lecteurs. Qui pourrait se rendre compte ainsi que nous avons d'excellents théoriciens comme P. Coirault, et des collections dignes de confiance qui comprennent aux environs de 20.000 textes, pour environ 6.000 mélodies?

Il faut supposer qu'à la C. I. on accepte n'importe quoi, comme ça vient, parce que personne n'est capable de juger, ni surtout d'imposer une coordination. Les contributions de Mersman pour l'Allemagne et de Closson pour la Belgique sont sobres et impartiales; mais Liuzzi et Toschi ont déversé dans le volume un formidable fichier qui remplit les pages 90 à 143; je ne m'en plains pas, personnellement, car ce relevé est vraiment commode. Terrifiante est aussi la bibliographie de Kamienski pour la Pologne; elle ne me gêne pas non plus, puisque je sais le polonais; mais je me demande à quoi peut servir de donner un titre traduit en français au lecteur incapable d'utiliser le texte, surtout quand il est connu des savants, par expérience, que rien n'est trompeur comme un titre. Pour l'ukrainien, à quoi bon des transcriptions en lettres latines puisque les titres et les ouvrages cités sont imprimés en caractères cyrilliques?

Des idées générales sur les problèmes méthodologiques sont exposées dans la préface, signée de Lajtha, qui est bien au courant des difficultés de détail.

Béla Bartok est certainement l'un des meilleurs musicologues de l'Europe; son étude sur la **Musique populaire des Hongrois et des peuples voisins** est une excellente mise au point des résultats obtenus par lui après trente ans de recherches et l'étude de plus de 10.000 mélodies hongroises, auxquelles il faut en ajouter plusieurs milliers des peuples limitrophes. On trouvera p. 198-200 l'énumération des caractéristiques hongroises (gamme archaïque dite anhemitonpentatonique; construction à 4 sections; structure descendante, etc.). Il y a deux types fondamentaux, les mélodies hongroises archaïques et les mélodies néo-hongroises, toutes deux rurales; de plus, une catégorie urbaine improprement appelée musique tsigane. Cette étude bien conduite, et où l'auteur ne craint pas de montrer combien complexes sont les problèmes d'origines et de contaminations, est suivie

d'un recueil de mélodies-types (avec paroles) qui assurent la démonstration générale.

Strictement localisés dans deux villages, Bobochtchitza et Drenoviane, sont les **Documents, contes et chansons** obtenus par André Mazon; on y parle un dialecte slave en plein pays albanais; le fait avait été relevé déjà par divers voyageurs et philosophes; mais on devra à notre compatriote une étude phonétique et lexicologique approfondie. Ce qui nous intéresse ici, c'est surtout le recueil de contes populaires (p. 145-353, texte slave et trad. fr.). Ils sont au nombre d'une soixantaine et appartiennent au fonds européen général; il y en a de merveilleux, de facétieux et d'hagiographiques; pour tous, Mme Mazon a établi un petit commentaire comparatif, avec renvois aux recueils de Cosquin, de Hahn et au Bolte-Polivka (commentaire des contes de Grimm).

Je rappelle à ce propos que c'est de textes de ce genre, non truqués et nettement localisés, avec renseignements sur les conteurs et conteuses, que l'on a besoin pour édifier les théories générales à venir; car la plupart de celles qui avaient cours il y a 20 ou 30 ans sont discréditées.

Paul Delarue continue, avec l'appui de la section nivernaise de la Ligue de l'Enseignement, la publication accompagnée de comparaisons et de commentaires des **Chants populaires du Nivernais** d'après les manuscrits laissés par Achille Millien. A signaler de belles versions de *Renaud le tueur de femmes*, et du *Fils du Roi et les Canards blancs*. La chanson plus banale des *Noces du Papillon* fournit à P. Delarue l'occasion d'un véritable article sur « les insectes et les bestioles des champs dans le folklore nivernais (p. 24-34). Les historiens de la littérature provinciale feront bien de lire son commentaire de la célèbre chanson à boire de Maître Adam (Billault), menuisier à Nevers, publiée en 1656, et qui n'a guère subi de modifications en se transmettant oralement dans la région. La chanson XXXI est une berceuse à propos de laquelle l'auteur donne des renseignements sur la vie enfantine et les jeux et formulettes en Nivernais. Comme supplément à ce recueil, le même auteur a publié une saynète musicale, la « Promesse » du Jean-Pierre et de la Yéyette, en groupant plusieurs chansons populaires (incantation du sifflet; ber-

ceuse; la Yéyette; le mal marié; le chant de labour; etc.).

Le caractère folklorique local est ainsi conservé; par un texte très simple, ces chansons sont raccordées de manière que les enfants de l'école de Vauzelles apprirent et représentèrent sans aucune difficulté cette saynète, qu'on pourra apprendre ailleurs en Nivernais, ou même en France avec de petites modifications dialectales. On a déjà fait assez souvent des essais de ce genre, surtout à Neuchâtel, Genève, Lausanne, etc., mais fort peu en France, du moins sans arranger les mélodies ou les paroles, quand on ne les noyait pas dans des harmonisations hors de propos.

C'est le reproche que je vais être obligé de faire à Mlle Gauthier-Villars, dont le recueil est certes digne de confiance pour les paroles et les mélodies; mais les accompagnements pour piano qu'elle a ajoutés ne sont folkloriques à aucun titre. Il est vrai que ce choix de chansons (l'auteur en a bien d'autres, également obtenues dans les régions de Moulins et de Bourbon l'Archambault), est surtout destiné à des chorales du Bourbonnais, et sans doute aussi aux écoles.

Parmi les chansons obtenues, il y en a de rares : *Blanche Biche*, dont M. Coirault me dit qu'il ne connaît que peu de versions et qu'elle apparaît imprimée dès la fin du XVIe siècle; *Le Fils d'un Gentilhomme; Les Chevaux en peinture,* dont les versions anciennes sont bien plus brutales. En tout, le recueil comprend 15 chansons pour une voix; 9 chansons à plusieurs voix (les chœurs sont évidemment non-populaires) et 17 chansons pour enfants.

Quant aux autres chansons obtenues dans ces régions, Mlle Gauthier-Villars compte les publier elle-même, avec harmonisations pour chœurs mixtes; elle a déjà édité : *Pastourelle; La Vocation de Marie-Madeleine; Les Vendanges;* une *Chanson de Mai;* deux versions du *Fendeur de Bagnolet.* La plupart ont des parallèles en Nivernais, recueil Millien et Delarue; mais l'auteur m'affirme que la manière de chanter bourbonnaise leur donne un accent local. J'ajoute que pour cette région, on n'avait jusqu'ici que peu de chose; ce qui prouve de nouveau que, malgré la formule courante sur la disparition de notre folklore, il y a toujours encore des découvertes à faire en France; et que qui cherche trouve.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Revue Universelle : Mme Diderot virago et bonne bourgeoise; Diderot écrivant; fuite et repentir de sa fille ou un Greuze vécu. — *Revue des Deux Mondes* : histoire de deux livres rares de la bibliothèque de M. Gabriel Hanotaux. — *Yggdrasill* : poésie de M. Jean Souffron. — *Mediterranea* : un juste hommage de M. Pierre Massé à l'œuvre admirable de J.-H. Rosny aîné. — Mémento.

La Revue Universelle (1er mai) publie, par les soins de M. Joseph Delage, des extraits des mémoires du chevalier Christian de Mannlich, peintre et écrivain, né à Strasbourg en 1741, que le duc des Deux-Ponts envoya à Paris se perfectionner sous la direction de Vanloo et de Boucher. Le jeune artiste y rencontra Diderot qui lui accorda son amitié et le reçut en son privé. Il conte la visite initiale qu'il fit au philosophe, en compagnie de la comtesse de Forbach, épouse morganatique du duc. Elle complimentait Diderot sur les mérites qu'il vantait chez sa fille, lorsque :

La porte s'ouvrit brusquement et une espèce de poissarde mal vêtue, le bonnet de travers, les cheveux noirs en désordre tombant sur le cou et sur le visage, une moustache de tabac d'Espagne sous le nez et sur une joue, une bûche sous chaque bras et une écumoire dans une main, entra dans la chambre et, sans faire la moindre attention à nous, se dirigea vers la cheminée. Diderot s'était levé précipitamment pour lui faire place. Pendant qu'elle attisait le feu et écumait le pot qui contenait le repas du philosophe, repas qu'il n'aurait pas changé pour celui du roi, il nous faisait signe des yeux de ne pas contrarier cette personne, de la laisser faire, et lui-même gardait le silence. Je ne savais trop que penser de cette grotesque apparition qui, son pot écumé, se tenait là debout, une écumoire à la main.

— Madame la Comtesse, fit à cet instant Diderot rompant un silence qui devenait pénible, je vous présente Madame Diderot.

Complimentée d'être la femme de l'illustre écrivain, elle répond, « d'une voix de rogomme » :

« ...ça me fait un beau gras de jambe d'être mariée à un grand philosophe qui n'a même pas de quoi faire aller le pot-au-feu. »

A quoi Diderot répond :

« Que voulez-vous? je me suis fait à son humeur... je sais que sous cette rude écorce se cache un brave cœur. »

Plus tard, Mannlich revoit en Mme Diderot, « une femme très simplement, mais fort proprement vêtue ». Il est de compagnie avec le fils de Mme de Forbach. Ils sont reçus « très poliment », par une « bonne bourgeoise un peu cérémonieuse ». Elle n'a plus rien de la Xantippe entrevue auparavant. Le jeune comte de Forbach, devant la surprise de son ami, lui explique :

— N'avez-vous pas remarqué à quel point ma mère est la dupe de tous ces encyclopédistes qui, au fond, ne sont que des charlatans? N'est-ce pas à une bonne et brave femme que nous venons de parler?... Et que penser d'un philosophe qui fait jouer à la sienne le rôle de Xantippe pour se donner à lui-même l'air d'un Socrate?... Un histrion qui gagne sa vie en jouant la comédie et qui se voit excommunié dans ce pays est bien plus estimable à mes yeux que ces soi-disant sages. Je ne remettrai plus les pieds ici.

Sans partager l'opinion de mon compagnon, je n'en étais pas moins surpris moi-même de la farce que le philosophe nous avait jouée.

Christian de Mannlich a eu la faveur de voir le grand homme la plume aux doigts. Il en a tracé le joli croquis que voici :

Quand j'arrivais, s'il était occupé, il me donnait un livre en attendant qu'il fût libre. Souvent je m'amusais à le regarder écrire. A force de l'observer, j'en vins à pouvoir juger de l'énergie qu'il mettait dans ses phrases, à un certain petit mouvement de sa tête; et, quand je le voyais appuyer davantage sa plume sur le papier, j'étais sûr qu'il venait d'accoucher d'une belle et vigoureuse sentence.

Mme de Forbach eût volontiers fait le mariage de Mannlich avec la fille de Diderot. Le mémorialiste revient à Paris en 1774. Il va rendre visite à l'encyclopédiste :

Je le trouvai accablé par le chagrin. Sa fille, cette fille chérie en qui il voyait un esprit tellement supérieur au sien qu'il en avait presque peur, cette fille qui passait à ses yeux pour un modèle de piété filiale, de douceur et de vertu... venait de déserter le toit paternel pour suivre et épouser secrètement un employé aux fermes, dont elle était éprise depuis longtemps, sans que son Socrate de père et sa Xantippe de mère en eussent jamais rien soupçonné. Il me raconta cette aventure à sa manière, c'est-à-dire

avec un feu et une émotion qui finissaient par vous remuer. Ce dont il se plaignait surtout, c'étaient la dissimulation et le manque de confiance de son enfant; tout le reste il le pardonnait. Pour cela il demeura inexorable.

La jeune fille, de son côté, se souciait fort peu de l'humeur paternelle et, pendant plusieurs semaines, laissa bouder son philosophe de père qu'elle connaissait du reste sur le bout du doigt; puis elle lui écrivit en lui avouant sa faute pour obtenir son pardon. Finalement, elle insista pour qu'il lui envoyât son portrait afin, disait-elle, de pouvoir expier sa faute devant l'image d'un père chéri mais justement irrité qui refusait de lui ouvrir ses bras... Dès ce moment, tout fut pardonné et oublié.

Je trouvai le sujet poétique et original. Il aurait pu servir à faire un joli tableau : une belle repentante éplorée, prosternée devant un portrait! Cela me paraissait, à moi aussi, touchant et irrésistible.

Voilà, en vérité, Greuze et la « sensiblerie » qu'en l'œuvre anecdotique du peintre, Diderot préféra aux chairs galantes de Fragonard et à la simplicité géniale du bonhomme Chardin.

§

La **Revue des Deux Mondes** (1er mai) donne une deuxième tranche des mémoires de M. Hanotaux. Il y narre une de ses bonnes fortunes de bibliophile, au cours de 70 années de fréquentation des bouquinistes. L'historiette est belle entre tant d'autres :

...La constitution de ma bibliothèque fut comme une loterie; à force de prendre des billets, j'ai eu de bons numéros. Deux exemples, seulement, pour encourager les amateurs.

Un jour, je vois, dans une boîte des quais, un petit volume dépareillé, relié en veau, et portant l'aigle impériale. L'aigle attire mon attention. J'ouvre le volume :*Histoire romaine de Rollin*. Tome quatrième : *les Guerres puniques*. Il me souvient d'avoir lu, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, que Napoléon reconnaissait Annibal comme le plus grand général de l'antiquité. L'aigle impériale! Annibal! Quoique le volume fût dépareillé, cela méritait bien qu'on y regardât de plus près. J'achète et je mets le bouquin dans ma poche. A la maison je l'ouvre et je trouve, sur les marges de l'une des pages, quelques chiffres au crayon. C'est une addition arrivant à un total de 24 500 hommes, relevé dans le texte de

Rollin comme représentant les forces d'Annibal. Or, je me souvenais que, d'après le *Mémorial,* Napoléon disait : « Annibal n'avait pas trente mille hommes quand il est entré en Italie. » Et c'était un souvenir de Brienne où le jeune Bonaparte avait déjà inscrit la même remarque sur ses notes d'études, conservées maintenant à la bibliothèque de Florence. Les additions marginales de mon volume se conformaient donc précisément à cette indication! D'autre part, sur la feuille de garde, une note d'une écriture ancienne que je déchiffrai à grand renfort de besicles, marquait que le livre, hérité de Napoléon par son fils, puis par l'Impératrice-mère Lœtitia, avait été donné au fils aîné du comte de Mosbourg par une personne qui appartenait à la famille impériale, mais dont la signature était illisible. Je m'applique, je recherche, et, enfin, je découvre que la signature doit se lire : « Lipona », et j'apprends que Caroline reine de Naples, sœur de l'Empereur, signait : « Lipona » (*Napoli* retourné), après la chute et la mort du roi Murat. Le livre venait donc de la famille impériale et de Sainte-Hélène. En fait, les notes au crayon sont de la main de l'Empereur. Las Cases, en relatant la conversation sur Annibal, dit que Napoléon se reporte au volume de Rollin et qu'il fait le calcul donnant un peu moins de trente mille hommes.

D'une enquête à fond, sur les indications compétentes de M. Léopold Delisle, il résulta que Napoléon, partant pour l'île d'Elbe, avait obtenu du Sénat (gouvernement provisoire) l'autorisation d'emporter, comme lui appartenant en propre, un certain nombre de volumes venant de la Malmaison, et notamment l'*Histoire romaine de Rollin.*

Mais comment ce volume dépareillé avait-il échoué sur les quais? J'eus, dans les circonstances suivantes, le fin mot de l'histoire. J'entrai, un jour, quai Malaquais, chez un libraire dont j'étais le client, Porquet. Il se précipita au-devant de moi et, avec un geste presque suppliant, il me dit : « Monsieur, je vous en prie, n'entrez pas chez moi. — Mais, pourquoi? lui dis-je. Que s'est-il passé entre nous? — Monsieur, reprit-il, votre présence évoquera à jamais pour moi la plus grande faute que j'aie commise et que puisse commettre un libraire... C'est bien vous qui avez acheté sur les quais un volume de Rollin, avec les notes manuscrites de l'Empereur? — Mais, oui, comment le savez-vous? — Quelqu'un a vu ce livre chez vous. Il vient de mes boîtes de quai où je l'ai envoyé comme sans valeur. Je ne l'avais pas ouvert. — Mais comment était-il entre vos mains? — Hélas! voici ma faute, ma très grande faute! J'étais chargé de vendre la fameuse bibliothèque du comte de Mosbourg, la plus belle bibliothèque du

siècle : manuscrits, incunables, grands classiques, XVIIIe, reliures... Tout ce que l'on peut rêver. Je m'applique à étudier ces trésors. En ayant dressé le catalogue qui est le fruit de mes longues peines, je réalise, comme vous le savez, des prix magnifiques. Mais mon zèle s'appliquait uniquement aux pièces sans égales enfermées dans des armoires dignes d'elle; je n'avais pas le temps de m'attarder à la broutille. Or, j'ai su, depuis, que le comte de Mosbourg, considérant comme le trésor des trésors ce livre à lui donné par Caroline de Naples, en signe de la tendre amitié qu'elle portait à Mosbourg le père, son chevalier d'honneur, mettait toujours le volume près de lui sur sa table de nuit pour l'avoir sous la main, en quelque sorte, à tous moments. Dans le déménagement, on ne porta pas la moindre attention au bouquin dépareillé. Moi-même, — moi, le responsable, monsieur, — je ne l'ai pas vu! On l'a jeté avec tant d'autres sur les quais. Il est dans vos mains. Félicitons-nous, puisqu'il est sauvé. Mais, je vous en supplie, n'entrez plus jamais chez moi; ne renouvelez pas ce coup de poignard! » Le livre est, maintenant, dans un carton en maroquin vert estampé aux « abeilles », avec une indication marquant son origine, pour que pareille aventure ne se renouvelle pas.

Un autre curieux hasard fit que M. Hanotaux, alors peu riche, acheta chez Belin pour 100 francs une « Edition originale » d'*Athalie* aux armes de Mme de Maintenon. Le frontispice manquait à l'exemplaire. C'était celui « qui fut donné, avant l'achèvement de l'édition, par Racine lui-même au couvent de Saint-Cyr pour qu'on apprît la pièce ». Notre amateur de livres continue :

Vérification faite, l'exemplaire est mentionné, avec le numéro qu'il porte, sur le catalogue de la maison de Saint-Cyr dont la bibliothèque avait été dispersée à la Révolution. A ma vente, le livre fut acheté par le roi Alexandre de Serbie, grand bibliophile, et qui acquit aussi le *Thucylide*, en maroquin ancien, aux armes du grand Condé. Quelques jours avant la funeste journée, j'allai voir, au Quai d'Orsay, Louis Barthou pour aborder auprès de lui la question du retour du corps de Lyautey au Maroc, retour auquel il s'opposait. A la fin de la conversation, où je ne pus l'emporter sur son parti arrêté, il prend dans le tiroir de la table de Vergennes un livre qu'il me tend, en me disant : « Que pensez-vous, cher ami, de ce don que le roi Alexandre m'a fait quand je suis allé lui rendre visite à Belgrade? » Je prends le livre, je le

regarde à peine, et je dis à Barthou : « Je le connais bien. C'est l'*Athalie* de Racine aux armes de Mme de Maintenon. Le roi l'a acheté à ma vente. » Surprise ! Exclamation ! Nous en restons là.

Barthou partait le lendemain à Marseille... Quand on reçut à Paris l'affreuse nouvelle, j'allai au Quai d'Orsay et je signalai l'intérêt qui s'attachait au volume, remis dans le tiroir de la table ministérielle. Le gouvernement français et la famille de Louis Barthou ont décidé qu'il serait fait hommage du précieux souvenir au jeune roi de Yougoslavie. Il est maintenant entre ses mains, à Belgrade. *Habent sua fata libelli.*

§

Quelque critique professionnel a-t-il remarqué la source d'inspiration que la poésie actuelle doit à la marine de commerce? Nous avons dit à cette place, il y a quelques années, la valeur, la nouveauté, des vers où M. Louis Brauquier, capitaine au long cours, chante son beau métier, le navire, les équipages, le spectacle des nues et de la mer, les escales. Comme lui, M. Paul Souffron exprime en vers plastiques, harmonieux, d'expression directe, ses émotions de marins. Cette pièce — publiée par **Yggdragill** (25 avril) — ne manquera d'émouvoir ceux que les océans et les bateaux incitent au rêve, à des songes dépouillés de l'accessoire romantique (si beau pourtant et dont la plus magnifique illustration demeure pour nous *Bateau ivre* de Rimbaud) — à la méditation d'aujourd'hui, captive des nécessités terre à terre qui affligent notre temps fiévreux en gésine des grandeurs que verront s'épanouir nos enfants émerveillés :

A LA DERNIERE PAGE DU JOURNAL DE BORD

C'est un cargo abandonné
Qui rêve encore aux jours de mer.
Il est désarmé dans Marseille,
Après avoir tant souhaité
Sa place au bord de ce quai clair.
Il regrette ses longues veilles,
Ses timoniers saouls d'horizons,
Ses chauffeurs noirs, ses soutiers sales,
Qui l'appelaient : « saloperie ».
Il se souvient des cargaisons,
Et de la fatigue des cales,

A vomir son cœur et sa vie,
Quand tout gémit par gros temps frais.
Il a peiné au creux des houles,
Grelotté, haché par les grains,
Maudit la mer qui le couvrait
Comme une garce hurlante et saoule...
A présent les feux sont éteints,
L'eau est morte, la rouille étend
Sa maladie de tôle à vif.
Et Marseille, la désirée,
Oublie, pour d'autres, son enfant.
Qui se soucie d'un inactif?
Il est perdu dans une attente
Solitaire et désespérée.
Et le vieux désarmé regarde
Passer le trafic loin de lui,
Dans une gaîté déchirante
L'amour des matelots le fuir,
Et Notre-Dame-de-la-Garde
Tourner sa face d'or au loin
Où les heureux gagnent le large.
Vienne la nuit prête à courir
Le lourd voyage de la fin.
Une étoile s'est prise au mât,
Et les lucioles de la mer
Se sont accrochées à l'étrave.
La nuit la plus noire d'en bas
Cache ses feux et ses amers,
Ses routes balisées d'épaves.
L'autre a coulé aux sombres fonds
Où dort la coque suspendue
Qui suit toujours celle d'en haut.
Comme son ombre dans le fond.
La nuit noyée, l'âme perdue
Et la mort au péril des eaux.

§

Mediterranea (janvier) nous parvient seulement. Nous eussions fort regretté de ne pas connaître ce numéro. Rédigé par M. Pierre Massé, orné de bois gravés et d'illustrations d'un bel ensemble d'art, il est à la gloire de M. J.-H. Rosny aîné — notre grand Rosny.

« Préhistorien, Animalier, Critique », il est tout cela; en tout cela, il excelle. Toutefois, cette classification de M. Massé est incomplète. Elle oublie le philosophe du « Pluralisme ». Là aussi, Rosny aîné a frayé des voies où d'autres s'engagèrent et conquirent la célébrité.

C'est une des hontes de notre époque, que l'œuvre originale, diverse, constamment renouvelée de Rosny aîné n'ait pas assuré à cet écrivain de génie l'aisance dans la vieillesse et le droit légitime au loisir d'y méditer quelque *Second Faust*. Comme Gœthe, Rosny aîné est universel par ses connaissances. Mais, nulle trace, chez lui, de la lourde pédanterie allemande qui dépare le *Wilhelm Meister* en trop d'endroits. Rosny aîné dépasse en hauteur (du contenu de sa belle tête, de son intelligence, de son art du style, de la composition, du pouvoir d'imaginer qui lui a permis une éblouissante fécondité) tous ses contemporains, beaucoup de ses devanciers, enfin tous ses cadets, disparus ou vivants. Cela, il convient de le dire, de le redire. Les témoignages d'admiration n'ont que trop tardé. Depuis qu'une critique mieux avisée que l'actuelle remarqua le débutant du *Bilatéral* et de *Nell Horn*, J. H. Rosny aîné n'a cessé de s'élever. Citoyen britannique ou américain, il aurait dès longtemps obtenu la consécration internationale du prix Nobel. Français, il ne fut jamais encore présenté à la candidature de cette récompense, parce que cette présentation ne dépend pas d'écrivains qui placent au-dessus des mesquines combinaisons de coteries l'honneur d'un beau nom des Lettres de France.

Les articles de M. Pierre Massé commencent avec bonheur l'œuvre de réparation qui s'impose pour honorer à sa mesure l'édification du monument littéraire le plus significatif d'une époque ingrate d'avoir marchandé à Rosny aîné les avantages accordés par les Anglo-Saxons à Rudyard Kipling.

Mémento. — *Marsyas* (mars-avril) : une belle gerbe de poèmes provençaux avec leur traduction française par l'auteur, M. Jorgi Reboul. — Une fantaisie très savoureuse de M. Léon Teissier à qui sa particulière érudition permit de traduire « du glozélien » *Les mémoires de madame d'Arebours, glozélienne*. — Un enthousiaste compte-rendu de « Marthe et Marie » « petit livre sans nom d'éditeur » signé Reine Hermongarde, par M. Sully-André Peyre.

Yggdrasill (25 avril) : « Lou Andréas Salomé », souvenir de Mme Geneviève Bianquis à celle qui fut l'amie de Nietzsche et de Rilke. — Poésie suédoise : « Par Lagerkvist » par M. Olle Homberg et œuvres du poète traduites par MM. Gunnar Ahlborn et Raymond Schwab. — « Figure de Swinburne » par M. G. Lafourcade. — « Swinburne et les Symbolistes » par M. André Fontainas. — « Réflexions sur le vers français » par M. Nicolas Beauduin. — « Deux poètes de l'Amérique latine » par M. A. de Falgairolle.

Hippocrate (avril) : M. le Professeur M. Lannois, une monographie de « J. B. Goiffon 1658-1730 », grand médecin lyonnais.

L'Amitié Guérinienne (janv.-mars) : Plan du domaine et du château du Cayla. — Lettre d'Eugénie de Guérin à son père (21 nov. 1840). — « Méditation » de Mme P. de Bouchaud.

L'Archer (mars) : « V. E. Michelet » par Mme Isabelle Sandy. — « Vues sur le roman de Françis Jammes » par M. H. Bocquier. — Fin de « Les Femmes dans la société grecque », de M. Octave Navarre. — Propos de Campagnou, sur « La goutte ». — Notes de pèlerinage de M. le docteur Voivenel aux lieux où il combattit « avec la 67e Division de Réserve ».

Le Divan (avril) : « Comment Stendhal devint auditeur au Conseil d'Etat » par M. René Dollot. — « Poèmes » de M. Guy Chastel. — « Divagation nocturne » de M. Pierre Arou.

Cahiers du Sud (avril) : « La mort et l'insensé », drame de H. de Hofmannstahl. — Poèmes de M. R. Vivier. — « Solitude de la pensée » de M. E. Barnola. — « Nostalgie du Génie » par M. R. Secrétain.

L'Endehors (avril) : « De la chasteté féminine » par M. André Montagne. — « Griffonnages » par Mme Condamin-Lyotard. — « Le culte de Vénus » par M. B. de Villeneuve. — Le titre de cette publication pourrait devenir « Le dedans », tant on y traite la question sexuelle.

Etudes (20 avril) : « Le Pandit Nehru Jawaharlal », agitateur indien, par M. E. Guthier. — « Mgr Grente », vu par M. P. d'Héronville.

La Flamme (avril) : « Sur la tombe d'Henry de Groux » par Mme F. Vancienne. — « C. M. Widor » par M. J. S. Chrétien.

La France active (mars-avril) : « Les activités littéraires » par M. Auriant qui écrit là ce qu'on n'oserait guère imprimer ailleurs, touchant les mœurs et moyens de quelques personnages aujourd'hui importants.

Heures perdues (1er mai) : « Maurras, les Latins, les Gaulois, la force et les enfants » par M. Jean Desthieux.

Les Humbles (mars) : « Catalogne 1936-1937 » par MM. André et Dori Prudhommeaux.

L'Idée libre (avril) : « Les astrologues » par M. A. Véga.

France-Japon (mars-avril) : « Le ruisseau trouble », nouvelle de M. Schiyo Higouchi.

La Phalange (15 avril) : le jour même où la presse annonce la destruction systématique de Bilbao et les meurtres de non-combattants assassinés par l'aviation germano-italienne au service du général rebelle Franco, je lis ces lignes « en chapeau » à un article de M. Cizur Goni : « Pourquoi lutte-t-on en Espagne? » :

Notre éminent collaborateur et ami Léon Ichaso nous communique le pathétique récit suivant qui illustre, une fois de plus, l'héroïsme et l'élévation morale des Nationalistes espagnols faisant contraste avec la lâcheté criminelle des hordes de Largo Caballero.

Remarque : on appelle « *Nationalistes* espagnols » les rebelles qui, aidés par les troupes italo-allemandes, s'acharnent à bombarder les villes ouvertes de la République Espagnole.

A côté d'erreurs pareilles, la revue publie, honorant la poésie, des ballades de M. Paul Fort, des poèmes de MM. Tristan Klingsor, Yves Gandon, E. Kaiser, A. Guyraud, H. de Casteix, Ad. Grad, Mihail Eminesco.

Parmi des « Pensées » de M. Benito Mussolini, cette perle, jugement implicite et concis de la masse italienne par son doux pasteur :

> Il ne faut tolérer aucun despotisme, à aucun prix. Celui qui le subit est un lâche.

La Revue hebdomadaire (1er mai) : « Les leçons militaires de la guerre civile d'Espagne » par M. Henry d'Estre qui conclut : « La défensive est facile et à la portée de tous. L'offensive, plus difficile que jamais. »

Revue de Paris (1er mai) : Lettres inédites (1831-1832) de George Sand à Emile Régnault, ami de Jules Sandeau, avec des fragments de lettres de ce dernier au même. — Un étonnant récit de M. Tom Kromer, traduit par M. R. de Roussy de Sales : « Vagabond de la faim » où l'on voit vivre les misérables qui, aux Etats-Unis, se font, au risque de la vie, usagers clandestins des trains en marche. — « Gérard Bauër » par M. Maurice Martin du Gard. — M. A. Flament accorde dans ses « Tableaux de Paris » un souvenir émouvant à Hélène Dufau qui vient de mourir, fort injustement oubliée.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

On expose (*Vendredi*, 30 avril). — Filmer un poème? (*Ciné France*, 30 avril). — Quand intervient la brigade des acclamations (*le Journal*, 30 avril). — L'école du sauternes ou le démon du bien (*Candide*, 29 avril).

Il est possible qu'au moment où ces lignes paraîtront, l'Exposition soit ouverte. Et quand cela ne serait pas, faudrait-il crier au « jamais vu »? Feuilletant une publication contemporaine de telle ou telle Exposition passée, nous sommes tombés sur une image où on remarque, dit la « légende », un agent lassé d'avoir à désigner à la foule — en pleine ouverture — un écriteau où on lit : « Défense d'entrer ». Et rappelez-vous ces vernissages du Salon d'Automne, avant la guerre, où la section réservée à l'ameublement en était encore à attendre le tapissier.

Les Expositions qui ont précédé 1937 ne s'en sont pas moins ouvertes à l'heure fixée, il est vrai. Non sans mal. Les mêmes journaux qui réclamaient qu'on travaillât le jour de l'Ascension, écrivaient en 1878 :

Hier, pendant qu'on célébrait la grande fête de Pâques dans les églises, les travaux de l'Exposition étaient en pleine activité.

Jamais pareil scandale n'avait été donné à Paris, même sous l'Empire. Ce mépris public de la foi du monde chrétien et du grand mystère de la Rédemption, ajouté à toutes les profanations du dimanche, n'est pas de bon augure pour l'Exposition ni pour le gouvernement, qui estime plus urgent de terminer les derniers apprêts de son bazar que de faire observer le plus grand jour de fête de l'année.

1878-1889-1900, *les Trois Grand'Mères de l'Exposition*, ainsi les appelle M. Louis Chéronnet, cicerone, à titre rétrospectif, des merveilles défuntes, qu'il ressuscite pour un temps dans **Vendredi.** Le sujet est rituel, qu'une plume que je connais, dirai-je, comme une sœur, a traité dans feu le supplément de *l'Ami du Peuple*, qu'une publication vieille comme les deux Mondes a mis à l'honneur, et auquel M. André Warnod a consacré toute une partie d'un petit livre. Au fait, diffèrent-elles beaucoup les unes des autres, les trois grand'mères?

En vérité toutes les expositions se ressemblent comme les enfants de générations successives d'une même famille, note M. Louis Chéronnet. Sans doute elles ont des traits de caractère

différent : l'une est plus matérialiste, l'autre plus sociale, l'autre plus imaginative. Mais les caractéristiques foncières restent les mêmes. Durant tout le temps de leur enfantement, les mauvais génies de l'ironie et du scepticisme se penchent sur leurs chantiers, puis, à peine nées, elles étonnent les populations parce qu'elles ont naturellement le sens du faste et de l'ostentation. Enfin, en mourant, elles laissent un petit souvenir monumental, dont les Parisiens ont aussitôt honte, et que, faute de pouvoir reléguer dans un grenier, ils démolissent, rafistolent, à moins qu'ils ne soient condamnés à les subir en grinçant des dents.

« Un petit souvenir monumental », et qui persiste si, il est vrai, il ne grandit pas, c'est bien la Tour Eiffel... Grand'mère 1889 laissait là son drapeau, et quel paraphe! On a rappelé ces temps-ci que, commencée dès 1887, Madame la Tour comptait quarante ans. On a rappelé la pétition des *toureiffelophobes* : « Nous venons, écrivains, peintres, sculpteurs, architectes, amateurs passionnés de la Beauté, jusqu'ici intacte, de Paris, protester, etc. », et M. Louis Chéronnet cite ces vers, par lesquels M. Raoul Ponchon apostrophait la Tour :

Il te sied bien, pauvre tringle,
De prendre un air triomphant
Avec ta tête d'épingle,
Tes quatre pieds d'éléphant.

Un assez pauvre quatrain, ma foi, qui ne fera pas oublier le truculent, le rabelaisien :

Je hais les tours de Saint-Sulpice.
Aussi, lorsque je les rencontre... etc.

Mais se rappelle-t-on l'article de Maurice Barrès que *le Figaro* publiait dans la première quinzaine de septembre 1895? Non seulement Barrès dénonçait la chute — au moral... — de la Tour Eiffel, mais il assignait à l'Exposition de 1900, qui déjà s'annonçait, le rôle de dernière des dernières.

Tout le monde, écrivait-il, est bien d'accord que la prochaine Exposition universelle sera la dernière. Le pays y marche avec dégoût. Il n'y a plus de naïf pour distinguer le signe du salut, un labarum national et humanitaire au sommet de la Tour Eiffel. Celle-ci a repris son véritable sens! On convient que des amusettes comme la rue du Caire, comme l'histoire des habitations, etc., etc., sont des jeux de poupée, bien inférieurs au Trianon

de Marie-Antoinette (qui, dans Versailles d'une beauté si noble, semble déjà d'un petit goût viennois) et, en tout cas, indignes d'être pendant plus d'une année le centre du génie français.

Et ce ne sont pas seulement ces jouets suspects qu'on substitue aux vraies beautés de Paris, soudain tombées au second plan; c'est le caractère même de la grande ville qu'on dénature, qu'on souille, car, pendant une année d'exposition, Paris n'est plus la capitale intellectuelle, élégante, le lieu de la jolie sociabilité, de la conversation, mais, pour tout dire, le point central de la prostitution.

Oui, tout cela nous dégoûte. On est d'accord pour jurer que c'est bien la dernière fois... Mais alors! pourquoi même la faire, cette dernière exposition? Il est temps encore. Restons-en là.

On n'en est pas resté là. Grand'mère 1900 est née, qui avait pour fleuron la porte monumentale, « la Parisienne » à laquelle Remy de Gourmont consacrait ici même un *Epilogue* sans douceur... Et voici 1937 dans sa fleur. D'autres Expositions lui succéderont, les hommes sont ces grands enfants qu'il faut bien qu'on instruise et qu'on amuse. Quel souvenir laissera Grand'Mère 1937? De par les fées qui ont présidé à sa naissance, son souvenir restera lié à l'avènement des quarante heures. Sait-on, au fait, que la Société des Nations se préoccupe, élargissant le point de vue français, de faire bénéficier des quarante heures la ou les prochaines guerres? *Pax.*

§

Vous savez que la grande passion, que l'immense engouement du jour, c'est la bicyclette. C'est la Reine du moment, jusqu'à ce qu'une invention nouvelle plus ou moins extraordinaire, la détrône à son tour.

D'abord les hommes seuls ont été en bicyclette; puis quelques femmes s'y sont timidement risquées; aujourd'hui elles y vont toutes ou presque toutes. Il existe même à Neuilly-sur-Seine un établissement spécial, la *Piste fleurie,* où vont surtout s'exercer les dames. C'est une fureur!...

Ainsi disait *la Gazette Anecdotique,* cette même année 1895 où Barrès s'en prenait à la Tour Eiffel. Vraiment la bicyclette, depuis, a fait son chemin, et quoi qu'on ait pu inventer qui aille bien plus vite, la mode n'en est point passée. Le cinéma parlant — trop souvent le cinéma bavard —

se développera-t-il, que M. Henry Malric, dès 1930, rêvait d'étendre à la poésie, ainsi qu'il appert d'une enquête dont **Ciné France** nous livre les résultats après sept années de bouteille. M. Henry Malric, qui, sur la photo qu'on en publie, s'est fait la tête du mauvais garçon et gentil poète qu'est M. Henri Mercadier (à quoi attribuer cette scène inédite des *Têtes de rechange?*), M. Henry Malrier-Mercadic, adonc, demandait notamment à ses enquêtés :

Peut-on filmer un poème?

Gustave Kahn, Henri de Régnier, n'avaient cure qu'on filmât *les Jeux rustiques et divins* ou *les Palais nomades* : ils invoquaient leur incompétence en matière, non de poésie, assurément, mais de cinéma.

Je ne sais fichtre quoi vous répondre, exclamait Jehan Rictus. Je n'ai pas encore vu de « film sonore » et n'ai guère envie d'aller en voir un. Car, jadis, lors du premier essai de Gaumont, ça m'a foutu un tel cafard que j'ai peur de retrouver la même impression. J'ai eu, à ce moment-là, le sentiment que j'étais tombé dans la Vallée des Morts et que, positivement, les choses se passaient dans les limbes.

Mais l'auteur des *Soliloques du Pauvre* n'en rêvait que davantage à des poèmes filmés fort saisissants :

Je crois, reprenait-il, que l'avenir du cinéma poétique est dans le fantastique, l'irréel, le mystérieux, voire l'occulte. Exemples : *Louis Lambert* de Balzac, les rêveries de Swedenborg, les extases mystiques des saints, des saintes et toute l'hagiographie de la Légende dorée, il y a de quoi faire.

Toute autre la conception de Paul-Napoléon Roinard, qui se réservait, qui ne concevait le film parlant, disait-il, qu'au point de vue décoratif :

Dans *la Légende rouge*, j'indiquais une reconstitution cinématographique de la place de la Concorde le jour de la mort de Danton.

§

Images animées, paroles et musique mécaniques, l'avenir est-il à l'homme-poupée? Les sentiments, eux-mêmes, sont tout artificiels; cela aussi, se fabrique : il n'est pas sûr que les braves gens avaient beaucoup lu André Gide, qui acclamaient

l'auteur de *Retour d'U. R. S. S.* lors de son voyage. Sous ce titre : *la Vie d'un ouvrier soviétique racontée par lui-même,* que suit cet avis : *texte recueilli par Jean Dramont et Robert Francis,* on lit dans **le Journal** ce récit, en date du 16 juin 1936 :

Hier, je menaçais Ivan Federovitch de le faire fusiller s'il ne travaillait pas plus vite, lorsque le chef d'atelier m'a appelé dans son bureau.

— Je vais te confier une mission délicate, m'a-t-il annoncé.

« Demain, tu te rendras à l'aéroport avec cinquante hommes. Il faut recevoir avec magnificence un certain André Gide, écrivain, je crois. Suivant l'usage, l'usine est chargée de fournir son contingent pour acclamer l'hôte du gouvernement à sa descente d'avion. Choisis les moins maigres, bien entendu.

— Que faut-il faire exactement? demandai-je.

— Simplement hurler le plus fort possible : Vive André Gide, l'ami de l'U. R. S. S. En un mot, c'est la gloire qui doit attendre ce gros bourgeois afin qu'il écrive un compte-rendu enthousiaste de son voyage.

Aussi :

Au début de l'après-midi, nous sommes partis vers l'aérodrome, montés sur deux camions. Il faisait une chaleur épouvantable, près de 35 degrés. Nous sommes arrivés les premiers à l'aéroport. Heureusement, l'avion d'André Gide avait une bonne heure d'avance.

Ainsi, la réception fut en partie ratée. Plus d'un directeur d'usine sera destitué pour n'avoir pas prévu cela.

Quand les hélices du trimoteur « Dereluft » eurent stoppé, un homme de taille moyenne, les yeux derrière de grosses lunettes, descendit de l'avion. Personne ne reconnaissait l'homme des photos que tous les journaux avaient publiées. Heureusement, Kaltsov, le journaliste le plus drôle et l'homme le plus riche de Moscou (on dit que sa fortune atteint le million de roubles), se précipitant vers lui donna le signal des ovations.

Comme nous étions peu nombreux, nous avons dû crier pour dix : « Vive André Gide! Vive le grand écrivain prolétarien! »

§

— Une bouteille de sauternes, mais pas frappé, plutôt tiède.

Qui parle ainsi au sommelier? M. Henry de Montherlant.

Et l'auteur du *Démon du Bien,* que publie **Candide,** ajoute, pour l'entendement de M. Jean Fayard, son interviewer :

— Que voulez-vous? Moi aussi, comme Costals, j'ai mes goûts étranges.

Costals, vive Costals! Costa est mort, qui était le nom du personnage familier à l'auteur, et qu'il a fallu changer, à la requête, dit-on, d'un homonyme. Mais, Costa ou Costals, sont-ce là, en amour, tous vos goûts, à ce qu'il vous semble, étranges, que vous ne voulez de femmes que non battues et tout le contraire de chaudes? Les lectrices du *Démon du Bien,* qui ne sont pas sans avoir lu *Pitié pour les femmes,* et *Jeunes Filles* — tous chaînons de la chaîne — sont invitées à s'inscrire

anonymement ou non, pour ou contre les idées proposées par Henry de Montherlant... ou plutôt par Costals.

Et *Candide* publiera les plus intéressantes des réponses. On est curieux de voir quelle sera la réaction des femmes de vingt-sept ans et plus, devant cette déclaration que fait l'homme au sauternes à Solange, la jeune fille coupable de vouloir l'épouser :

...En ce qui me concerne, je vous dirai ceci. La limite d'âge, pour qu'une femme soit désirée de votre serviteur, est, en haut, de vingt-six ans environ. Quant à la limite d'en bas, mieux vaut n'en pas parler.

Soit, n'en parlons plus. Mais Costals insiste :

Un naturaliste arabe d'autrefois, que de pareils traits ont à juste titre rendu classique, écrit que le lièvre change de sexe tous les six mois. Pour moi, à vingt-six ou vingt-sept ans, une femme change de sexe, devient autre chose qu'une femme, devient quelque chose qu'on ne désire plus. Croyez-vous que j'aurai envie de vous embrasser, et à plus forte raison *et cœtera,* quand vous aurez cinquante ans?

La réponse de Solange est nette : elle écrit à Costals, et c'est pour lui demander sa main.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Hommage à Déodat de Séverac. — L'Orchestre Philharmonique de Berlin à l'Opéra. — Le Triton.

Sur l'initiative de M. J. Canteloube et de M. Jean-Louis Vaudoyer, un concert a été donné en hommage à **Déodat de Séverac,** à la salle Gaveau. Hommage infiniment mérité, hommage qui, par sa ferveur, répare un peu l'injustice dont Séverac est victime : depuis le 23 mars 1921 qu'il nous a quittés, nous avons trop laissé l'oubli s'étendre sur ses œuvres et les recouvrir. Heureusement elles sont d'un métal qui résiste à l'action si souvent destructrice du temps: chaque épreuve le montre. Elles possèdent cette force interne qui les fait s'animer d'une vie nouvelle chaque fois qu'on les joue. Elles ne deviendront jamais des choses mortes, mais trouveront toujours accès au cœur et à l'esprit des vivants. Elles ont été conçues librement, dans la joie (parfois douloureuse) de créer; elles ont jailli comme éclosent les fleurs et comme mûrissent les fruits et elles sont elles-mêmes des fruits tout chargés de senteurs campagnardes. Elles sont des produits du terroir languedocien. Elles semblent compléter cet admirable horizon que l'on découvre des collines de Saint-Félix, avec les vallées de l'Hers et du Sor à ses pieds, les Pyrénées tout au loin, la Montagne Noire devant soi. Il en est peu qui parlent un langage aussi direct, aussi sensible et dont l'éloquence soit aussi dépouillée de toute recherche. Mais leur simplicité spontanée est pleine de grâce, pleine de trouvailles originales aussi. Cette langue mélodique si fluide et ses harmonies si fraîches font parfois songer à Debussy. Il n'y a cependant d'autre parenté entre les deux musiciens que celle-ci : ils sont l'un et l'autre aussi *français*, ils sont contemporains exactement, et donnant l'un et l'autre le meilleur reflet de leur temps, ils sont du petit nombre des élus où la postérité découvre ce qui donne à une époque son unité, ce qui constitue un style. Toutes ces qualités de Séverac, on les a bien vues quand il a écrit *Le Cœur du Moulin*. La musique en est limpide et elle reste délicieuse aujourd'hui comme au soir déjà lointain (8 décembre 1909) où l'Opéra-Comique la fit connaître. Pourquoi ne la reprend-on point? Est-il donc

impossible de constituer un répertoire où reparaîtraient de temps en temps les ouvrages les plus remarquables des cinquante dernières années? *Bérénice,* de Magnard, *Le Cœur du Moulin,* de Déodat de Séverac, *Salomé* de Mariotte, *Le Pays,* de Guy Ropartz, sommes-nous donc condamnés à ne point les réentendre ces partitions qui prendraient si avantageusement la place de tant d'autres si bien usées qu'elles pourraient demeurer dans le silence aussi longtemps qu'il faut pour retrouver — si c'est possible — la fraîcheur qu'elles ont perdue... Ou bien un infranchissable fossé sépare-t-il comme le prétendent certains (peut-être trop intéressés à le dire) les goûts du public et l'opinion des musiciens? Quoi qu'il en soit, en écoutant l'autre soir Mme Malnory-Marseillac et M. Ricardo Viñès, combien avons-nous regretté cette disparition du répertoire d'un incontestable chef-d'œuvre. Ce pauvre Séverac, si prématurément enlevé, avait choisi pour sujet de thèse, au moment de quitter la Schola, *La Centralisation et les petites chapelles, en musique,* et comme l'a dit fort bien Blanche Selva dans son livre sur Séverac, c'est son *Credo* artistique qu'il a donné sous cette forme de modeste travail de « sortie de classe »; mais c'est aussi un charitable et clairvoyant avis. Il y a là des pages qu'il n'est pas mauvais de relire. Déodat de Séverac n'était point et ne pouvait être un « beau monsieur de Paris ». Venu du Lauraguais, il n'avait, après dix ans et plus passés dans la capitale, qu'une idée, et qui était de retourner dans son pays, d'y vivre, d'y puiser, comme un arbre par ses racines, la sève dont il allait nourrir sa musique. Hélas, faut-il qu'il paie la faute commise? — car c'est une faute aux yeux de bien des gens, c'est une désertion que cet adieu à la capitale, à ses pompes et à ses combinaisons. Il l'avait bien dit :

« Tous les vrais amis de l'Art national reconnaissent le fait et se lamentent : mais s'ils sont unanimes à le déplorer, ils se gardent bien, hélas! de prêcher d'exemple! Ils fondent des ligues, ils donnent des conférences, ils organisent des congrès où des ordres du jour flétrissent à l'unanimité l'esprit centralisateur; mais aussitôt après, les voici revenus par l'express le plus rapide au foyer même de l'épidémie qu'ils prétendent combattre. Il est si difficile, à les entendre, de

vivre dans une ville de province ou à la campagne! Les gens y sont si vulgaires, si ridicules! Les musiciens actuels sont, à de très rares exceptions près, la proie de cet ennemi, et pour si éloignés qu'ils soient en apparence les uns des autres par des procédés de composition, ils sont tous plus ou moins ses victimes bénévoles. Ils font de la musique de Paris et pour Paris; ils s'écartent ainsi progressivement et de plus en plus du génie propre aux diverses provinces où ils sont nés. »

Lui, bien loin de s'écarter de la sienne, s'en est rapproché chaque jour un peu plus et jusqu'au point de s'identifier avec elle en une communion parfaite. Sa musique est l'âme du Languedoc et de la Cerdagne. *Son Chant de la Terre,* son magnifique poème *En Languedoc,* ses mélodies (Mme Malnory-Marseillac et M. Ricardo Viñès ont été les admirables traducteurs de ces œuvres si chaleureuses), sont des pages de lumière dont l'éclat ne peut se ternir. Non, il ne faut pas que Paris ait l'air de garder rigueur à Déodat de Séverac d'avoir voulu demeurer ce qu'il était : un musicien.

Il a été autre chose, ou du moins ce parfait musicien a été de surcroît (ce qui n'est pas interdit), un psychologue, et qui a su mieux que personne parler de son art : « L'œuvre musicale, a-t-il dit, ne peut s'imposer à l'auditeur ni par son plan ni par sa méthode d'écriture, mais par les sentiments qu'elle fait naître en nous. Une œuvre qui ne s'élève pas au-dessus de la sensation physique ou qui ne s'adresse qu'au cerveau est condamnée à périr. Et ce sera justice! Qu'importe qu'elle soit écrite verticalement ou horizontalement, ou avec ces deux moyens réunis, ou avec d'autres moyens nouveaux si on en trouve! Mais il est nécessaire qu'elle dise bien ce qu'elle veut dire. Le défaut général de tous les milieux musicaux actuels est de prendre l'accessoire pour le tout, le moyen pour le but. Si les « avancés » ont une tendance trop exclusive au jeu, les autres croient trop au théorème et à l'épure. Les uns sont un peu futiles, les autres dissertent trop... Ce qu'il y a de regrettable, c'est que quand il entendront une œuvre nouvelle, ils ne consentiront pas à l'écouter passivement et à s'abandonner à la musique corps et âme! Non! ils *n'écouteront* pas la musique, ils la *regarderont* au mi-

croscope... Ils lui feront subir un interrogatoire comme à un prévenu et lui appliqueront, sans recours, un des articles de leur code. C'est le régime du parti pris et de l'arbitraire. »

Pas plus que sa musique la critique de Séverac n'a vieilli...

§

Les deux concerts donnés à l'Opéra par la **Société Philharmonique de Berlin,** sous la direction de M. Wilhelm Furtwängler ont été comme de coutume remarquables. L'enthousiasme d'une foule dont on voudrait être certain qu'elle compte moins de snobs que de vrais amis de la musique est parfaitement justifié quand il s'agit d'un orchestre de cette qualité, conduit par un chef qui est incontestablement l'un des plus éminents qui soient et aient été. Comme pianiste concertant, M. Wilhelm Furtwängler a obtenu aussi, dans le *Concerto brandebourgeois* en ré, conduit de sa place devant le clavier, un succès pareil à celui qu'obtint M. Bruno Walter en de semblables circonstances. Enfin il faut savoir gré à M. Furtwängler d'avoir inscrit au programme *La Valse* de M. Maurice Ravel (hommage à la musique française auquel nous sommes sensibles) et les *Variations sur un thème de Mozart,* de Max Reger, point connues en France. L'exécution de *Till Eulenspiegel* a sans doute été le chef-d'œuvre dans la perfection accomplie de ces exécutions, toutes d'ailleurs d'une qualité admirable.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon. — Guastalla. — Charles Blanc. — L'Exposition.

Sur ce **Salon** des Artistes français et de la Société Nationale, nous voilà bien obligés de répéter ce que nous avons dit des Salons d'Automne et des Indépendants. Les routines et les formules artificielles semblent éteindre toute trace d'inspiration sincère et profonde. Une différence cependant : le Salon officiel suit les formes à la mode avec quelques années de retard; il prend l'aspect d'une pauvre image, timide, assez médiocre, aux prises avec toutes sortes de confusion, d'un vieux Salon indépendant. Au moment où l'« art vivant » finit

par prendre la première place non seulement dans l'esprit des amateurs avertis mais encore dans les commandes de l'Etat — l'exposition permettra de s'en rendre compte de la façon la plus évidente — on cherche à imiter les peintres à succès. Il se passe alors une aventure amusante : après avoir tant méprisé les peintres indépendants, les artistes du Salon considèrent à présent comme un honneur de pouvoir admettre leurs représentants parmi eux. Le jour n'est sans doute pas loin où nous entendrons ici la célèbre formule : « Pas d'ennemi à gauche ». Ce sera le jour où les indépendants déclareront : « Pas d'ennemis à droite ». Ainsi s'apercevra-t-on peut-être de la bêtise de ces formules, et combien est vain, lorsqu'il s'agit de l'art, un vocabulaire digne tout au plus de politiciens qui cherchent à capter des voix d'électeurs. Hélas! L'art contemporain n'est pas toujours imperméable à la démagogie.

L'événement du Salon est la présence d'une aquarelle — d'ailleurs fort belle — de Dunoyer de Segonzac. C'est un envoi symbolique dans l'esprit des organisateurs; ils manifestent quelque fierté d'avoir attiré chez eux l'un des plus illustres hôtes de ces « maisons d'en-face » qu'ils disaient pourtant si mal famées. Ainsi pensent-ils faire pièce à cette dissidence du « Groupe indépendant de la Nationale », dont nous entretenions récemment nos lecteurs. L'absence de ce groupe se fait d'ailleurs cruellement sentir.

Ce Salon est-il donc très inférieur aux autres? Il l'est plutôt moins, à cause de l'exiguïté relative des locaux. Chaque peintre n'expose qu'un tableau et nous ne trouvons pas de ces « grandes machines » dont l'ampleur rendait le ridicule plus apparent. Mais c'est toujours la même incohérence dans ce réceptacle des tendances contradictoires qui divisent notre époque. Nous retrouvons ces natures-mortes-chromos fabriquées sans doute par des peintres très âgés, qui ornaient les salons de la fin du siècle dernier; les paysages à la Didier-Pouget et ceux à la Rochegrosse. La composition anecdotique perd ses adeptes : on ne voit presque plus de « scènes bretonnes » ni de « nymphes au bord de l'eau ». La tendance réaliste qui disparaît chez les éléments les plus doués de la jeune génération commence ici à poindre et à fleurir. Le tableau

« Artistes français » s'accommode aujourd'hui « à la façon de Cézanne ». (On rencontre même une composition traitée selon les meilleures recettes d'André Lhote.) Si le Salon agissait avec plus de franchise, il grouperait ses envois non d'après ses tendances, qui, m'a-t-on dit, ne peuvent intéresser que les spécialistes, mais d'après le choix de ses sujets. Il y aurait des « rayons » comme dans les grands magasins : le rayon des portraits mondains, extrêmement fourni et achalandé, le rayon « piété » avec des petites communiantes au regard extasié et le rayon « érotisme » avec tous ses nus pleins d'attraits sensuels et de perversités.

Il va sans dire que le talent n'est pas banni d'une présentation où se trouvent réunis 2.413 artistes. Dans la *Madone aux bras vides* de Van Dongen, il y a plus de qualités proprement picturales que dans toutes les autres figures du Salon. Guirand de Scevola expose un portrait fort habile et J.-G. Domergue un demi-nu à sa façon qui est d'une élégante virtuosité. On remarquera le portrait de Marcel Baschet, une belle composition de Fouqueray, les *Deux jeunes hommes* de Devambez dont les franches oppositions de couleurs sont harmonieuses, et un verdâtre portrait de Paul Rivet par Mandrassi. Le lumineux paysage de Montézin est vibrant de sensibilité et d'allégresse. Picart Le Doux a peint dans les tons gris et rouge une danseuse d'une matière fort riche. Nous trouvons du charme aux intérieurs de Montagné, de Tristan Klingsor, de Van Hasselt, de Benoît-Lévy. La loge d'artiste de Chochon est un bon morceau sain et équilibré. Le paysage tourmenté de Laure Bruni est d'une sonorité d'accent un peu dispersée, comme toutes les œuvres de cette artiste. Nous aimons beaucoup les portraits de Riemsdyk, ils sont vivants, expressifs et d'une harmonie colorée qui surprend agréablement dans un ensemble où règne le plus souvent la vulgarité. Nous noterons le paysage de Jacqueline Damours, un agréable portrait de Marion de Champ, de couleurs sobres et distinguées. Roger Bezombes a conservé de son séjour à Rome l'amour de la pourpre cardinalice. Ce jeune peintre paraît particulièrement doué : comme nous le disions à propos d'Yves Brayer, à qui il ressemble par tant de côtés, des dons de ce genre ne sont pas toujours sans danger. Alfred Lop

peint une rue parisienne avec des types de personnages d'un accent assez vif.

Dans l'alignement serré des sculptures — la plupart d'une parfaite insignifiance — nous remarquerons la *Femme à la parure* de Favin, une fillette d'Armel-Beaufils, des nus de Fix-Masseau, de Louis d'Ambrosio. Un buste vigoureux de Lénine — en marbre rouge, comme il se doit — se détache par contraste sur des reliefs religieux d'Odetto, d'un style décoratif terriblement artificiel. Par contre, une *Vierge d'Annonciation* de Constant-Brûlé, malgré quelques maladresses dans la draperie, est un morceau traité avec une grâce simple qui enchante. On s'étonne du nombre d'œuvres détestables dont les auteurs sont proclamés « Hors-Concours ». Un certain *Soleil* notamment, pauvre petite figure écrasée dans une couronne en plâtre, paraît bien devoir remporter la palme du mauvais goût.

§

La galerie Marcel Guiot expose un important ensemble d'œuvres de **Guastalla.** L'estime que l'on porte à cet excellent graveur est parfaitement justifiée. Sa pointe sèche possède une sûreté aiguë qui sait avec le minimum de moyens définir le sujet. Son métier, dont il possède toutes les ressources, l'amène à nous donner de précieuses synthèses. Nous goûtons particulièrement ses paysages hollandais et ses paysages florentins dont il perçoit la vérité essentielle et les résonances profondes. D'autre part, ses figures, ses nus sont tracés avec une libre et fière élégance.

Charles Blanc (Galerie Druet) est animé de dons qu'il semble gâcher à plaisir. A coup sûr, le premier de ces dons est de savoir faire des œuvres bien vivantes, curieuses et qui ne peuvent guère laisser indifférents. Charles Blanc pourrait être un de nos meilleurs portraitistes. Mais son métier pourtant fort habile est abîmé par des maladresses, qui prennent d'ailleurs l'aspect de parti pris, un choix de couleurs vulgaires, une pâte plâtreuse, des outrances pauvres et vaines. La crainte de passer pour un pompier, où ne peut-elle mener?

§

J'avais pensé, sur la foi de pronostics officiels solennellement proclamés, réserver cette chronique à **l'Exposition.** A l'heure où j'écris ces lignes, l'Exposition n'est encore qu'un chantier plein d'excroissances agressives et bien pénibles à regarder. De magnifiques perspectives de notre ville sont bouchées. Les deux monuments les plus beaux de la capitale : les Invalides et l'Ecole de Guerre, sont masqués, celui-ci par une bâtisse de béton, l'autre par un parc d'attractions. Quelle image vont emporter de Paris les nouveaux visiteurs de la province et de l'étranger?

J'ai eu la faveur de voir dans leurs ateliers un certain nombre des artistes, peintres ou sculpteurs, qui travaillent pour l'exposition — et leurs œuvres n'attendent plus que les bâtiments destinés à les accueillir. On doit dire qu'ils ont été choisis parmi les meilleurs. Et ils ont trouvé là pour la plupart l'occasion de s'exprimer avec une ampleur dont ils n'avaient jamais rencontré l'équivalent jusqu'ici. Les sculpteurs, qui ont si difficilement l'emploi de leur talent, se sont attaqués à des monuments parfois grandioses. Et les peintres, qui sont obligés de se limiter à cause de la dureté des temps à des tableaux de chevalet, ont été mis aux prises avec de vastes surfaces murales. Il est évidemment plus difficile, lorsqu'on n'y est pas préparé, de remplir des dizaines de mètres carrés d'une bonne peinture décorative que de peindre un bouquet. Certains se sont rompu le cou. Mais d'autres se sont surpassés. Nous aurons d'agréables surprises. Il ne faut jamais se lasser de répéter que l'art, nécessité sociale, vit dans une certaine dépendance de la société, et que la plupart de nos chefs-d'œuvre ont été des commandes. Ce sont vérités trop contestées.

D'autre part, l'Exposition abritera dans son sein deux manifestations d'art de belle envergure. Dans les nouveaux musées, l'exposition des *chefs-d'œuvre de l'art français* formera un tableau magistral et complet de l'histoire de l'art en France depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours. Des pièces parmi les plus notoires acquises par l'étranger, comme l'*Enseigne de Gersaint* de Watteau, vont retrouver pendant

quelques mois leur pays d'origine. Peintures, sculptures, objets d'art arrivent des principaux musées et collections du monde. Au Petit-Palais, l'exposition de l'*Art Vivant* sera la plus prestigieuse réunion de peintures françaises contemporaines qui ait jamais été abritée dans un palais officiel. De Matisse à Derain, de Vlaminck à Segonzac nous pourrons voir l'œuvre de quarante peintres, chacun avec une présentation importante, choisis parmi les plus illustres.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — L. Hennequin : *Fouilles et Champs de fouilles en Palestine et en Phénicie,* dans : *Dictionnaire de la Bible. Supplément,* Letouzey, fasc. XIII, 1936, p. 318-523. — Ch. Vellay : *Controverse autour de Troie,* Les Belles Lettres, 1936. — A. Godard : *Les anciennes mosquées de l'Iran. — Historique du Masdjid-è-Djuma d'Isfahân,* dans : *Athâr-è-Irân,* Geuthner, I, 2, 1937, p. 187-282.

Le supplément du Dictionnaire de la Bible a donné dans un de ses derniers fascicules une excellente monographie sur les **Fouilles et Champs de fouilles en Palestine et en Phénicie** due à M. Hennequin. De nombreuses missions se sont attachées, dans ces dernières années, à l'exploration archéologique de Canaan; la carte schématique dressée à cet effet (p. 328), ne comprend pas moins de 110 noms dont 90 sont identifiés. Au point de vue des résultats, la Palestine et la Phénicie se présentent tout différemment. Les facilités de la vie, la richesse du sol en Phénicie ont permis la création de grandes cités prospères, dont la situation côtière augmentait la prospérité : l'exploration méthodique de sites comme Byblos, Ras-Shamra, fait presque oublier les premières recherches bien plus modestes sur les divers sites phéniciens. La fouille de Sidon, qui sera bientôt entreprise par l'Etat du Liban sous la conduite de M. Dunand, fait présager par l'importance du site antique, des résultats encore plus importants que ceux qu'a donnés Byblos.

Par contre, l'âpreté de la Palestine, les idées religieuses qui ont marqué sa civilisation, ménagent à l'archéologue des satisfactions moins éclatantes. L'exploration de sites comme Samarie, Beïsan, Mégiddo, est de haute valeur pour l'histoire de la civilisation et de la religion en Canaan, mais les mo-

numents sont moins nombreux et d'importance artistique moins considérable.

Le bilan de toutes ces découvertes, y compris celles qui intéressent la préhistoire, a été soigneusement établi, illustrations à l'appui, par M. Hennequin. Sa monographie constitue l'initiation indispensable à qui veut étudier les antiquités de Phénicie et de Palestine.

Les controverses autour de Troie, de M. Ch. Vellay, nous conduisent à l'extrême Ouest de l'aire orientale. C'est, comme le dit l'auteur, une sorte de complément de ses « Nouveaux aspects de la question de Troie », où le problème qu'il reprend aujourd'hui était déjà posé. A l'entrée de l'Hellespont une presqu'île fait face à la Chersonnèse de Thrace; un des districts qui la composent est dominé par l'Ida, arrosé par le Scamandre et son affluent le Simoïs; entre ces deux cours d'eau, se dresse l'éperon d'Hissarlik où les fouilles ont retrouvé la Troie d'Homère. Sur cette acropole, les civilisations se sont succédé et Schliemann, déblayant la seconde couche de débris (Troie II), crut avoir retrouvé la Troie homérique détruite à la fin du XIIe siècle avant notre ère, alors qu'il découvrait au contraire des vestiges bien plus anciens, datant de la seconde moitié du IIIe millénaire. C'est Dörpfeld qui identifia la Troie homérique, mais avec la sixième couche de décombres (Troie VI), que Schliemann n'avait pas reconnue.

Mais, tandis que nombre d'historiens ou d'archéologues acceptaient volontiers cette identification, d'autres, comme M. Vellay, se refusaient à voir dans un site d'importance aussi restreinte la puissante ville qui tint tête pendant tant d'années à une coalition; bien plus, si l'on prend le texte homérique, dont les descriptions sont précises, il semble y avoir impossibilité matérielle de localiser son récit sur les lieux en question. Au début de son étude, M. Vellay marque les avantages qu'il a remportés sur ses adversaires, qui se sont vus forcés d'adopter de nouvelles hypothèses pour justifier la possibilité de garder le site classique; il relève les points faibles des positions de repli de M. Dörpfeld, et de l'essai d'identification de Troie tenté par M. V. Seyk; faisant état d'un texte d'Hellanicos de Lesbos, il suppose une Troie qui, en somme, unirait

le nouveau site à l'ancien, sur une longueur de plusieurs kilomètres. Texte d'Homère en mains, M. Vellay en démontre l'impossibilité et ajoute que si Hellanicos nous présente une Troie en partie de fantaisie, rien du moins, dans sa description, ne peut s'appliquer à Hissarlik.

Au chant VII, Homère rapporte la construction du puissant mur de défense du camp achéen; M. J. B. Scott a émis des doutes sur la véracité du récit. M. Vellay s'efforce de les dissiper du fait que nous ignorons la longueur exacte de l'armistice pendant lequel il aurait été construit; estimant que les couches III-VI d'Hissarlik ne sont suffisamment précisées ni par la céramique, ni par les modes de construction, il suppose que les vestiges des doubles murailles rencontrées ont servi aux Grecs pour l'édification de leur tombeau commun, qu'il fallut agrandir; ces accroissements sont considérés à tort par M. Dörpfeld comme les étages divers de Troie VI. Les dimensions même de Troie ne permettent pas son identification avec la cité homérique; on a pu suggérer qu'Homère avait exagéré comme le fait d'ordinaire l'épopée; M. Vellay souligne que les villes contemporaines ou d'un âge voisin de Troie, dont le rôle a été capital, ont eu une bien autre superficie qu'Hissarlik et une autre situation (Tirynthe par exemple).

La Troie II a moins de 8.000 mètres carrés de superficie; la Troie VI un peu plus de 15.000 mètres, soit l'habitat possible de quelques centaines d'habitants. L'Acropole seule d'Athènes, qui n'est que la demeure des dieux et des princes, mesure environ 30.000 mètres carrés, le double de Troie VI. Au contraire, à Eski-Hissarlik, par exemple, les ruines ont environ 89.000 mètres carrés, surface cinq fois plus grande que Troie VI. En somme, si l'on passe en revue les sites de la plaine qui ont pu être le siège de villes fortifiées, Hissarlik se présente comme un des plus petits.

Comme il était naturel, M. Vellay se réfère aux fouilles américaines qui ont été reprises récemment sur le site. Aucun vestige n'a été rencontré du mur Nord de la VIe ville. M. Blegen d'ailleurs considère la Troie homérique, non comme la VIe cité mais comme la VIIe *a*. (M. Vellay, à ce propos, s'élève avec raison contre la division à l'infini des niveaux archéolo-

giques rencontrés dans les fouilles.) Mais il subsiste des observations de M. Blegen que l'agglomération existant sur la butte d'Hissarlik entre 1500 et 1300 n'avait pas de mur d'enceinte et a péri dans un cataclysme. La ville restaurée a peu duré; on y trouve des cendres, une forte muraille demi-circulaire et l'importation de céramique mycénienne de la Grèce et des îles avec imitation locale des types importés. Donc, dit M. Vellay, petite ville détruite par l'invasion de l'armée d'Agamemnon, les Grecs utilisant le site comme polyandrion (cendres, mur demi-circulaire du côté de l'ennemi), la céramique représentant les traces de l'installation temporaire des Achéens.

Par contre, sur le Bali-Dagh, au Sud de la plaine de Troie, la mission a reconnu des ruines contemporaines d'Hissarlik VI ou VII, cinq fois supérieures comme superficie à celle d'Hissarlik même. Si la tradition, les conditions topographiques, les considérations stratégiques et l'archéologie, comme le dit M. Vellay, sont d'accord, ne serait-il pas indiqué de localiser là la Troie homérique, Hissarlik représentant au contraire la base de l'armée achéenne?

Que répondre au plaidoyer très convaincant de M. Vellay? L'argument contre lequel il proteste, car il n'est pas démontrable, et qui lui a été opposé maintes fois : qu'Homère n'est pas Pausanias, et qu'il faut voir dans son poème une grande part de fiction.

Cette objection n'est cependant pas sans valeur; elle ne tombera définitivement que si des fouilles archéologiques d'envergure viennent trancher la question en faveur d'un nouveau site.

La deuxième livraison d'Athâr-é-Irân revue dont je signalais la naissance dans ma dernière chronique, comprend le début d'une grande étude de M. A. Godard, Directeur du Service des Antiquités, sur les **Anciennes Mosquées de l'Iran** et notamment, **L'Histoire du Masdjid-é-Djum'a d'Isfahân.** Aux premiers temps, le plan suivi pour les lieux de culte, est celui de la mosquée arabe (par exemple le Târi-Khâne de Damghan), dont le type est la mosquée d'Ibn-Touloun, la mosquée d'Amrou au Caire, copiée par la Grande Mosquée de Kairouan. Ce plan disparaît dès le ve siècle de

l'Hégire et c'est le règne de la mosquée iranienne; son plan, dit mosquée-madrasa, né sous les Seldjukides, devient plus tard la grande mosquée classique à quatre iwans. A l'origine, la construction est un pavillon isolé à coupole abritant une seule salle largement ouverte. La cour et les quatre iwans, dont un à l'avant de la salle primitive conservée comme sanctuaire, viennent rendre ensuite la première construction méconnaissable.

Le Masdjid-é-Djum'a d'Isfahân, la mosquée du vendredi, a été construite selon ces étapes; le plan est demeuré le même depuis lors; son décor seul a plusieurs fois changé. Assez loin de la grande place où se déroulaient jadis les cortèges qui conduisaient au Shah les ambassadeurs étrangers, où les nobles persans se défiaient au polo à cheval, où se dressent la Mosquée du Shah et le pavillon royal aux délicates colonnes, garni de fresques où, sous l'influence de l'Occident, Persans et Persanes rappellent les personnages du temps de Louis XIII, caché dans les humbles demeures qui l'enserrent, s'élève le Masdjid-é-Djuma. La vaste cour au milieu de laquelle se dresse un kiosque qui en fait mieux ressortir la grandeur, est dominée sur ses quatre faces par les arcades béantes, refuge d'ombre, des iwâns. L'approche des murailles, faites de briques, est un émerveillement; les kachis (carreaux de faïence) leur constituent un précieux revêtement que rajustent les restaurateurs, ainsi qu'aux iwâns, notamment celui de l'Ouest avec sa voûte à niches en demi-encorbellement, qui fut réparé en 1700. La salle à coupole tranche sur le reste de la construction par son austérité, la masse de ses piliers, jumelés pour permettre à la brique de supporter les charges qu'on lui impose. L'esprit se reporte à ces colonnes demi-engagées, datant de plus de 3.000 ans avant notre ère, trouvées par la mission allemande à Warka en basse Mésopotamie; ayant à vaincre les mêmes difficultés, disposant d'une matière encore moins résistante, la brique crue, les architectes ont réalisé d'instinct les mêmes formes.

D'admirables photographies font connaître au lecteur un des monuments parmi les plus magnifiques et cependant peu connus de l'Iran.

D[r] G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Le théâtre d'Edmond Rostand et la musique. — Quelques jours de permission, en octobre 1918, m'avaient permis d'aller rejoindre les miens sur la côte basque. Les autos étaient rares à ce moment dans le pays. J'avais profité d'une de ces journées uniques, où la lumière dorée de là-bas baigne de ses rayons la ligne ondulée des Pyrénées finissantes, pour aller à bicyclette voir Edmond Rostand, que je savais à Arnaga, entouré de fidèles amis : Mary Marquet, Paul Faure, Louis Labat. Je l'avais trouvé tout à la joie de la prochaine victoire, plein de feu, d'enthousiasme, et de projets de toutes sortes que le destin fatal allait, hélas! si vite anéantir... Il m'avait fait connaître, de cette voix prenante qui n'était qu'à lui, plusieurs de ces poèmes du *Cantique de l'Aile,* où son cœur de patriote, sa sensibilité d'homme, se donnaient tout entiers, et où sa forme, s'élevant au-dessus des préoccupations de virtuosité, s'élargissait et s'épurait de si émouvante façon. Je le vois encore vers la fin de la journée, le chapeau légèrement baissé sur les yeux, drapé dans un large manteau, tandis que nous marchions, le long de la pièce d'eau, entre Arnaga et cette pergola dont la blancheur se détachait sur le fond sombre des montagnes. Autour de nous se posaient, bruissaient pigeons et colombes. Il me parlait de cette *Dernière Nuit de Don Juan* qui l'occupait alors, et n'avait pas trouvé encore sa forme définitive... Comme il m'accompagnait plus tard, à la nuit tombante, sur la route d'Espelette, par où j'allais regagner Saint-Jean-de-Luz, je lui avais transmis, comme j'en avais accepté la mission, la suggestion d'un ami, un des meilleurs compositeurs de ce temps, qui envisageait de mettre en musique la *Princesse Lointaine,* mais ne restait pas sans scrupules sur le principe même de cette délicate transposition, à laquelle il devait d'ailleurs renoncer par la suite. J'ignorais que, juste au même moment, Edmond Rostand était sollicité par un grand éditeur de musique étranger en vue de l'adaptation lyrique de l'ensemble de son œuvre théâtrale. Il s'en était longuement ouvert à moi. Certes, il ne méconnaissait pas tout l'intérêt, à divers points de vue, de la proposition. Mais il était trop fin, il se connaissait trop bien

pour ne pas sentir l'écueil. Il se rendait compte que la vivacité de son dialogue, sa brillante jonglerie verbale, l'équilibre même de ses alexandrins, leur fantaisie tour à tour mordante et sentimentale, étaient difficilement compatibles avec un langage qui s'alimente à d'autres sources, obéit à d'autres lois, et risquait dès lors d'en altérer l'esprit véritable, sans bénéficier lui-même de leur concours. Tout en se disant trop modestement étranger à la musique, il comprenait que, si celle-ci cherchait à traduire son texte en ses nuances multiples de trop près, elle s'exposait à s'égarer en bagatelles descriptives, et à perdre de vue son objet véritable : l'expression du sentiment. Si, au contraire, elle ne s'y attachait pas, elle s'écartait de la parole, et en arrivait à être dépourvue de tout soutien. Il y avait aussi la question difficile et inéluctable des coupures, des « jours » à laisser au compositeur, que Rostand ne se souciait guère d'établir lui-même. Au fond, il sentait bien que toute poésie dramatique à forme déterminée est peu propice à l'expansion musicale. Les précédents de Corneille, Racine, Molière, Victor Hugo sont là pour nous instruire à cet égard. Et arrivés aux confins d'Espelette, où nous devions nous séparer, nous avions laissé en suspens ce délicat problème, pour en revenir aux sujets évidemment plus pressants de l'heure d'alors... Je ne devais le revoir, hélas! que quelques semaines plus tard, sur son lit de mort, dans le rez-de-chaussée de l'avenue de La Bourdonnais... Tels sont la destinée, et ses desseins impénétrables.

Quels que soient les talents indiscutables, et d'ailleurs fort différents, que le librettiste et les compositeurs intéressés aient déployés dans les adaptations lyriques du théâtre d'Edmond Rostand, réalisées depuis qu'il n'est plus parmi nous, on ne peut dire qu'elles nous aient apporté, à cet égard, une solution définitive qui, très vraisemblablement, n'est pas réalisable. Ce qui ne m'empêche en aucune manière de rendre hommage aux hautes qualités musicales de la partition que la *Princesse lointaine* a inspirée à M. G. M. Witkowski, de reconnaître l'habileté que M. Franco Alfano, auquel échut finalement la tâche périlleuse de se mesurer avec *Cyrano de Bergerac*, a mise à se tirer d'affaire, en attendant que l'Opéra représente prochainement la *Samaritaine*, ornée de

notes par M. Max d'Ollone depuis pas mal d'années déjà, et que *Chantecler* trouve, si j'ose ainsi m'exprimer, chaussure musicale à sa patte.

Aujourd'hui, c'est l'*Aiglon* dont le théâtre de Monte-Carlo vient de nous offrir la version lyrique. On ne peut que rendre hommage à l'adresse déférente et l'expérience avisée du théâtre avec lesquelles M. Henri Cain a accompli sa besogne, procédé aux resserrements et allégements indispensables — notamment en fondant en un seul tableau les deux premiers actes du drame primitif. Mais il n'était pas en son pouvoir d'écarter les objections de principe. Elles tiennent d'ailleurs ici en partie au sujet lui-même, dont le défaut est dans la tardive apparition, au troisième acte, de la péripétie de la conspiration qui déclenche l'action proprement dite. Les premiers actes, tout en conversations, souffraient déjà, sous leur forme initiale, de cette stagnation, aggravée ici par le ralentissement inévitable que la musique imprime à ce dialogue rapide, brillant, tout en facettes, à ce panache romantique, à cette incessante jonglerie verbale, à ces tirades abondantes, comme celle de Metternich au chapeau de l'empereur, aux boutades malicieuses et fières du jeune duc de Reichstadt, navré des frivolités de son entourage, sourd aux manœuvres tortueuses du prince de Metternich, — s'exaltant aux souvenirs paternels évoqués par Flambeau. L'émotion, la poésie, aliment naturel du discours musical, reprennent le dessus heureusement pendant les deux derniers tableaux, qu'anime l'entraînant souffle d'épopée que vous savez.

La partition que MM. Arthur Honegger et Jacques Ibert ont écrite rapidement, en une fraternelle collaboration sur la nature de laquelle ils ne nous ont, à dessein sans doute, pas donné de détails, suit le même sort, en son ensemble, que le livret. On ne saurait lui en faire grief. Malgré leur désir d'unification, en l'occurrence, le tempérament et le style des deux auteurs, qui comptent, on le sait, parmi les meilleurs représentants de leur génération, sont assez différents pour qu'il ne soit pas très difficile, je vous assure, à une oreille tant soit peu familière avec leurs œuvres précédentes, d'attribuer à chacun sa part. Mais respectons cet *incognito* de principe. Reconnaissons que, faute de pouvoir aisément, dans toute la

première partie de l'œuvre, traiter le drame en profondeur, MM. Arthur Honegger et Jácques Ibert l'ont entourée du charme de langoureuses valses viennoises, que le maître du *Chevalier à la Rose*, M. Richard Strauss, présent dans la salle, semblait goûter avec plaisir, d'expansions élégiaques, dont une au troisième acte, un peu trop directe vraiment, n'est sans doute ici que provisoire, et de notations dramatiques quelquefois frappantes, dans les rôles de Flambeau et de Metternich, pourtant ingrats au point de vue lyrique.

Au quatrième acte, le ton s'élève, et l'auteur a su créer autour du saisissant tableau de la plaine de Wagram, l'ambiance de mystère et de grandeur voulue, en graduant avec art la puissante progression qui, tandis que le jeune duc exalte son rêve patriotique, combine *Le Chant du Départ* et *La Marseillaise*.

Enfin, au dernier acte le musicien, qui sans doute n'est pas ici le même, a su mettre dans les dernières paroles de l'Aiglon, dans son émouvante évocation des chansons populaires ayant bercé son enfance, une poésie pénétrante qui, pour ne pas renier ses parentés diversement notoires, a sur notre sensibilité une action dont il est juste de lui faire honneur et qui laisse l'auditeur sous une favorable impression, surtout quand on y aura supprimé une conclusion de trois mesures dont le dynamisme paraît peu légitimé par la situation.

M. Raoul Gunsbourg n'a rien négligé pour assurer à *L'Aiglon*, sous sa nouvelle forme, une présentation de choix. Par ses dons dramatiques, sa fière élégance, sa compréhension nuancée du caractère complexe du rôle essentiel du duc de Reichstadt, où elle a su ne pas pâtir des redoutables souvenirs de Sarah Bernhardt, — par les accents prenants qu'elle a su trouver à son agonie, Mlle Fanny Heldy, je suis heureux de pouvoir le dire ici, a pleinement justifié les grands espoirs qu'Edmond Rostand, juge clairvoyant, avait mis en elle, à l'aurore de sa brillante carrière.

A ses côtés, M. Vanni Marcoux, en campant un impressionnant Flambeau, montre toute l'étendue de ses ressources de chanteur et de sa maîtrise d'interprète. M. Endrèze, subtil et persuasif, sert au mieux, par son impeccable diction et sa vive intelligence, le rôle difficile de Metternich. Mme Branèze, au frais organe, est une gracieuse Thérèse.

Les personnages secondaires sont bien tenus. Les chœurs n'ont pas failli à leur mission dans la scène de Wagram, non plus que l'excellent orchestre, sous l'égide musicale de M. Félix Wolfes. Les intérieurs somptueux ou les vastes horizons de M. Visconti, la mise en scène et les suggestifs éclairages de M. Raoul Gunsbourg ont été justement appréciés. Et il semble que le succès obtenu assurera sur d'autres scènes la fortune de l'ouvrage dans le sens voulu par les auteurs, en marge de celle de l'*Aiglon* original, où s'exprime toute l'âme généreuse, la foi vibrante et la délicatesse infinie de l'être d'élite dont les amis d'Edmond Rostand conserveront à jamais le souvenir...

GUSTAVE SAMAZEUILH.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

L'effort communiste et l'Armée. — *Perseverare diabolicum...* La persévérance soviétique a en effet quelque chose de diabolique, non seulement du fait qu'elle existe, mais par son ingéniosité, son protéisme et les moyens qu'elle emploie. On a vu en matière politique la propagande communiste se faire de pacifiste belliqueuse, d'internationale nationaliste. Tout dépend des compromis jugés nécessaires entre ces deux personnes en une seule que sont le Komintern et l'U. R. S. S. : l'une représentant le principe, toujours valable, de révolution sociale et de subversion morale; l'autre, réalisation concrète, apparaissant comme une puissance politique et, comme telle, aussi nationaliste et impérialiste que quiconque. Chez nous, l'Armée a toujours été pour l'une et l'autre un objectif de choix : mais l'évolution des méthodes employées est curieuse à étudier.

Aux années qui ont suivi la guerre et la Révolution russe correspond la période du pacifisme à tout prix et de l'antimilitarisme grossier : il s'agit pour le parti communiste, inspiré par Moscou, d'exploiter l'horreur de la guerre, l'idée de paix universelle réalisée par l'union des travailleurs contre le capitalisme, cause principale des conflits. Les formules sont connues, d'aucunes sont déjà anciennes : « l'Armée chien de garde du capital », « la crosse en l'air », « les balles pour les généraux », « les marchands de canons ». On travaille le soldat, on le dresse contre ses chefs, exploiteurs

aux gages des capitalistes, et véritables gardes-chiourmes. C'est en somme un des aspects les plus bas de la lutte de classes... Pratiquement les journaux extrémistes recueillent et provoquent toutes sortes de récriminations, même les plus futiles. On pèse, sans plus de raisonnement, sur les côtés les moins nobles des esprits, on fait appel aux instincts les plus sordides : procédé démagogique qui, pense-t-on, porte toujours ses fruits. La haine et l'envie sont systématiquement exploitées contre les officiers et sous-officiers qu'on traite communément de « g... de vaches ». On déclare prendre la défense des ouvriers et paysans encasernés, et on cherche à organiser parmi eux « l'action de masse », qui doit aboutir à la révolte et, tout au moins, au refus de prendre les armes, soit en cas de guerre, soit pour la police intérieure, contre les « camarades », de quelque nationalité qu'ils soient...

Tout naturellement, le Parti communiste en est venu à la création dans la troupe de cellules occultes, comme dans les usines. Dans d'assez nombreux régiments ou services, des noyaux se forment, souvent dépistés d'ailleurs, dont l'action est généralement assez maladroite. On leur adjoint l'action de petits journaux de caserne, et la grossière propagande se développe de plus en plus. Attaques, injures, calomnies sans cesse renouvelées finissent par émouvoir certains ministres : des poursuites sont prescrites, des condamnations parfois sévères interviennent, et il arrive que les victimes se voient attribuer des indemnités assez substantielles... Mais sa véritable force de résistance, l'Armée la trouve en elle-même, dans ses traditions, dans les sentiments fonciers d'honnêteté et de patriotisme, dans le bon sens et aussi l'indifférence politique de la multitude des jeunes gars de France qui constituent sa masse, — dans ses cadres surtout. En somme, l'action par le bas menée par les sous-ordres du Parti n'obtient pas de résultats sérieux. Au cours de ces années d'après-guerre, selon que les gouvernements au pouvoir laissent apparaître plus ou moins de faiblesse et d'esprit démagogique, certaines manifestations se sont bien produites çà et là : elles ont généralement été le fait de réservistes, poussés par des meneurs rétribués et dûment chapitrés. A quoi ont-elles abouti? La troupe active, celle des « encasernés », n'a

jamais suivi que ses chefs... Et il a tout de même bien fallu que les pouvoirs publics réagissent, si timorés qu'ils fussent, car l'Armée s'est défendue. Quelques individus rudement empoignés, et le calme renaissait dans les camps : la justice sereine pouvait prononcer quelques exemplaires condamnations, avec l'approbation d'un gouvernement rassuré...

Cependant le mouvement communiste subissait de graves échecs dans le reste de l'Europe, et l'étoile d'Hitler commençait à monter. Il n'est pas besoin de rappeler l'évolution qui se fit dans la section française du parti, et comment les frères allemands, devenus fascistes à leur manière, furent considérés à leur tour comme « ennemis publics n° 1... ». Lorsque l'alliance franco-russe, grande pensée qu'on pouvait croire périmée, revint sur le tapis comme une nouveauté, la volte-face devint alors tout à fait remarquable et complète; elle témoigne vraiment de l'étonnante et totale soumission des militants aux principes et aux ordres les plus contradictoires : il fallut désormais devenir militariste et nationaliste, pour la défense de l'U. R. S. S.! Et comme la période électorale s'ouvrait, le Parti communiste fit sien le nouveau slogan, comme on dit, du Front populaire : « La France forte, libre et heureuse pour le pain, la paix, la liberté » — la paix n'étant là que pour copie conforme, car rien ne se révèle plus belliqueux qu'un révolutionnaire pacifiste. Il fallait avoir une armée forte, au service du parti. C'est ainsi qu'on vit le bourrage de crânes prendre astucieusement une forme nouvelle... Il était tout de même difficile de supprimer les rubriques militaires des journaux de combat : on les utilisa à des attaques contre les officiers dits fascistes, en vue de l'épuration nécessaire et de la constitution d'une armée *républicaine*. Ainsi sont signalés à la vindicte publique ceux qui lisent des journaux factieux, — alors que l'*Humanité* serait interdite dans les casernes — et lorsqu'on se plaint de la mauvaise cuisson des haricots ou des marches trop longues, c'est aux seuls fascistes qu'on impute ces crimes. Périodiquement même paraissent des lettres de soi-disant officiers acquis aux idées nouvelles, mais dont malheureusement le style et les erreurs permettent de déceler la suspecte origine...

Quoi qu'il en soit, un semblable retournement n'alla pas sans quelques accrocs, à l'avènement du Front populaire. De braves réservistes, imbibés de pur antimilitarisme dès l'âge le plus tendre, se crurent alors tout permis, et il se produisit quelques incidents qui furent, à la surprise générale, sévèrement réprimés. Quant aux hommes de l'active qui pensèrent pouvoir développer leur propagande, voire figurer dans les cortèges estivaux derrière leurs propres députés, ils éprouvèrent à leurs dépens que la politique est chose plus complexe que ne le pouvaient concevoir leurs cerveaux ingénus...

Il arriva ainsi que l'Armée, après ces premiers mois du nouveau régime, continua à tenir debout, ayant eu la chance assez extraordinaire de bénéficier pour sa part de ce compromis hybride qu'est le gouvernement du Front populaire. La politique reste interdite dans la troupe, et le ministre y tient la main : tout bon citoyen ne peut qu'y applaudir. On conçoit dès lors que les communistes n'y trouvent pas leur compte.

Aussi bien, ne visent-ils pas à la conquête prochaine du pouvoir, par des moyens de violence? Forts des complaisances qu'ils rencontrent de toutes parts, ils entendent moins que jamais renoncer à gagner l'Armée. Mais comme la méthode jusqu'ici employée s'est avérée insuffisante, on tentera une manœuvre plus délicate, mais infiniment plus efficace : pour avoir l'Armée, il faut s'assurer des cadres. Tel est le principe désormais admis; le reste, pour n'être pas négligeable, devient tout à fait secondaire.

En ce qui concerne les officiers, il est de notoriété publique qu'il s'agit d' « éliminer » les suspects, et ceux-ci sont fort nombreux. Un document — traduit de l'espagnol du reste — donne toutes les instructions nécessaires sur la façon d'opérer, en prévision d'un coup de force... Avec une duplicité qui ne surprendra pas, elles préconisent d'utiliser provisoirement les officiers sympathisants, quitte à s'en débarrasser, le coup fait, pour les remplacer par des partisans de plus stricte obédience. Ces instructions sont connues en haut lieu et leur authenticité paraît indiscutable.

Mais il ne suffit pas de discréditer ni même de détruire

les cadres supérieurs : il reste les sous-officiers. Ceux-là, on espère les gagner. Chefs les plus immédiats et les plus près de la troupe, sortis du peuple, relativement nombreux, il faut arriver à les avoir sous la main, prêts à la défection et à la rébellion, capables même de participer à l'élimination dont il vient d'être parlé. On sait en haut lieu que l'organisation est amorcée; des noyaux actifs, en relation avec les agents extérieurs, en seront les organes. Quant à la propagande, elle saura au besoin, pour n'effaroucher personne, se parer du dernier masque inventé, pour des fins politiques, par le Parti : entendez par là l' « Unité française » par l' « Union prolétarienne », union des travailleurs, des vrais républicains de tous les partis, sous les couleurs du patriotisme et de la foi démocratique, contre le Fascisme... On ne négligera pas pour autant d'exploiter les appétits, les ambitions, les besoins matériels. Il est recommandé de faire état du niveau très bas des soldes, comparées aux salaires des ouvriers, et de faire entrevoir aux intéressés qu'au jour de la Révolution, il ne dépendra que d'eux de s'approprier les grades de leurs chefs et les avantages qui y correspondent... Nous voilà loin des outrages d'antan!

Il est à peine besoin de faire remarquer la duperie qui se cache sous un appât aussi vil... Le bon sens et l'intelligence ne le cèdent pas à la loyauté chez nos sous-officiers, et la majorité d'entre eux reste certainement inaccessible à ces menées. Mais l'Armée forme un tout qui doit être homogène. Il ne faut pas que le trouble et la défiance puissent s'y introduire, il ne faut pas que des esprits faibles puissent être la proie d'un entraînement, il ne faut pas qu'avec le temps des éléments malsains aient le loisir de s'y développer et d'agir. Ce dangereux travail de termites entrepris maintenant par le Communisme, nous savons que le Ministre, à qui il faut en savoir gré, s'en est ému : mais est-ce suffisant? Lutter contre le mal dans les casernes est peu de chose : ses racines plongent plus loin et renaissent sans cesse, comme on le voit chaque jour. *Caveant consules*... soit. Mais que sert de veiller si on ne peut agir?

JEAN-PIERRE RAMUS.

LETTRES ANGLAISES

D. C. Somervell : *The Reign of King George V*, Faber. — Nora E. Hudson : *Ultra-Royalism and the French Restoration*, Cambridge University Press. — F. L. Lucas : *The Decline and Fall of the Romantic Ideal*, Cambridge University Press. — Arthur Tilley : *Madame de Sévigné*, Cambridge University Press. — Mrs J. L. Garvin : *Child of Light*, Cape. — Cloudesley Brereton : *France*, Heffer. — R. L. Graeme Ritchie : *France: A Companion to French Studies*, Methuen. — Mémento.

L'auteur de **The Reign of King George V,** Mr M. C. Somervell est un historien éprouvé qui s'est tiré à son honneur d'une tâche singulièrement délicate. Il vient de publier une seconde édition de l'ouvrage qu'il a consacré au règne de George V. La première avait paru avant la mort du roi, et celle-ci mise à jour constitue à présent une histoire du règne tout entier, ou plutôt une « chronique » du règne, ainsi que l'auteur le spécifie dans sa préface, en remarquant que le moment serait prématuré de traiter cette récente période d'une manière réellement historique. *An English Chronicle* dit fort à propos le sous-titre, et l'on voit les événements se succéder en bel arroi, du point de vue britannique, autour d'un monarque qui était roi de Grande-Bretagne et empereur de vastes possessions par delà les mers. C'est un sommaire bien équilibré où les faits prennent vis-à-vis les uns des autres leur relative importance. L'auteur vise et atteint à une louable impartialité, ce qui n'empêche ses opinions et ses jugements de présenter pour le lecteur insuffisamment informé de précieuses bases d'appréciation.

« Les rois viennent et passent, mais, autant que peuvent l'être les choses de ce monde, la Couronne est éternelle. » C'est sur cette réflexion que se termine le livre, et les événements ont en effet bien démontré que le roi *passe* dès qu'il semble oublier que sa seule prérogative est de porter la couronne et qu'il règne, mais ne gouverne pas.

§

Les époques se suivent et se ressemblent, sans doute parce que les hommes continuent à commettre les mêmes folies et à s'embourber dans les mêmes pétrins. Dans l'ouvrage qu'elle intitule **Ultra-Royalism and the French Restoration,** où elle étudie le conflit des idées politiques en France entre 1815

et 1830, Miss Nora E. Hudson procède à de fort curieux rapprochements entre cette époque et la nôtre. Après les bouleversements révolutionnaires et napoléoniques, les peuples éprouvent ce même besoin de sécurité et de stabilité et s'impatientent que ceux qui les mènent ne parviennent pas à les satisfaire. Pendant la Restauration, on voit les classes moyennes s'efforcer d'arracher le pouvoir politique à une monarchie qui s'obstine à l'exercer en dehors de la constitution, et, somme toute, c'est l'éternel conflit, renouvelé aujourd'hui, de l'autorité et de l'individualisme, la lutte sans merci entre le despotisme et la liberté, où jusqu'à présent l'histoire enregistre le triomphe plus ou moins durable de celle-ci.

L'auteur de cet excellent travail explique avec clairvoyance la politique de la droite pour adapter la monarchie aux conditions nouvelles, et son exposé est attachant comme la lecture d'un drame poignant. La noblesse retour de l'émigration et le clergé n'ont rien appris, et nous avons constaté le même aveuglement, la même ineptie, la même imbécillité chez les politiciens responsables du désastre de 1914, à qui on a laissé le soin de refaire l'Europe et dont la folie, l'outrecuidance et les sottises nous ont replacés devant la menace d'un identique désastre qu'un miracle seul pourra éviter.

Sous la Restauration, conclut Miss Nora E. Hudson, la démocratie ne fit guère de progrès. La scène politique fut accaparée par la bourgeoisie, acharnée à s'emparer d'un pouvoir qu'elle prétendait avoir le droit d'exercer du fait de la réadaptation sociale et de l'expansion économique qui suivaient la Révolution. Mais ces quinze années de lutte n'aboutirent qu'à une solution précaire. Lorsque l'Assemblée Nationale avait, en 1791, promulgué la Constitution, d'aucuns pensèrent que la Révolution était finie; en 1804, quand fut proclamé l'Empire, beaucoup s'imaginèrent que le problème était résolu; après la Restauration des Bourbons, en 1814, on espéra que l'alliance de la légitimité et de la liberté allait tout consolider; en 1830, avec la Charte, on attendit du nouveau régime qu'il apportât cette stabilité dont on manquait depuis quarante ans. Mais, avant même que se fussent tues les acclamations qui saluèrent la victoire libérale, les nuages de la déception obscurcirent l'horizon politique. « Moi aussi je suis

dans les vainqueurs, disait Royer-Collard, mais la victoire est bien triste. » Armand Carrel lui-même, se rendant compte des défauts du régime qu'il avait contribué à établir, commença à envisager les droits des masses, discernant avec Chateaubriand que les vieilles doctrines étaient périmées :

Nous avons le dernier mot de M. de Chateaubriand, et ce n'est ni la monarchie..., ni la Charte, ni même le gouvernement représentatif, proclamait le *National*, en 1834; c'est quelque chose de plus digne des efforts et des sacrifices de la génération vivante, c'est la révolution sociale.

Saluant l'impétueuse arrivée d'une révolution qu'il prévoyait, Lamennais annonçait que l'unité renaîtrait de la lutte pour la liberté. Et le baron d'Eckstein, tout dévoué qu'il fût à la monarchie et à l'Eglise, écrivait dans son journal : « Quelles que soient les savantes combinaisons de la politique moderne, la démocratie est vraiment le fond des choses. » Et c'est ainsi que la Révolution de 1830 a marqué, non seulement le triomphe du libéralisme sur la légitimité, et de l'individualisme sur la tradition, mais encore le commencement d'une ère nouvelle.

Une nombreuse bibliographie, pour la majeure part française, et un précieux index complètent cet excellent ouvrage.

§

La révolte en art allait de pair avec la révolte politique annoncée par M. de Chateaubriand, et en même temps que le libéralisme, le romantisme triompha. Il est vrai que, selon M. Maurras, l'auteur du *Génie du Christianisme,* tout royaliste qu'il se prétendît, fut toute sa vie un libéral ou, ce qui revient au même, un anarchiste; jugement qui peut s'appliquer à tous les chefs romantiques qui furent légitimistes et catholiques. Le phénomène est expliqué dans six curieuses études que Mr F. L. Lucas a réunies sous le titre de **The Decline and Fall of the Romantic Ideal.** Selon lui, la qualité fondamentale du Romantisme n'est pas un simple anti-classicisme, ni un certain médiévalisme, ni rien de ce que suggèrent ses diverses formules; c'est plutôt une « libération des couches moins conscientes de l'esprit ». Dans la vie comme dans la littérature, le sain équilibre se place entre l'excès de la pondération

et l'excès d'impulsivité, entre trop et trop peu de contrôle de soi. L'ivresse romantique de l'imagination suspend la rigide censure que doit exercer notre perception du fait et notre sens de ce qui convient. La première domine chez le réaliste extrême; les deux paralysent le classique extrême, et le romantique leur échappe, mais pas toujours pour entrer au Paradis. « Le romantisme est une maladie », a dit Gœthe.

Mr F. L. Lucas n'est pas de cet avis, et s'il admet que les romantiques s'égarent parfois dans les forêts du rêve, il maintient que, dans la littérature de la masse, le romantisme continue à régner et qu'il est loin d'être mort dans la littérature du petit nombre, encore qu'il soit de mode de poser au classique et de mépriser le romantique. La critique se résume à des appréciations personnelles : « Ceci est vrai, cela ne l'est pas; ceci est sain, cela est corrompu. » Platon aurait banni Baudelaire, et Mr F. L. Lucas estime que ceux qui l'ignorent perdent beaucoup, malgré tout ce qu'il a de morbide. L'expérience personnelle compte pour une large part dans les jugements que l'on forme. L'auteur déclare que, dans les cratères d'obus où il s'abritait pendant la guerre, ce n'était pas les mystiques religieux ou littéraires de qui il attendait du réconfort, mais de poètes comme Homère, Morris et Housman; et « si l'imbécillité de l'Europe actuelle doit déclencher un nouveau cataclysme, ce sera surtout au classicisme romantique de la Grèce, au réalisme romantique de l'Islande et de Thomas Hardy, au classicisme gaîment réaliste du XVIII[e] siècle français que je demanderai consolation. Il se peut qu'ils ne me la donnent pas; mais je ne sais rien qui soit plus près de la vérité des choses ».

§

La littérature française de la Renaissance, Rabelais, Montaigne, Molière ont fait, pour Mr Arthur Tilley, l'objet de parfaites études. Voici maintenant qu'il consacre à **Madame de Sévigné** une monographie dont il n'est pas excessif de dire qu'elle est excellente. Ce n'est pas à proprement parler une biographie de l'épistolière; l'auteur s'est donné pour tâche de mettre en relief pour ainsi dire certains aspects de la vie et du caractère de son personnage, et il y réussit admirable-

ment. Tout d'abord il souligne l'exactitude des informations d'après lesquelles elle narre les événements du jour et l'étonnante habileté avec laquelle elle les décrit, même lorsqu'elle n'en a pas été le témoin oculaire. Ensuite, il groupe ses amis les plus intimes en montrant à quel point elle possédait le don heureux de l'amitié. Puis, il contraste son goût de la campagne, de la solitude et de la méditation avec son amour de la société et de la conversation. C'est beaucoup plus qu'un portrait, c'est un film de Mme de Sévigné, un film singulièrement vivant, et parlant aussi, car de constantes citations, choisies avec un parfait à-propos, sont comme une conversation avec les personnages du livre. L'ouvrage de Mr Tilley est l'indispensable introduction à la lecture des *Lettres*.

§

Les historiens et les sociologues auront à examiner bientôt l'extraordinaire montée du catholicisme en Angleterre depuis le début du siècle. Comptant sur sa situation acquise, l'Eglise établie s'est laissée aller à une apathie qu'on lui a vivement reprochée et elle avait cessé de donner au sentiment religieux du grand nombre les nourritures indispensables. Au siècle dernier, certains mouvements religieux accompagnés de conversions retentissantes ont redonné un prestige nouveau à l'Eglise catholique romaine qui, par une inlassable activité, a fait d'innombrables prosélytes. Elle a recruté un nombreux clergé; elle a édifié des églises par centaines et peut-être par milliers, et même d'immenses cathédrales comme celle de Westminster à Londres, et celle de Liverpool; elle ouvre partout des écoles où elle sait attirer la jeunesse, et ses porte-paroles annoncent qu'ils ne resteront pas toujours en dehors des préoccupations politiques et qu'ils ne donneront leurs voix qu'aux candidats qui promettront d'obtenir pour l'enseignement catholique les mêmes droits, les mêmes privilèges, et surtout les mêmes subventions que les écoles de l'Eglise anglicane ou des sectes reconnues.

En consacrant son nouveau roman à ce problème du travail du catholicisme dans les esprits, Mrs J. L. Garvin aborde un sujet particulièrement captivant en ce moment. Sous le titre de **Child of Light**, elle présente deux amies dont l'une,

Pamela Cook, après maintes vicissitudes spirituelles et une profonde crise morale, trouve un refuge dans l'Eglise de Rome, et l'autre Mariella, née catholique et fille d'une artiste virtuose du piano, rompt avec une foi qui ne la satisfait plus. Cette histoire contée de façon attachante renseigne admirablement sur les conflits d'âme qui déterminent à l'heure actuelle la puissante montée du catholicisme, en même temps qu'un affranchissement des credos et des dogmes.

§

Le Français a la passion de comprendre, déclare Mr Cloudesley Brereton dans un admirable petit livre qu'il appelle une « vue à vol d'oiseau » de la **France.** Sans doute a-t-il été contaminé, car je sais peu d'Anglais qui aient eu toute leur vie autant que lui la passion de nous comprendre; il y est parvenu avec un rare bonheur. La matière de cet ouvrage lui a servi pour trois causeries radio-diffusées au cours desquelles il a expliqué à ses compatriotes les excellentes raisons qu'il a eues de s'attacher à connaître et à comprendre ses voisins de l'autre côté de la Manche. Il n'ignore rien de nous; la vie française, nos mœurs, nos coutumes, nos institutions politiques, notre administration, nos systèmes d'enseignement, notre littérature passée et présente, nos arts, nos sciences, notre philosophie, nos mouvements religieux lui sont également familiers. Il prit tout jeune l'habitude de passer la Manche, et il ne l'a pas perdue. Vous avez bien souvent chance de le rencontrer sur les boulevards, ou du côté de la Sorbonne où il a tant d'amis; il a l'air si parfaitement chez lui, et avec son ruban rouge à la boutonnière, vous le prendrez pour un Parisien de Paris; vous l'emmènerez sous les arbres du Luxembourg, et, dans un français impeccable, il vous tiendra sous le charme de ses propos diserts.

Ses innombrables auditeurs anglais de la Radio n'auront pas manqué de goûter le charme de ses causeries sur la France, à présent réunies dans ce petit volume que je voudrais voir entre les mains de tous les écoliers et écolières de Grande-Bretagne, car il a su définir avec autant d'esprit que de conviction le véritable génie de la France, ce qu'il appelle : « the genius of a hardworking, cheerful, amiable, keen-witted,

polished, social, artistic, and, at bottom, spiritually-minded people ». Il serait difficile de trouver une série d'adjectifs plus flatteurs.

§

Notre ami Cloudesley Brereton n'est pas unique en son genre. La France a plus d'amis en Angleterre que ne le supposent certains pamphlétaires aussi ignorants que malfaisants, de qui la bassesse de leurs diatribes dispense même de les mépriser. Les Universités britanniques seules fourmillent d'érudits assez sûrement informés de ce qui se passe en France pour ne tenir aucun compte de ces attaques abjectes. Le professeur R. L. Graeme Ritchie est l'un de ces sympathisants-là. Ecossais, docteur de l'Université de Paris, il occupe depuis 1919 la chaire de langue et de littérature françaises à l'Université de Birmingham. Sous sa direction a récemment paru un ouvrage intitulé : **France : A Companion to French Studies,** auquel il a copieusement collaboré. C'est non seulement une introduction aux études françaises, mais un compagnon de qui l'étudiant ne pourra pas se séparer et qu'il devra consulter à chaque étape de son instruction. Loin de moi la fatuité de chercher querelle à notre savant ami; toutefois, je ferai volontiers une réserve lorsqu'il allègue que « the French mind is housed in Paris ». C'est faire trop bon marché de nos grandes villes et de nos campagnes. Non, le cerveau, la pensée de la France ne sont pas seulement logés à Paris. Nos Universités provinciales en revendiquent leur part et leurs savants sont volontiers les rivaux de Paris. Quant à l'opinion publique, Paris n'en fournit qu'une image faussée. Il n'en est pas de reflet plus trompeur que la presse de la capitale. A ce point de vue, la province et les campagnes sont infiniment mieux partagées; pour ne prendre qu'un exemple, les lecteurs de *La Dépêche,* de Toulouse, ont plus de chance d'avoir une saine vue des événements que ceux de la plupart des grands quotidiens de la capitale, qui les défigurent et leur accordent une importance tout à fait disproportionnée avec leur portée véritable. Et l'on peut en dire autant de la majorité des grands et des petits organes provinciaux.

Pour parfaire ce tableau de la culture française, le professeur Graeme Ritchie s'est adjoint des spécialistes comme le professeur Th. E. Jessop, qui traite des bases philosophiques françaises; le professeur A. Lytton Sells qui présente la littérature du XVII[e] siècle; le professeur Bury, M. Bisson, Mr R. H. Wilenski de qui les essais se distinguent par des qualités de clarté, d'érudition, de compréhension qui invitent leurs lecteurs à pousser plus avant l'étude de la France et des Français.

MÉMENTO. — Je signale aux anglicisants et aux autres les deux premiers numéros d'*Etudes Anglaises* (Grande-Bretagne, Etats-Unis) qui paraissent sous la direction des Professeurs C. Cestre et A. Digeon, avec M. L. Bonnerot, comme secrétaire général. On y trouvera d'intéressants essais, articles, chroniques, d'excellents comptes-rendus critiques et le sommaire des grandes revues.

English est l'organe de la très active English Association; son quatrième numéro offre un sommaire des plus variés, dont un beau poème de Laurence Binyon : *Mediterranean Verses.*

La revue trimestrielle *The Criterion,* dirigée par le poète T. S. Eliot, publie dans son numéro d'avril les *Cantos XLII-XLIV* d'Ezra Pound; une étude sur Freud, par Philip Mairet; des commentaires, des chroniques, des critiques avec lesquels on n'est pas toujours d'accord, mais qui donnent à cette publication un intérêt provocant.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Alexis Tolstoï et l'état présent de la littérature soviétique. — On vient enfin de traduire en français, mais avec d'assez larges coupures, le grand roman historique d'Alexis Tolstoï, intitulé : *Pierre le Grand* (1). J'ai déjà parlé longuement dans le *Mercure de France* (2) de cette œuvre savoureuse, pittoresque et colorée, lors de sa parution en russe. Aussi je n'y reviendrai pas. Mais la traduction de l'ouvrage le plus considérable d'Alexis Tolstoï me donne l'occasion d'indiquer la place que son auteur occupe actuellement dans la production littéraire de son pays, de dresser une sorte d'inventaire de son activité passée au service des Lettres

(1) Edition de la N. R. F., 1937.
(2) 1[er] décembre 1934.

russes et, enfin, de voir où en est aujourd'hui la littérature soviétique en général.

Cependant, avant d'aborder ces questions, je voudrais dire quelques mots de la traduction française de *Pierre le Grand*, faite par P. Stavrov et Victor Llona, traduction que j'ai lue très attentivement, encore qu'elle ne soit point d'une lecture facile. Et ce n'est pas là le plus grand reproche qu'on puisse lui faire. Ce qu'on doit lui reprocher avant tout, c'est d'être faite d'une façon hâtive, assez négligemment et sans une juste et exacte compréhension du texte russe. Enfin, la transcription de certains termes, appellations, noms et dénominations est loin d'être correcte. Ainsi on se demande pourquoi les traducteurs écrivent : *strelitz,* aussi bien au singulier qu'au pluriel, quand c'est dans le premier cas : *streletz* et dans le second : *streltzy*. Pourquoi orthographient-ils *Kazagne* le nom : *Kazane,* et *Razane* le nom *Riazane*? Evidemment tout cela n'a pas grande importance, et si ce n'était que cela! Mais j'ai hâte de parler de l'auteur même de *Pierre le Grand*.

Alexis Tolstoï a débuté dans la carrière littéraire bien avant la Révolution par trois volumes de nouvelles et plusieurs pièces de théâtre qui attirèrent l'attention de la critique. Enfin, durant la guerre, il écrivit une œuvre charmante : *Lioubov kniga zolotaïa* (qui fut traduite en français sous le titre : *L'Amour, livre d'or*), et à la fin de la guerre un vigoureux roman, particulièrement aigu : *Khojdeniè po moukam* (traduit en français sous le titre : *Le Chemin des tourments*).

Il ne faut pas omettre qu'Alexis Tolstoï (qu'aucune parenté ne lie avec l'auteur de *La Guerre et la Paix*) ne se rallia au bolchévisme que plusieurs années après l'implantation du nouveau régime en terre russe. Il le fit assez bruyamment, mais sans grande dignité, avec une œuvre (un roman : *l'Or noir*) qui n'était en grande partie qu'une charge à fond contre la société bourgeoise qu'il venait de quitter. Depuis, Alexis Tolstoï fit beaucoup de chemin pour se rapprocher encore davantage des gens de Moscou, je ne dirai pas en rampant sur son ventre, mais en montrant tout de même une grande souplesse et une certaine dose d'opportunisme. Et, de leur côté, les

bolcheviks firent de sérieuses avances à Tolstoï, car, à part Maxime Gorki, il n'y avait personne dans les milieux littéraires soviétiques qui pût être opposé par son talent et sa culture à l'auteur du *Chemin des tourments.*

Après la mort de Maxime Gorki, la situation d'Alexis Tolstoï, tant au point de vue moral que matériel (3), atteint, pourrait-on dire, son zénith. Le voilà passé chef de la littérature soviétique, son mentor et son conseiller. Mais autour de lui, quel désert! Car le bel épanouissement des Lettres au pays de l'U. R. S. S., qui s'était manifesté au cours des années 1921-29 et qui nous a donné tant de fortes et belles œuvres et nous a révélé tant de noms nouveaux, s'est arrêté comme par enchantement. C'est que, depuis 1930-1931, la bureaucratie soviétique s'est mise à contrôler la production littéraire et à faire marcher les hommes de lettres au pas. On abolit, en 1932, « l'association révolutionnaire des écrivains prolétariens », connue en U. R. S. S. sous l'abréviation : R.A.P.P., et on réorganisa les organes dirigeants dans le domaine littéraire. Ainsi petit à petit la littérature soviétique devint une « littérature en uniforme », selon le mot très juste d'un des écrivains de là-bas. Mais, déjà en 1929, Boris Pilniak, l'auteur tant applaudi de l'*Année nue,* fut vertement pris à partie par la presse aux ordres de la censure pour avoir écrit sur la vie provinciale une nouvelle (*Bois des Iles*), d'un réalisme qualifié « pessimiste et contre-révolutionnaire ». On fit aussi grief à un autre écrivain, Zamiatine, d'avoir publié en traduction à l'étranger une œuvre (*Nous autres*) condamnée par la censure parce qu'elle était une forte satire dirigée contre l'étatisme bureaucratique. Devant le courroux de la presse, Boris Pilniak baissa la tête et consentit à refaire sa nouvelle selon les vues de la censure. Zamiatine, plus fier et plus indépendant, préféra s'expatrier.

Depuis, il ne se passe pas un mois sans que tel ou tel autre homme de lettres soviétique ne soit mis sur la sellette, et la veulerie et le manque de dignité de certains littérateurs

(3) Voici quelques chiffres pour appuyer ce que je viens de dire. Le roman de Tolstoï *Piotr Pervyï* a été tiré à 1.500.000 exemplaires. L'auteur étant payé à raison de 350 à 750 roubles, selon sa cote personnelle, par feuille de 16 pages et tirage de 5.000 exemplaires, il n'est pas difficile de se rendre compte de ce que ce seul roman lui a rapporté.

de là-bas sont tels qu'ils placent volontairement leur tête sur le billot. Beaucoup d'ouvrages remarquables, écrits dans les premières années après la révolution d'octobre, ont été lâchement désavoués par leurs auteurs; d'autres sont condamnés par la censure. Et dans cette chasse à toute parole libre et indépendante, les poètes ne sont pas logés à meilleure enseigne que les prosateurs. On reproche au poète Kliouev ses sentiments trop vieux-russes; on suspecte le civisme d'Ossip Mandelstam, un des maîtres du vers russe moderne; on trouve que les poèmes de Pasternak, hier encore très goûtés, ne sont pas « dans la ligne générale ». Aussi, on les emprisonne ou on les déporte, ou encore on les empêche de publier quoi que ce soit. Certes, dans la masse des gens de lettres soviétiques, il se trouve des malins qui savent s'adapter aux exigences toujours changeantes de la censure bureaucratique et qui font leur pelote, mais ce sont en général des nullités dont les œuvres médiocres sont imposées d'office à toutes les cellules communistes et aux bibliothèques des usines et des écoles. Il y a aussi ceux qui, comme Alexis Tolstoï, se réfugient dans l'histoire. On les laisse alors à peu près tranquilles à condition toutefois qu'ils ne s'écartent pas de la ligne marxiste.

Voilà donc à quoi a abouti la littérature soviétique, après ses brillants débuts, si promettants; elle n'est plus, actuellement, que l'ombre de ce qu'elle fut, voici une dizaine d'années à peine. Et pourtant, avec quel enthousiasme ses représentants consentirent-ils à s'enrôler dans des brigades de choc, à se faire envoyer à titre d'agitateurs dans les usines, à chanter les beautés de quelques Magnitogorsk et autres Dnieprostroï. Mais on ne leur sut pas gré pour tout ce dévouement à la cause. Bien au contraire, on les bâillonna encore davantage, et actuellement bien des œuvres qui firent la renommée de l'effort industriel de l'U. R. S. S. ne seraient plus pnbliables et sont d'ailleurs retirées des bibliothèques, ou à peine tolérées.

Cependant, rien n'est venu remplacer les premiers romans et nouvelles d'un Pilniak, d'un Constantin Fédine, Léonide Léonov, Vsevolod Ivanof, Nicolas Nikitine, Cholokhof, Fiodor Gladkof, Lebedinsky, Lydia Seyffoulina, etc. Mais ces auteurs,

dans la majorité des cas, se taisent aujourd'hui. Ont-ils dit tout ce qu'ils avaient à dire? C'est peu probable, mais ils ne se sentent plus en grâce auprès des autorités et ils manquent aussi, peut-être, de courage et de force de caractère. Quoi qu'il en soit, depuis que la littérature soviétique est dirigée par des méthodes bureaucratiques, aucune œuvre au souffle puissant n'a paru. Ainsi, le printemps des Lettres moscovites n'a pas été suivi d'un été radieux. Au surplus n'est-ce point un peu la même chose qu'on remarque dans d'autres pays à dictature?

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Paul Delourme : *Trente-cinq années de politique religieuse ou l'Histoire de l' « Ouest-Eclair »*; Fustier, 8, rue de Choiseul. — James T. Shotwell : *Hors du gouffre;* Hachette. — Jean Escarra : *La Chine, passé et présent;* A. Colin. — Mémento.

En 1893, l'abbé Trochu était vicaire à Saint-Laurent, faubourg de Rennes. Dès cette époque, il « avait déjà cette conviction que pour ramener à l'Eglise les fidèles qui s'en tenaient éloignés, la pastorale n'était plus appropriée aux besoins des populations, même religieuses ». Il trouva des esprits animés des mêmes sentiments dans l'Association des Cercles catholiques d'ouvriers. Son activité sociale lui valut l'amitié d'un vicaire de Vitré, l'abbé Crublet. Ils reconnurent que, pour défendre leurs idées, il fallait un journal, ceux d'opinion conservatrice n'insérant leurs articles qu'avec de fréquentes mutilations. Ils acquirent une petite feuille, le *Journal de Vitré,* et projetèrent de s'en servir pour faire élire à la place du député conservateur l'abbé Naudet, « abbé démocrate ». Dès que les châtelains et les principaux curés du pays découvrirent leur plan, ils crièrent au scandale et les firent frapper par le cardinal Labouré. Déplacé de La Guerche à Rennes, l'abbé Trochu y fonda l'*Echo du Travail;* en 1897, Crublet et lui dirigeaient cinq hebdomadaires, quoique toujours plus attaqués comme « abbés socialistes ». A cette époque, ils firent à Brest la connaissance de l'avocat Desgrées du Loû. Ils lui persuadèrent de venir à Rennes diriger l'*Echo de l'Ouest,* hebdomadaire qui allait remplacer leurs cinq autres hebdomadaires. Desgrées étant un journa-

liste indolent, l'*Echo* ne réussit pas, mais les abbés ne l'en transformèrent pas moins en quotidien en 1899 sous le titre *Ouest-Eclair*. Trochu, qui avait le sens des affaires, en dirigea la partie commerciale. Petit à petit, l'entreprise réussit. De 76.000 francs à l'origine, le capital social fut élevé progressivement à 560.000. En 1910, les bénéfices bruts atteignaient déjà 158.000 francs. En 1930, sans que le capital ait été augmenté, l'excédent d'actif dépassa 23 millions. Tous attribuèrent le succès croissant au talent et à l'activité de l'abbé Trochu. Les réactionnaires assiégèrent l'archevêque pour faire frapper le prêtre « socialiste ». En 1910, l'archevêque lui imposa de quitter son poste d'administrateur. Il se soumit, mais comme il avait conservé des relations avec le journal, en avril 1911, il fut menacé de la suspense *a sacris*. La guerre, qui entraîna la mobilisation des dirigeants du journal, y fit rentrer Trochu, mais en janvier 1920 Mgr Dubourg lui imposa de nouveau de le quitter, à cause de son intervention dans une élection sénatoriale. La Curie avait eu son attention attirée sur ce que, grâce en partie à l'influence de l'*Ouest-Eclair*, les régions de l'Ouest avaient élu des modérés. Mgr Charost, coadjuteur de Mgr Dubourg, au cours d'un voyage à Rome, fut invité à rendre à Trochu la liberté de collaborer à l'*Ouest-Eclair*. Il obéit, mais en 1930, une disgrâce fondit sur Trochu : Desgrées, devenu jaloux de lui, le fit révoquer des fonctions de co-gérant auxquelles il l'avait nommé en 1917; puis, vers le 12 juin, le nonce Maglione autorisa Charost, devenu archevêque et cardinal, à « agir avec Trochu comme il lui plairait ». Charost, aussitôt, ordonna à Trochu de quitter l'*Ouest-Eclair* sous peine de suspense *a divinis*. Trochu obéit, mais son départ fit du bruit. On disait que Daladier allait publier un dossier sur le rôle du nonce. Briand, alors ministre, en fut embarrassé : « Une fois déjà, dit-il, j'ai tiré le nonce d'embarras en mettant la Chambre en joie. Je n'y réussirais pas toujours. Les radicaux tiennent un nonce toujours à l'œil. *Ils le soupçonnent de se mêler de la politique intérieure du pays.* » Trochu, sur la demande du nonce, obtint que Daladier ne publie pas son dossier. Mais Desgrées lui en voulait toujours et refusa d'exécuter un engagement oral pris par lui en 1920

et de reconnaître à Trochu le droit à recevoir sa vie durant un traitement égal à celui de sa dernière année de gérance, si l'autorité ecclésiastique le contraignait à abandonner la co-gérance. Un arbitre nommé pour les départager donna raison à Desgrées, Trochu ayant pris « l'initiative de la rupture des conventions ».

Trochu avait alors soixante-quatre ans; pour se distraire, il a écrit, sous le pseudonyme de Paul Delourme, un livre vraiment attachant : **Trente-cinq ans de politique religieuse ou l'Histoire de « l'Ouest-Eclair ».** C'est une œuvre qui prouve que son auteur était un écrivain capable et qui aurait mieux réussi dans la carrière ecclésiastique s'il n'avait pas été socialiste. Socialiste, il l'est avec intensité. Ce sont ses convictions socialistes qui l'avaient converti jadis à l'idée républicaine; le triomphe du Front populaire l'a rempli d'enthousiasme : cet étrange prêtre est plus socialiste que catholique. Ses innombrables révélations d'intrigues cléricales ne peuvent plaire qu'aux anticléricaux, auxquels il fournit des armes.

M. J. T. Shotwell, professeur d'histoire à l'Université de Columbia, est un croyant dans l'avenir de la Société des Nations.

> Sans doute, dit-il, sa faillite en Ethiopie est grave, ses conséquences profondes, mais elle ne marque pas la fin du mouvement d'organisation de la paix... L'œuvre d'union des nations doit sauvegarder, tout en la modifiant... la souveraineté de chacune... Croire que les nations qui l'ont commencée l'abandonneront jamais avant d'atteindre le but final, c'est méconnaître la nature de l'homme même... Il n'existe qu'un moyen d'en sortir, un seul; la réadaptation des nations dans une Société des Nations réadaptée. Il faut que le régionalisme soit la clef de voûte de la sécurité; mais il ne faut pas que ce soit un régionalisme anarchique...

C'est à tracer le plan des possibilités de la politique qui conduira à ce résultat qu'est consacré le gros volume de M. Shotwell intitulé **Hors du gouffre.** Après avoir raconté la fondation de la Société des Nations et les négociations auxquelles la défense de la paix a donné lieu, l'auteur étudie les conditions d'application possible de l'art. 19 du Pacte, relatif

à la révision des traités; il conclut en préconisant une procédure de consultation entre les intéressés sous les auspices de la Société des Nations. Cette procédure, M. Shotwell inclinerait évidemment aussi à l'adopter à l'égard des réclamations des nations « pauvres » contre les nations « riches »; les nations européennes, conclut-il, « se trouvent devant l'alternative : une menace permanente de désastre qui s'exprime dans une menace de guerre, ou un règlement d'hommes d'affaires grâce à la technique des affaires, c'est-à-dire les négociations dans le cadre de la Société des Nations ». Mais M. Shotwell ne dissimule pas qu'il y a d'autres obstacles : Hitler, le Japon (qui fit subir à la Société des Nations « sa première et vraiment grave épreuve »). Les Etats-Unis « ont toujours eu une sympathie traditionnelle pour la Chine ». Leurs sentiments au sujet de la guerre sino-japonaise trouvèrent leur expression le 7 janvier 1932 dans la déclaration connue aujourd'hui sous le nom de « doctrine de Stimson » et portant qu'ils n'ont pas l'intention de reconnaître une situation réalisée par des moyens contraires au pacte de Paris de 1928. M. Stimson essaya de gagner les autres gouvernements à sa politique : « les réponses furent, dès l'abord, loin d'être satisfaisantes ». Les Etats-Unis montrèrent d'abord quelques velléités de collaborer avec la Société des Nations sur ce sujet, puis s'en écartèrent, « s'occupant avec beaucoup plus d'activité à modérer le Japon qu'à exécuter leur promesse d'appuyer l'action de la Société ».

L'organisation de la paix a fait négocier des conventions de désarmement, mais là encore il n'y a pas eu de progrès. La convention de Washington en 1922 sur la limitation des armements navals avait une ampleur que n'a plus celle qui l'a remplacée en 1936. M. Shotwell dit avec raison à ce sujet que « le désarmement est une fonction de la paix; ce n'est pas un chemin de traverse qui permet de l'atteindre ».

Une des causes de faiblesse de la Société des Nations est que des puissances de premier ordre, et en particulier les Etats-Unis, n'en font pas partie. Comment ces puissances pourraient-elles collaborer avec la Société? M. Shotwell examine en particulier le cas des Etats-Unis. Ils pourraient adhérer à la Société ou établir un *modus vivendi*. Pour l'adhésion,

M. Shotwell en reconnaît la difficulté, due à ce que les Etats-Unis exigeraient une « situation spéciale », mais il croit que l'on pourrait se contenter d'une addition à l'article 11 du Pacte; elle établirait la tenue d'une Conférence des intéressés sous les auspices de la Société en cas de menace de troubles; la Conférence examinerait les mesures à prendre. Seulement, pour qu'on puisse arriver à cette organisation, « il est clair que l'initiative doit venir des Etats-Unis ».

La collection Armand Colin, si estimée à juste titre, vient de s'enrichir d'un intéressant volume sur **La Chine : passé et présent.** Il est dû à M. Escarra, chargé de cours à l'Institut des Hautes Etudes chinoises, conseiller du gouvernement chinois. Ses fonctions font de lui à la fois un ami et un fin connaisseur de la Chine, ce qui explique le caractère et le mérite de son livre. Extrayons-en quelques appréciations. « La révolution de 1911 n'a pas créé une nation nouvelle; elle a été le point de départ d'une de ces périodes d'anarchie qui, tout au long de l'histoire, reviennent selon un rythme régulier », mais « la solidarité du présent avec le passé... tend aujourd'hui à se rompre... Depuis 1928, un parti politique, le Kouo min tang, dépositaire des conceptions du président Sun Yat Sen, s'est attelé à la reconstruction intérieure... L'anarchie est en régression. Un gouvernement central... fonctionne à Nankin. Les guerres entre chefs militaires sont rares. Les luttes les plus sérieuses sont celles qui se déroulent entre le gouvernement et les communistes ». Mais M. Escarra croit que l'on a exagéré l'étendue du mouvement communiste, qui actuellement se déplace vers l'Ouest et le Nord-Ouest.

Le Japon proclame que son action en Chine est justifiée par la prétendue nécessité d'aider celle-ci à lutter contre le communisme, mais il arme sous main les Soviets chinois pour augmenter le désordre et se donner un prétexte à intervenir.

En somme, les progrès de la Chine sont indéniables. Ceux du réseau routier surtout sont considérables. En 1921, il n'avait que 1.000 kilomètres de bonnes routes; de 1930 à 1936, on en a construit 96.345. Les progrès du pouvoir central ne résultent pas d'ailleurs de l'introduction des pratiques élec-

tives : celles-ci sont inconnues pour la nomination des gouvernants, qui sont promus par choix ou cooptation.

Sur un point, le volume de M. Escarra ne donne guère de renseignements : quelle est la situation dans le Man-tcheou-kouo, le Jehol et le Souei-yuan? Le gouvernement chinois semble y avoir conservé beaucoup d'influence, mais que pensent les populations et les gouvernements de ces immenses territoires?

Mémento. — Henri Béraud : *Trois Ans de colère,* les Editions de France (Articles d'une rare violence publiés par l'auteur dans *Gringoire* et qui lui ont été inspirés par l'affaire Stavisky).

André Beucler : *L'Ascension d'Hitler du village autrichien au coup d'Etat de Munich,* les Editions nationales. (Intéressant récit de la vie d'Hitler jusqu'à son putsch du 23 novembre 1923; il est si détaillé que ce que dit l'auteur est très souvent conjectural).

Emile Bocquillon : *La Religion civique et la Mission de la France : Mussolini, Hitler, Kou-Houng-Ming, Izoulet confrontés,* Vuibert (démonstration que la solution de la question vitale actuellement (la question religieuse) a été élaborée par Jean Izoulet et réside dans une profonde synthèse de l'âme religieuse et de l'esprit scientifique).

Richard Gondrand : *La Tragédie de l'Asie Mineure et l'anéantissement de Smyrne,* Messageries Hachette (Souvenirs émouvants, mais fort romancés, d'un témoin sur l'occupation hellénique en Anatolie de 1920-1922).

A. Hitler, etc. : *L'Avenir de l'Allemagne,* F. Sorlot, 7, rue Servandoni (Y.-M. Sicard : Etude sur l'Allemagne; A. Hitler : Le nouveau plan quadriennal; J. Goebbels : Le Bolchévisme en théorie et en pratique; Alfred Rosenberg : L' U. R. S. S. enjuivée; J. von Ribbentrop : Déclarations).

Al. Israël : *La Liberté de la presse hier et demain,* Hachette. (Aperçu historique suivi d'une critique de la législation actuelle; la composition du livre était déjà presque terminée quand fut déposée la proposition Blum; l'auteur, sans se prononcer nettement sur elle, demande que l'on « établisse aussi sévèrement que justement la responsabilité, mais sans sacrifier la liberté).

Edouard Julia : *L'Etat, ce néant,* Grasset (Chroniques hebdomadaires publiées dans le *Temps* de 1919 à 1933 et dans lesquelles l'auteur attaquait avec talent l'étatisme et le marxisme).

Max Lamberty : *Le Rôle social des idées, esquisse d'une philosophie de l'histoire contemporaine,* Bruxelles, la Cité chrétienne.

(Réfutation de l'interprétation matérialiste de l'histoire et établissement d'une conception spiritualiste de la philosophie de l'histoire et de la sociologie; l'auteur fait preuve de beaucoup de sagacité dans l'interprétation des faits).

Robert Pelloux : *Le Parti national-socialiste et ses rapports avec l'Etat*, P. Hartmann (Remarquable exposé juridique publié par le Centre d'études de politique étrangère).

Georges Suarez : *Nos seigneurs et maîtres*, les Editions de France (Portraits d'hommes d'Etat tracés avec la virtuosité que l'on admire si justement chez cet auteur, mais comme dans ses travaux précédents, il a trop souvent complété par les inventions de sa riche imagination les lacunes de ses informations).

C. Valenziani : *Petite Histoire de la S. D. N.*, la Nouvelle Revue critique (Bon résumé par un Italien qui naturellement donne raison à l'Italie contre la Société; son exposé n'est donc pas exempt de partialité).

Vaillant-Couturier : *Au Service de l'esprit* (pour la convocation des Etats-Généraux de l'intelligence française), rapport présenté au Comité central du Parti communiste français le 16 octobre 1936; Editions sociales, 24, rue Racine (Appel aux intellectuels pour qu'ils aident à libérer la France selon ses traditions nationales).

ÉMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Le statut de la Belgique. — Le nouveau statut de la Belgique a fait couler beaucoup d'encre, mais il semble bien qu'on se méprenne encore parfois dans certains milieux sur son véritable caractère et sur sa portée pratique. Les termes de la déclaration franco-britannique du 24 avril et le débat qui a eu lieu le 29 avril à la Chambre des Représentants, à Bruxelles, précisent pourtant clairement la position prise par une Belgique qui, contrairement à ce que d'aucuns supposent, ne fait nullement retour à la neutralité contractuelle qui lui fut imposée avant la guerre par le traité de 1839, mais qui se retranche délibérément dans une neutralité volontaire, laquelle lui laisse son entière liberté de décision en cas de crise européenne. Il convient donc de rappeler des textes qui ne sauraient prêter à aucune équivoque, à aucune erreur d'interprétation, et de s'en tenir à la valeur précise des mots.

La note franco-britannique du 24 avril, après avoir affirmé le souci de la France et de l'Angleterre de manifester toute

la sympathie que leur inspire le désir du gouvernement belge, dit que le gouvernement de la République française et le gouvernement du Royaume-Uni sont d'accord pour faire la déclaration suivante :

Les deux gouvernements ont pris acte des vues qu'il appartenait au gouvernement belge d'exprimer lui-même touchant les intérêts de la Belgique, et plus particulièrement de sa détermination à plusieurs reprises et publiquement affirmée : *a*) de défendre avec toutes ses forces les frontières de la Belgique contre toute agression ou invasion et d'empêcher que le territoire belge ne soit utilisé, en vue d'une agression contre un autre Etat, comme passage ou comme base d'opérations par terre, par mer ou dans les airs; *b*) d'organiser à cet effet, de manière efficace, la défense de la Belgique; de l'assurance renouvelée par lui de la fidélité de la Belgique au pacte de la Société des nations et aux obligations qu'il comporte pour ses membres.

En conséquence, faisant état de la détermination et de l'assurance ci-dessus rappelées, les gouvernements de la République et du Royaume-Uni déclarent qu'ils considèrent la Belgique comme dès maintenant déliée de toute obligation résultant pour elle , à leur égard, soit du traité de Locarno, soit des arrangements intervenus à Londres le 19 mars 1936;

déclarent qu'ils maintiennent à l'égard de la Belgique les engagements d'assistance qu'ils ont pris envers elle par ces mêmes actes.

Le gouvernement de la République et le gouvernement du Royaume-Uni sont convenus que la libération de la Belgique de ses obligations, ainsi qu'il est prévu au paragraphe 4 ci-dessus, ne touchent en rien les engagements existant entre la France et le Royaume-Uni.

La Belgique est donc effectivement déliée de ses obligations envers la France et l'Angleterre, mais elle s'engage à défendre efficacement son territoire avec toutes ses forces et à demeurer fidèle à ses obligations d'Etat membre de la Société des nations. Par contre, la France et l'Angleterre maintiennent à l'égard de la Belgique les engagements d'assistance pris envers celle-ci, et, par ailleurs, la France et l'Angleterre maintiennent les engagements qu'elles ont pris l'une envers l'autre. La situation ainsi créée est très claire : la Belgique reste garantie contre toute agression non provoquée, mais elle n'assume plus elle-même aucune obligation de récipro-

cité envers les deux grandes puissances occidentales qui lui maintiennent leur promesse d'assistance.

Tout cela est l'aboutissement de l'évolution de la politique extérieure de la Belgique, qui se précisait depuis quelque temps déjà et que le discours prononcé par le roi Léopold III au conseil des ministres réuni à Bruxelles au mois d'octobre 1936 a eu pour effet de précipiter. Le souverain recommandait alors la pratique d'une politique extérieure exclusivement belge. C'est ce qui se trouve réalisé aujourd'hui par un système dont l'expérience encore à faire pourra seule établir la valeur et pour la sécurité particulière de la Belgique et pour la sécurité générale de l'Occident. Les raisons profondes de cette orientation nouvelle de la politique extérieure de la Belgique, on les connaît : l'hostilité de beaucoup de Flamands à des accords militaires pourtant purement défensifs, mais qui impliquaient, dans leur esprit et contre l'évidence des faits, une subordination de la politique belge à la politique française; la nécessité sur le terrain de la politique intérieure de maintenir l'unité nationale, afin que les sacrifices à consentir pour la bonne organisation de la défense du territoire soient acceptés d'un même cœur par les Flamands comme par les Wallons; la crainte de voir la Belgique liée par des obligations internationales dépassant ses moyens militaires et entraînée par le jeu complexe des accords en vigueur — surtout par le pacte d'assistance mutuelle franco-russe — dans des conflits n'affectant pas directement sa sécurité et ses intérêts; la constatation, enfin, de l'affaiblissement de l'autorité de la Société des nations, dont les décisions sont restées lettre morte dans des circonstances graves, de l'absence de toute réaction efficace contre le réarmement massif de l'Allemagne, contre la répudiation unilatérale du traité de Locarno et contre l'occupation en force de la zone rhénane démilitarisée, ce qui a eu pour effet de supprimer la plus sûre garantie de sa sécurité que la Belgique tenait des traités. Ce sont bien là les raisons et les circonstances qui ont déterminé un changement radical de la politique belge, qui n'a surpris que les observateurs trop superficiels des événements, où ceux qui croient sauver leur quiétude en fermant systématiquement les yeux à l'évidence.

Mais la politique de neutralité volontaire est au premier chef une politique de neutralité armée. Le peuple belge doit donc, conformément aux déclarations faites en son nom, faire l'effort nécessaire pour assurer la défense de son territoire, car une Belgique impuissante à se défendre ou résignée au sacrifice constituerait pour ses voisins un véritable danger. Le gouvernement de Bruxelles a proclamé également sa volonté de demeurer fidèle au pacte de la Société des nations, et ceci est capital. Trois problèmes se posent dès lors : celui de l'attitude de la Belgique à l'égard du principe fondamental de la sécurité collective, celui de la position de ce pays à l'égard de l'application éventuelle de l'article 16 du pacte de la Société des nations, et celui de la possibilité d'établir des contacts entre états-majors. Le ministre des affaires étrangères, M. Spaak, s'est expliqué sur le premier point avec beaucoup de franchise à la Chambre belge. Il a dit notamment :

.....Si sécurité collective veut dire qu'en vue d'un bien commun à tous les peuples pour l'organisation et le maintien de la paix chaque Etat doit faire l'effort maximum dans le cadre de ses moyens pour remplir sa mission, alors je dis : d'accord, et j'ajoute : telle est la position de la Belgique, car ce qui importe ce sont les engagements que l'on prend, ce sont les engagements que l'on tient. En organisant notre défense nationale, en faisant un gros effort militaire, en ne chicanant sur aucune forme d'agression qui pourrait être dirigée contre nous, en prenant les risques que cela comporte, la Belgique donne à l'Europe tout ce qu'elle peut lui apporter, tout ce que l'Europe peut légitimement lui demander.

Mais ce qui commande toute sécurité collective, c'est l'application de l'article 16 du pacte de la Société des nations dans des circonstances déterminées. Or, M. Spaak a exposé à propos de cet article 16, et notamment du droit de passage, la doctrine qu'il se propose de défendre à Genève même au nom de la Belgique.

Ce qui, a-t-il dit, dans l'article 16 apparaît comme le plus important et le plus délicat, c'est l'avant-dernier paragraphe, dans lequel est abordé le droit de passage. Quand et comment peut jouer cette éventuelle obligation?... En ce qui concerne le

gouvernement belge, il y a à l'application éventuelle du droit de passage sur le territoire de notre pays deux conditions essentielles : la première, c'est qu'en aucune hypothèse le droit de passage ne peut être imposé à la Belgique en dehors de son consentement; la seconde, c'est que son consentement n'est concevable que s'il s'agit seulement de l'exécution d'une action commune... La première constitue la seule interprétation qui soit compatible avec notre pleine souveraineté et avec notre droit public... La seconde condition, l'existence d'une action commune, découle du texte lui-même. Je ne vais pas jusqu'à soutenir que l'action commune exige la participation effective de tous les membres de la Société des nations, mais elle exige, pour que nous puissions au moins la constater, la participation de nos voisins.

Enfin, en ce qui concerne le troisième point, celui des contacts éventuels entre états-majors, afin que l'assistance escomptée puisse se produire efficacement en cas de guerre, M. Spaak a dit que le problème militaire qui se pose devant les autorités belges responsables est maintenant un problème purement technique que la Belgique a le droit de résoudre en toute liberté. Et il a ajouté : « Nous ne consentirons jamais à cet égard la moindre entrave ou la moindre restriction. » Dans le débat qui a suivi à la Chambre belge la déclaration du ministre des affaires étrangères, plusieurs orateurs ont regretté l'abandon des accords d'états-majors et M. Paul Hymans, qui a dirigé pendant de longues années avec une grande autorité la politique extérieure de la Belgique, a soutenu qu'il appartiendra au gouvernement belge de décider dans sa pleine indépendance et sous son entière responsabilité s'il y a lieu d'établir, et à quel moment, des contacts entre l'état-major belge et les états-majors des puissances qui ont donné leur garantie à la Belgique.

Tels sont les textes et tels sont les faits. Il est trop tôt pour apprécier dans quelle mesure le nouveau statut de la Belgique peut favoriser la conclusion d'un pacte de sécurité pour l'Occident. Cela dépendra surtout des dispositions du gouvernement allemand. Ce que l'on peut dire, c'est que la déclaration franco-britannique et la garantie qu'elle comporte sauvegardent entièrement l'amitié anglo-belge et l'amitié franco-belge. La visite officielle faite par M. Anthony Eden à Bruxelles, au moment même où la déclaration des gouverne-

ments de Londres et de Paris était rendue publique, et la visite faite le 20 et le 21 mai par M. Yvon Delbos au gouvernement belge, ont confirmé, l'une et l'autre, les relations confiantes qui existent entre les trois pays. Qu'on le veuille ou non, avec ou sans traité, l'Angleterre, la France et la Belgique constituent un bloc occidental créé par la nature et commandé par la géographie. C'est pourquoi le souci élémentaire de leurs intérêts permanents ramènera toujours les trois pays du même côté en cas de crise européenne.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Henriette Célarié : *Promenades en Indo-Chine;* Baudinière. » »

F. G. Carnochan et H. C. Adamson : *L'empire des serpents*, traduction de Germaine Delamain. (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 15 »

Charles Diehl : *Venise;* Flammarion. 4,50

Claude Farrère: *Forces spirituelles de l'Orient. Indo-Chine. Japon. Turquie;* Flammarion. 15 »

René Gobillot : *La cathédrale de Sées.* Avec 35 gravures et un plan. (Coll. *Petites monographies des grands édifices de la France*); Laurens. 7,50

Charles Jacquemin : *De la Cité des Corsaires au Pays des Hurons.* Préface de Marcel Hérubel. Illustrations de Léon Hoffner, et une carte; s. n. d'édit. 15 »

Art

Fernand Benoit : *Le musée lapidaire d'Arles.* Avec des illustrations. (Coll. *Collection publiques de France*); Laurens. » »

Eugène Dabit : *Les maîtres de la peinture espagnole : Le Greco, Velasquez.* Avec des reproductions; Nouv. Revue franç. 20 »

Histoire

John Charpentier : *Le roi George VI et la Princesse Elisabeth;* Plon. 3 »

Marcel Dupont : *Caroline Bonaparte, la sœur préférée de Napoléon;* Hachette. » »

Ralph Korngold: *Saint-Just;* Grasset. » »

Mohammed Omar El-Hajoui : *Histoire diplomatique du Maroc 1900-1912;* Maisonneuve. 15 »

Littérature

Abel Bonnard : *Savoir aimer.* (Coll. *Les savoirs du temps présent*); Albin Michel. 10 »

Jean Bonnerot : *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve. I: Recueils de critique. (Critiques et portraits littéraires. La Bruyère et La Rochefoucauld. Portraits littéraires. Portraits de femmes)*; Giraud-Badin. » »

Brémond d'Ars-Migré : *Une héroïne du Siège de Cognac : La Marquise d'Ars;* Champion. » »

Pierre Brodin : *Le roman régionaliste américain*, esquisse d'une

géographie morale et pittoresque des Etats-Unis. Préface de M. Maurice Edgar Coindreau; Maisonneuve. 15 »
Dostoïevski : *Morceaux choisis*, précédés d'une introduction et d'une notice biographique par Jean Chuzeville; Nouv. Revue française. » »
Paul Dottin : *Le théâtre de Somerset Maugham;* Perrin. 15 »
Georges d'Esparbès : *La chevauchée du Grand Siècle. Corneille et Condé*, poème héroïque en prose; Baudinière. » »
Marteau de Langle de Cary : *Jehanne fille de Dieu*. Illust. de Paul Prouvost; Edit. Alsatia. » »
Victor Mardrus : *Le tocsin des remous*, points de vue actuels, Messein. 12 »
Arsène Soreil : *Le génie de l'image*, mélanges critiques. *Belle Italie.* Avec 5 illust. h. t.; La Terre Wallonne, Liége. 12 »

Mœurs

Marie Mauron : *Mont-Paon ou « Messieurs et chers administrés »*; Denoël. 18 »

Philosophie

Hunther Guthrie : *Introduction au problème de l'histoire de la philosophie. La métaphysique de l'individualité à priori de la pensée;* Alcan. 35 »
Marius Latour : *Premiers principes d'une théorie générale des émotions*, nouv. édit. revue et augmentée. *Observations complémentaires* (4e série). *Sur l'émotion poétique en particulier;* Alcan. » »

Poésie

Robert Artus : *Poèmes*. Avec 3 dessins de Jean-Marie Strebille; Henriquez, Bruxelles. » »
Paul Chauvet : *Au fil de la mort;* La Caravelle. 6 »
Lord Alfred Douglas : *Poèmes*, traduits par Francis d'Avilla; Messein. 9 »
R. B. Duperrat : *L'année heureuse;* Messein. » »
Edmond Genest : *Solitudes;* Imprimeries réunies, Moulins, Allier. » »
Christian de Loungavil : *Mixed-Grill;* Messein. 15 »
Pierre Pascal : *Ode liturgique à Paris, Citadelle des Justes, Arche de Paix, Capitale du Royaume;* Edit. du Trident. » »
Edwige Pépin : *Près de mes eaux chantantes;* La Parenthèse. 12 »
Constantin de Razoumikine : *Romances, Echos, Douleurs;* Impr. de la Nièvre, Nevers. » »
Jacques Soenens : *Quatre cailloux jetés dans la mer*. Avec un bois gravé de Pierre Ickx; Vermaut, Bruxelles. » »
Chantal Zwingelstein : *Poèmes;* Messein. 8 »

Politique

Henri Guilbeaux : *La fin des Soviets;* Malfère. 12 »
Théodore Wolff : *Peuple en marche*, traduit de l'allemand par Maurice Rémon; Albin Michel. 20 »

Questions coloniales

Georges Hardy : *L'Afrique occidentale française*. Avec 128 gravures et une carte. (Coll. *Anthologies illustrées des colonies françaises*); Laurens. 20 »

Questions religieuses.

Raymond Offner : *La bonne nouvelle éternelle;* Edit. de Paris. 15 »
Saint Augustin : *Œuvres. La morale chrétienne.* 1re série : *Opuscules;* Desclée De Brouwer. » »
Amédée d'Yvignac : *France, terre chrétienne;* Flammarion. 16 »

Roman

Robert Bourget-Pailleron : *La route de Berlin;* Nouv. Revue franç. » »
Charles Dickens : *Dombey et fils,* traduit de l'anglais; Desclée De Brouwer, 2 vol. 45 »
Roger Francis Didelot : *Samson Clairval aventurier;* Nouv. Revue franç. 13,50
André Fraigneau : *Camp volant;* Nouv. Revue franç. 18 »
Luce Laurand : *Ma sœur Isabelle;* Edit. Jean Crès. 12 »
Claude Morgan : *Liberté;* Flammarion. 15 »
Henrionne Romatier : *La hantise du Maroc;* Revue moderne des arts et de la vie. 12 »
Isabelle Sandy : *Quand les loups ont faim;* Tallandier. 15 »
Honoré Wilsie Morrain : *Splendeur de Dieu,* traduit de l'anglais par Brigitte Barbey; Je Sers. » »

Sciences

Louis de Broglie : *Matière et lumière.* (Coll. *Sciences d'aujourd'hui*); Albin Michel. 20 »

Théâtre

Paul de Commines : *La messe d'amour,* deux actes en vers. *La nuit du poète,* un acte en vers. *Quelques poèmes;* Figuière. 8 »
Marcel Garnier : *La mare aux fées,* pièce en un acte en vers. Eaux-fortes et dessins de L. Robin; S. n. d'édit. » »

Varia

François Paul Raynal : *Les Auvergnats de Paris,* avec des croquis de l'auteur; Impr. J. de Bussac, Clermont-Ferrand. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — L'Académie Mallarmé. — Le cœur de Louis Le Cardonnel. — Expositions d'autrefois. — Un congrès littéraire à l'Exposition. — Baudelaire au Luxembourg. — Les « ancêtres » de Mme Valtesse de la Bigne. — Il y a Vernet et Vernay. — Pronostics sur la durée d'une guerre franco-allemande avant 1914. — Un nouveau rythme. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix des « Amis de la Pologne », d'une valeur de 5.000 francs, a été attribué à M. Marcel Bouteron pour son ouvrage *La Pologne romantique,* et le prix Albert Londres (5.000 fr.) à M. Max Massot, pour l'ensemble de ses reportages.

§

L'Académie Mallarmé se complète peu à peu. Elle a, le 5 mai dernier, élu trois nouveaux membres, MM. Léon-Paul Fargue, Valéry Larbaud et Charles Vildrac.

Elle invite les admirateurs de Jules Laforgue à se réunir avec elle, au cimetière de Bagneux, devant sa tombe, le dimanche 6 juin, à cinq heures du soir, pour commémorer le cinquantième anniversaire de sa mort.

§

Le cœur de Louis Le Cardonnel. — Louis Le Cardonnel, mort le 28 mai 1936, a été inhumé au cimetière de Valence, sa ville natale. Quelque temps avant sa fin, il avait exprimé le vœu « que son cœur fût déposé dans une urne et qu'il demeurât dans la chapelle du Palais du Roure dédiée à Saint François et à Sainte Claire d'Assise ». C'est pour accomplir pieusement ces dernières volontés que le 28 avril dernier, jour voisin de l'anniversaire, à cinq heures et demie, un groupe d'amis s'est réuni à Avignon autour de Mme Jeanne de Flandreysy-Espérandieu et de M. Emile Espérandieu. Dans la chapelle de la noble demeure, où Louis Le Cardonnel termina sa vie, entouré par son hôtesse des soins les plus assidus, une cérémonie très simple et très émouvante s'est déroulée.

En présence de M. Vergne, huissier, qui constatait l'authenticité de l'opération, le cœur du poète, prélevé et embaumé par les soins des docteurs Rémy-Roux et Henri Michel-Béchet, a été placé dans une chape de plomb. Cette chape scellée a été portée dans une urne en bois doré par le chanoine Ruy, qui a récité sur elle les prières des Morts. Enfin, cette urne, également scellée, a été enfermée par le docteur Colombe, conservateur du Palais des Papes, dans une niche creusée à droite de l'entrée de la chapelle et qui abritera désormais la précieuse relique. Avant d'apposer comme témoins leur signature au bas du procès-verbal, les assistants ont écouté dans un profond recueillement le poète Georges Barrelle lire quelques magnifiques stances extraites des Poèmes de Louis Le Cardonnel, face au buste du Maître qui venait de recevoir de ses admirateurs un hommage digne de son caractère et de son génie.

Une plaque en pierre de Lens, placée au-dessus de la niche, portera l'inscription suivante :

IN HAC VRNA
REMANET COR VATIS
LVDOVICI LE CARDONNEL
AETERNE FLAGRANS
POETICO OESTRO
AC DIVINO IGNE

(Dans cette urne est enclos le cœur du poète Louis Le Cardonnel qui brûle éternellement de la flamme poétique et de l'ardeur divine.)

Cette épitaphe, composée par M. Maurice Mignon, directeur du Centre Universitaire Méditerranéen, sur la prière de Mme de Flandreysy-Espérandieu, signale comme il convient le double et perpétuel amour, pour Dieu et pour la Poésie, du « Vates », prophète autant que poète, et fidèle serviteur de l'Esprit qui soufflait en lui. — RAYMOND CHRISTOFLOUR.

§

Expositions d'autrefois. — L'exposition universelle de 1937 détient un record : le retard de la date d'ouverture.

Avant nos expositions universelles, il y eut de nombreuses expositions nationales : la première eut lieu à la fin de la Révolution. L'idée en revient au poète François, dit de Neufchâteau, qui fut ministre de l'intérieur sous le Directoire. Il n'y prit part que 110 exposants, et, installée au Champ de Mars, elle ne resta ouverte que quelques jours, dont la date n'est pas même absolument certaine : ce serait durant les jours complémentaires de l'an VI, c'est-à-dire du 17 au 21 septembre 1798.

Il y eut ensuite les expositions suivantes : en 1801 (19-24 septembre), dans la cour du Louvre, avec 220 exposants; en 1802 (18-25 septembre), au même lieu, avec 540 exposants; en 1806 (26 sept.-19 nov.), à l'esplanade des Invalides, avec 1.422 exposants; en 1819 (25-30 sept.), dans les salles du Palais du Louvre, avec 1.662 exposants; en 1823 (25 août-13 octobre), au rez-de-chaussée de la colonnade du Louvre et au 1er étage du palais, avec 1642 exposants; en 1827 (1er août-2 octobre), au même endroit, avec 1.695 exposants; en 1834 (1er mai-30 juin), place de la Concorde, avec 2.447 exposants; en 1839 (1er mai-30 juin), carré des fêtes, aux Champs-Elysées, avec 3.381 exposants; en 1844 (1er mai-30 juin), au même endroit, avec 3.960 exposants; en 1849 (1er juin-30 novembre), même endroit, avec 4.532 exposants.

Enfin, le second Empire prépara la première exposition universelle. On lui consacra le Palais de l'Industrie, vaste quadrilatère de 254 mètres sur 110, qui fut, pour la circonstance, inauguré aux Champs-Elysées, et qu'on a démoli de 1897 à 1900. L'ouverture de l'exposition, fixée au 1er mai, fut en fait retardée jusqu'au 15. On compta 23.954 exposants.

Onze ans après, l'exposition de 1867 (du 1er avril au 3 novembre) en groupa 52.200 au Champ-de-Mars.

C'est le jour de son ouverture que fut inauguré le parc des Buttes-Chaumont, qui n'avait coûté qu'un an de travail. Dans ce temps des fiacres et des omnibus à la marche si placide et si lente, on faisait plus de besogne qu'aujourd'hui.

De nouveau, onze ans, et la troisième République ouvrait l'exposition de 1878 au Champ-de-Mars, au quai d'Orsay, au Trocadéro. Les exposants furent 52.835 (1er mai-15 nov.).

La onzième année qui suivit déploya l'exposition de 1889 au Champ-de-Mars, au quai d'Orsay, à l'esplanade des Invalides, devant le Trocadéro (6 mai-6 nov.) et rassembla 61.722 exposants.

Enfin, la onzième année encore après celle-ci, on eut l'exposition de 1900 avec plus de 76.000 exposants, — ouverte du 15 avril au 15 novembre. Paris vit ensuite des expositions partielles (pour les arts décoratifs, pour les colonies), mais trente-sept ans devaient s'écouler avant que s'ouvrît notre sixième exposition internationale et universelle.

Chacune des expositions de la République avait laissé au moins un monument; celle de 1878, le palais du Trocadéro; celle de 1889, la Tour Eiffel; celle de 1900, le Grand et le Petit-Palais. On sait comment a été démoli le Trocadéro de Davioud et Bourdais, cette lourde sentinelle dressée devant la Seine et dont on avait coutume de dire tant de mal, mais qui, par les beaux soirs, quand la lumière se couche sur le fleuve, avait pourtant, de loin, des effets de poésie que regrettent déjà les vieux Parisiens. — L. M.

§

Un congrès littéraire à l'Exposition. — Les 7, 8 et 9 juin prochain, un *Congrès des Ecrivains étrangers de langue française* se tiendra à l'Exposition.

Il aura comme président M. Georges Duhamel, de l'Académie française, et comme vice-président MM. Maurice Wilmotte (Belgique), Pierre Dupuy (Canada), Mathias Tresch (Luxembourg), Mlle Hélène Vacaresco (Roumanie), M. Henri de Ziégler (Suisse) et un écrivain haïtien qui n'est pas encore désigné.

Son but est de réunir à Paris des représentants de tous ceux qui, hors de France, s'expriment en français et de leur faire rencontrer des Français; de rappeler à ceux-ci que l'empire de notre langue s'étend au delà de leurs frontières; de célébrer non seulement la splendeur des lettres françaises, mais aussi leur diversité.

Le Congrès traitera de questions littéraires et de questions professionnelles. Parmi les orateurs déjà inscrits, citons entre autres : MM. Jacques Boulenger, Ernest Lémonon, Pierre Mille, P. Y. Sébillot, Robert de Souza, André Thérive (France), Henri Davignon, Louis Dumont-Wilden, Albert Mockel (Belgique), Pierre Dupuy (Canada), Paul Chaponnière, Pierre Kohler, Maurice Muret (Suisse), F. Garcia Calderon (Amérique Latine), Archag Tchobanian (Arménie), Ahmed bey Rassim (Egypte), Mme Kikou-Yamata (Japon), MM. Edouard Krakowski (Pologne), B. Munteano (Roumanie), etc., etc.

L'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, l'Académie Septentrionale, l'Institut national genevois, la Société des écrivains suisses, l'Association des écrivains luxembourgeois de langue française, l'Association des écrivains cana-

diens de langue française, la Société des écrivains ardennais se feront représenter officiellement au Congrès.

Les Congressistes seront reçus par M. le Ministre des Affaires étrangères, par la Société des gens de lettres, par la Bibliothèque nationale, et par M. Louis Gillet, de l'Académie française, à Chaalis.

Le Comité de l'*Association internationale des écrivains de langue française* engage les écrivains à prendre part à ce congrès, pour manifester leur sympathie aux auteurs étrangers qui viendront témoigner, à Paris, de leur attachement à la langue et à la littérature françaises.

Le montant de la cotisation est de 50 francs. La carte de congressiste donnera droit à l'entrée gratuite à l'Exposition pendant la durée du Congrès et permettra au porteur de participer aux visites du Congrès. On s'inscrit au Siège Social de l'Association (Société des gens de lettres, 38, faubourg Saint-Jacques, Paris). (*Communiqué.*)

§

Baudelaire au Luxembourg. — Après l'île Saint-Louis — que nombre d'admirateurs de Baudelaire auraient peut-être, comme André Billy, préféré à tout — après la lointaine porte de Châtillon, et le square du Vert-Galant, dont les fauteuils d'orchestre, quand il était « beuglant », se transformaient, dès que montait la Seine, en bains de siège, un emplacement n'est pas encore choisi définitivement pour y placer l'admirable buste de Fix-Masseau. Le grand artiste est mort, mort un peu de chagrin, sans avoir eu la suprême consolation d'assister à l'inauguration de ce « Baudelaire vivant », auquel il avait consacré avec une pieuse ferveur les dernières années de sa vie, et voici que l'on reparle du jardin du Luxembourg.

C'est revenir à l'idée de Deschamps. Le Luxembourg conviendrait mieux certes, à la glorification du poète, que le petit terre-plein du boulevard Saint-Germain, sur l'emplacement de l'ancienne rue d'Erfurt, dont le Conseil municipal avait parcimonieusement fait l'aumône au dernier Comité. Mais les questeurs, malgré l'appel pressant que leur adressa M. R. A. Fleury, dans les *Marges* de juillet 1936, se laisseront-ils convaincre?

A ce sujet, bien par hasard, je retrouve, dans les « Nouvelles » de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 15 juillet 1899, cette information, pour le moins prématurée, dont je demeure pantois :

> Le buste du poète Baudelaire par Roans sera inauguré en octobre prochain dans le jardin du Luxembourg.

Que signifiait cette fausse nouvelle, qu'on ne prit même point la peine de démentir? Quel était ce buste, quel était ce Roans?... J'en ai en vain cherché la trace dans les catalogues du salon, dans les tables de la *Plume* et du *Mercure*.

Un bon mouvement, Monsieur le Président du Sénat, vous qui fûtes également l'ami de l'artiste si cher à tous ceux qui l'ont connu, poussez un peu à la roue! Avec quelle joie nous annoncerions ici même, et aussi dans l'*Intermédiaire*, heureux de réparer sa bévue de 1899 :

> Le buste du poète Baudelaire par Fix-Masseau sera inauguré en octobre prochain dans le jardin du Luxembourg.

PIERRE DUFAY.

§

Les « ancêtres » de M[me] Valtesse de la Bigne. — M. Pierre Dufay a conté dans un très intéressant écho (1) la façon à la fois désinvolte et prude avec laquelle le général Niox se permit de traiter les présents de Mme Valtesse de la Bigne et cette belle et honnête dame elle-même. Mme Valtesse de la Bigne dut ressentir d'autant plus vivement ce manque d'égards qu'elle se croyait en droit d'attendre plus de courtoisie des militaires, à qui, à maintes reprises, elle avait, diversement, prodigué les preuves les plus certaines de l'affection et de l'estime qu'ils lui inspiraient. Le siège du général étant fait, elle ne jugea pas à propos de le lui faire lever. Elle s'y fût risquée si le directeur du Musée de l'Armée qui avait dû avoir une jeunesse gaillarde et orageuse, avant que d'enseigner la géographie, au temps où il guerroyait au Mexique, n'était devenu bégueule en entrant aux Invalides, elle eût prié Detaille de le lui amener à la Fontaine-du-Roi. Là, le général eût pu admirer les portraits grandeur nature, exécutés par le peintre du *Rêve*, de ces ancêtres dont il avait fait à Mme Valtesse de la Bigne l'injure de mettre en doute l'existence. Ces illustres aïeux n'étaient point sortis, comme je l'ai écrit (2), armés de pied en cap, du cerveau de Mme Valtesse. Ils avaient bel et bien existé, mais depuis longtemps ils étaient tombés pour ainsi dire en déshérence, et nul ne les réclamant, Mme Valtesse s'autorisa de son homonymie pour se réclamer hardiment d'eux, elle s'institua leur héritière sans scrupule aucun ni souci de ce qu'eût pu penser de cette reconnaissance posthume le premier des la Bigne, qui fut homme d'église, et le plus illustre d'entre eux. S'il n'est pas aisé de déterminer exactement à quel moment de sa

(1) *Mercure de France*, I-V-1937, p. 663-64.

(2) « Comment Mme Valtesse de la Bigne donna le Tonkin à la France », *Mercure de France*, 15-III-1937.

carrière galante Mlle Louise Delabigne se détermina à revendiquer cette filiation plus que putative, il n'est pas invraisemblable de penser que ce fut la lecture des *Essais historiques sur les bardes, jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands* par M. l'abbé de La Rue qui lui en inspira le désir. Le tome III de cet estimable ouvrage, publié à Caen en 1834, contient une notice de Gace de la Bigne de qui le savant abbé écrit ceci :

Plusieurs auteurs ont changé le nom de ce poète en ceux de la Vigne et des Vignes, et cela contre la foi des anciens manuscrits qu'ils n'ont pas su lire. Gace de la Bigne était de l'ancienne famille des seigneurs de la Bigne dans le diocèse de Bayeux et lui-même nous apprend son antique et noble origine tant du côté paternel que du côté maternel.

Le poète est né en Normandie
De quatre costés de lignie
Qui moult ont aimez les oyseaux,
De ceux de la Bigne et d'Aigneaux
Et de Clinchamp et de Buron
Issit le prestre dont parlon.
S'il ne doit nul se merveiller
Si les oyseaulx il a bien cher
Quant ainsi il est inclinez
Naturement de tous costez,
Car souvent choses ingendrables
Engendrent choses resemblables.

Il nous apprend aussi qu'on lui inspira dès son enfance le goût de la chasse et qu'on l'y conduisit dès l'âge de neuf ans, mais le temps de la jeunesse étant passé, il fut ordonné prêtre par le cardinal évêque de Preneste qui le fit son chapelain. Il fut ensuite successivement celui des rois Philippe de Valois, Jean et Charles V. Le second de ces princes, fait prisonnier à la bataille de Poitiers, emmena avec lui son premier chapelain, et comme il aimait passionnément la chasse, il le chargea de composer en vers pour son fils Philippe de Bourgogne un traité de la fauconnerie et de la vénerie. Gace de la Bigne, qui ne quitta pas le roi pendant sa captivité à Herford, commença son ouvrage en Angleterre, et vint l'achever en France après la mort du roi Jean...

Mme Valtesse, ayant adopté cet ancêtre, s'intéressa à tout ce qui le concernait. Elle reconstitua ainsi les archives de sa famille d'adoption, s'étant procuré les *notes et documents relatifs à Jean, roi de France, et à sa captivité en Angleterre* — partagée par son « maistre Chapelain messire Gaces de la Bignes » — publiés à Londres par Henri d'Orléans, duc d'Aumale, — la *Biographie normande,* de Thomas Lebreton (Rouen, 1857-1861), le *Manuel du bibliographe normand,* d'Edouard Frère (Rouen 1858) et la brochure de M. Antoine Thomas, intitulée les *Lettres à la Cour des Papes,* publiée à Rome en 1884. Ce dernier auteur ayant découvert dans les archives du Vatican une bulle par laquelle Benoît XII conférait à Gace de la Bigne, qualifié de *capellanus suus* [du Cardinal Pierre des Près] *domesticus et continuus commensalis,* un canonicat de l'église de Saint-Pierre de Gerberoy, canton de Songeon, Oise, avec l'expectative d'une prébende et l'autorisation

à cumuler avec ce nouveau bénéfice la cure et la dîme de la Goulafrière, canton de Broglie, Eure, au diocèse de Lisieux, en concluait catégoriquement :

La bulle étant du 8 septembre 1335, il est impossible désormais d'accepter comme vraisemblable l'affirmation gratuite de Théodore Lebreton et d'Edouard Frère d'après laquelle notre poète serait né vers 1328; il faut reculer d'une vingtaine d'années au moins la date qu'on assignait jusqu'ici à sa naissance.

Mme Valtesse de la Bigne se rangea à cet avis et s'étant livrée au calcul conseillé par M. Thomas, recula de 32 ans la date de la naissance de Gace de la Bigne, qu'elle fixa en 1296 et sa mort en 1372. D'autres rejetons, que citait M. l'abbé de La Rue, avaient illustré cette très honorable maison, entre autres Nicolas de la Bigne, qui fut en 1405 pannetier du dauphin et grand maître des eaux et forêts de Normandie, et trois Marguerin de la Bigne dont le premier fut professeur en théologie, recteur de l'Université de Caen en 1494, chanoine de Bayeux, curé de Rully et de Talevende, le second seigneur de Lambosne, chanoine et official de Bayeux et abbé d'Ardenne, le troisième chanoine et scholastique de Bayeux, grand doyen du Mans, député aux Etats généraux en 1576 et aux Etats de Normandie en 1591. Mais Mme Valtesse semble avoir dédaigné ces Marguerin de la Bigne, du moins n'a-t-elle pas commandé à son peintre ordinaire leurs portraits; par contre, elle lui fit faire, outre celui du susdit Gace de la Bigne, ceux du marquis Louis-Antoine Michel de la Bigne, commandant des gardes nationales de la ville de Caen, tué à Jemmapes le 6 novembre 1792, de Jean-Baptiste-Gabriel-François, marquis de la Bigne, colonel de cuirassiers, tué au service de l'Empereur, à Montmirail, du comte Horace de la Bigne, membre du Conseil général de la Seine (1750-1871), et enfin de Cyprien-Georges de la Bigne, tué en 1830 sur les barricades (côté de la liberté), lesquels sans doute ne sont pas plus imaginaires que Gace de la Bigne; mais seul quelque honorable archiviste de la ville de Caen pourrait nous fixer à cet égard. — AURIANT.

§

Il y a Vernet et Vernay. — Dans son intéressant article sur le « Théâtre libre » (1), notre confrère Auriant raconte la peine qu'éprouvèrent André Antoine et Paul Alexis à trouver une interprète pour le rôle de Lucie Pellegrin. Après le refus définitif de Mlle Marie Defresnes, une artiste se présenta enfin, Mlle Nancy Vernet « qui se disait descendante du peintre et bachelière ». Lorsque, amenée par Louis France, Félicia Mallet eut consenti à incarner « cette horreur de Chochotte », Mlle Nancy Vernet créa,

(1) *Mercure de France*, 15 avril 1937 (CCLXXV, 266-289).

en effet, le personnage de Lucie Pellegrin, le 15 juin 1888, sur la scène de la Gaîté-Montparnasse.

Bachelière?... J'en doute. Descendante du peintre? — Certainement non, pas plus que son frère, Marcel Vernet, qui la tête émergeant d'un col haut de cinq à six centimètres de hauteur, au-dessus de cravates éblouissantes, les doigts cerclés de bagues, à la boutonnière le ruban d'une vague médaille de sauvetage, se donnait également pour le descendant d'Horace Vernet, et en plus comme ancien officier d'artillerie. A force d'insister, on finissait par lui faire avouer qu'il avait été sous-lieutenant de réserve, — ce qui n'était pas tout à fait la même chose, — voire maréchal des logis.

Il portait beau d'ailleurs, fréquentait les congrès d'archéologie, faisait retourner les soucoupes au café, se glissant partout où il pouvait, assez bon photographe pour faire accepter par un éditeur quelques-uns de ses clichés, et excellait en la confection des « sous-verre ».

Ce n'était pas son « violon d'Ingres », mais son premier métier. Fils d'un encadreur, il avait suivi la profession paternelle, avant de découvrir son génie, lequel consista à transformer en Vernet son patronyme de Vernay. Cette substitution permit au frère et à la sœur de proclamer partout leur illustre descendance. A l'étranger et en province, cela produisait encore son effet, — à Paris, moins et cette parentèle illusoire n'inspirait aucune fierté aux Delaroche-Vernet, seuls descendants des Vernet. — P. DY.

§

Pronostics sur la durée d'une guerre franco-allemande avant 1914. — Si les économistes étaient généralement d'accord sur un maximum de trois mois, quant à la durée d'un conflit franco-allemand, les gens de métier émettaient des pronostics fort divers tant en Allemagne qu'en France.

Le comte Schlieffen, auteur du fameux plan de guerre allemand remanié par Moltke-le-jeune, estimait, vers 1909, une guerre à outrance impossible à une époque où l'existence de la nation repose sur la marche ininterrompue du commerce et de l'industrie, où il est indispensable qu'une rapide décision remette en marche les rouages arrêtés. « Il n'est pas possible », écrivait-il, « de faire de la stratégie d'épuisement, quand l'entretien de millions d'hommes entraîne des milliards de dépenses. » D'après lui, la guerre devait être terminée après une grande bataille.

Von der Goltz, écrivain militaire de premier plan, exprimait une opinion un peu moins catégorique, dans sa *Conduite de la guerre*. Selon cet auteur il fallait poursuivre la guerre sans temps

d'arrêt, la pousser avec une âpre continuité, jusqu'à ce que la résistance organisée de l'adversaire ait été brisée dans DES *batailles décisives;* « et alors seulement, jusqu'à la conclusion de la paix, suivre un cours plus calme, pour ménager davantage l'outil guerrier : l'armée ».

Blume, par contre, déclarait qu' « étant donné l'importance des intérêts qui sont en jeu lors d'une guerre entre puissances voisines, il est prudent d'admettre l'hypothèse que l'adversaire poursuivra la lutte à outrance et épuisera, s'il le faut, toutes ses ressources ».

Chez nous, les opinions étaient moins graduées dans la divergence.

Pour le général Bonnal, ancien commandant de l'Ecole supérieure de guerre, et oracle militaire de certains partis de droite, l'issue de la guerre était intimement liée au résultat de la première bataille. Le sort de la guerre devait se décider *moins d'un mois après l'ouverture des hostilités.* « En se plaçant au point de vue des réalités », écrivait-il, « on doit bien se dire que de la première grande bataille dépend les succès ou les revers de toute la campagne, et qu'il semble impossible, à notre époque, de reconquérir la victoire une fois qu'elle est passée dans le camp ennemi ».

Cette opinion soulevait les protestations véhémentes de deux hommes situés aux antipodes : le général Langlois, ancien commandant de l'Ecole de guerre également, et Jaurès.

Celui-là écrivait :

> La première bataille, dit-on, sera décisive; si la France est vaincue, elle sera définitivement à la merci du vainqueur. Je ne saurais m'élever avec trop de force contre une telle théorie, contre une pareille idée qu'il ne faudrait pas laisser pénétrer dans le pays, car elle est démoralisante.

Et Jaurès, lui, enchérissait sur cette opinion avec lyrisme :

> De quel droit M. le général Bonnal tient-il ce langage? De quel droit dit-il à un peuple de trois millions de combattants qu'un premier grand revers ne pourrait pas être réparé par la force du vouloir? Quelle est cette stratégie de fatalisme, et comment oser dire, dans ce drame aux combinaisons infinies, que la fortune a dit du premier mot tout son secret, que la conscience a épuisé, en un seul élan, toutes les résistances?... Même après une grave et cruelle défaite, même après le désastre de sa meilleure armée, un pays qui ne veut pas mourir n'est pas perdu...

En termes tout aussi catégoriques et plus concis, le général Maillard, qui avait enseigné la tactique de façon magistrale à l'Ecole de guerre débutante, disait :

> Nous ne partageons pas l'opinion émise par quelques-uns que la guerre future sera courte et nous trouvons dangereux de limiter d'avance la dose d'énergie dont un peuple doit faire provision.

Et prophétiquement, il ajoutait :

Nous affirmons résolument que rien ne serait perdu, à la condition que nous sachions manœuvrer en arrière; manœuvrer, c'est-à-dire rester une armée active, tenant la campagne, fuyant nos places fortes, prenant de l'espace et gagnant du temps sur l'ennemi.

D'autres auteurs voyaient, dans la poursuite du vaincu de la première rencontre, un point limite au delà duquel l'équilibre des forces entre les deux adversaires se rétablit, et la lutte se présente à chances égales.

Le commandant Mordacq, dans un article publié en 1911 par la *Revue militaire générale*, envisageait une première bataille trois semaines après la déclaration de guerre, une autre, environ trois mois après le début des hostilités; mais se basant sur des considérations d'ordre matériel, politique, financier, psychologique et stratégique, qu'il développait longuement, estimait que la guerre future « ne pourrait se prolonger aussi longtemps que certaines guerres du passé et durer près d'une année ». Selon lui, les limites de l'épuisement devaient être atteintes *au bout de trois, quatre ou cinq mois.*

C'est au cours, non du quatrième mois, mais de la quatrième année, que Clemenceau, qui n'avait sans doute jamais lu ses prophéties, l'associa, en le prenant comme chef de son cabinet au ministère de la Guerre, à une œuvre de résistance à outrance, qui cadrait fort peu avec les prévisions du théoricien. — ROBERT LAULAN.

§

Un nouveau rythme,... « *le bruit doux et rythmique des bouses étalées* », on croirait à un vers, — à un vers libre.

C'est dans Zola que ces mots harmonieusement assemblés figurent. Au moment où on célèbre le cinquantenaire de *la Terre*, il est plaisant de constater l'indignation que ce passage rencontra auprès de certains chroniqueurs. *Gil Blas* avait commencé de publier *la Terre*, et cette évocation bucolique n'était pas du goût de tout le monde. *La Gazette anecdotique* disait non sans quelque ironie :

Voilà un rythme auquel, sans doute, vous n'aviez jamais songé. Il y en a autant pour le nez que pour l'oreille.

G. P.

§

Le Sottisier universel.

DATES LITTÉRAIRES... — 5 février 1877. Mort, à Sèvres, de Jules Renard. — *Les Nouvelles littéraires*, 30 janvier.

Elle [lady Blessington] n'épousa personne, eut quelques liaisons, prit Londres en horreur et vécut à Paris où elle devint la maitresse obscure et tranquille du duc de Berri, l'héritier de Louis-Philippe. Installée rue Tronchet, elle y resta jusqu'à juillet 1841, date où le prince fut tué dans l'accident de Neuilly. Les successeurs du duc de Berry furent moins brillants. — *Marianne,* 7 avril.

C'est ainsi qu'ayant voulu connaître les raisons pour lesquelles M. Marcel Thil, champion de boxe, prenait sa retraite, j'ai été immédiatement placé devant un événement dont la gravité et le lyrisme m'eussent échappé sans cette lecture : « Pareil à Tircis, écrivait notre confrère, Marcel Thil s'est réveillé en songeant à la retraite. » (J'ignore qui est Tircis et qui porte ce joli nom d'églogue)... — *Le Figaro,* 21 février.

L'une des premières manifestations de l'Académie Mallarmé sera consacrée au cinquantenaire de la mort de Jules Laforgue qui, en août 1887, malheureux jeune homme de vingt-sept ans, fut emporté par les brouillards de Londres. Pauvre instituteur, il disparaissait dans la misère et l'obscurité. — *Journal des Débats,* 25 avril.

M. Hanotaux invitait ses collègues à désigner une personnalité de l'Académie française pour la représenter aux fêtes organisées pour commémorer, au Canada et aux Etats-Unis, le 25e anniversaire de la mort de Cavelier de la Salle. — *Petit Parisien,* 8 janvier.

Son avion ayant capoté, le colonel Davet fut relevé avec une fracture du périnée. — *Ce Soir,* 4 mars.

J'ai tenté, par de légères retouches, de le rapprocher de nous [le *Jules César* de Shakespeare], en le débarrassant de toutes les expressions éculées du langage tragique. La « coupe » en trois parties : première partie, *Prends garde aux hydres de Mars;* la deuxième partie, *Et toi aussi, Brutus!* et la troisième partie, *Tu me reverras à Philippe.* — *Excelsior,* 9 janvier.

Rabat, 25 février. — Dans le secteur de Las Rozas, la brigade internationale a lancé une attaque et, malgré ses pertes élevées, a subi un nouvel échec. — *Le Soir* (de Bruxelles), 26 février.

UN DEUXIÈME VAPEUR ESPAGNOL EST SAISI PAR LE CUIRASSÉ « GRAF SPEE ». — Berlin, 2 janvier : On admet maintenant officiellement que deux incidents germano-japonais se sont produits hier au large des côtes d'Espagne. Dans le premier cas, le vapeur « Sotton » a été arraisonné par le « Koenigsberg » et s'est échoué. Dans le second cas, le vapeur « Aragon » a été saisi par le cuirassé « Graf Spee ». — *L'Indépendance belge,* 2-3 janvier.

Dans la récente promotion de l'ordre du Mérite agricole, nous relevons avec plaisir le nom de M. Elie Séname, chevalier aux abattoirs de Lille. Le nouveau décoré fut souvent lauréat des concours d'animaux gras. — *Le Progrès du Nord,* 3 avril.

PARAMÉ. — François Dubos, 45 ans, est un récidiviste de la mendicité. Il vend des escargots quand il en trouve, comme le marchand de morue du vendredi saint. — *Le Salut* (de Saint-Malo), 23 février.

Tout est perdu fors l'honneur, s'écria François Ier après Marignan. — *La Sentinelle* (La Chaux-de-Fonds), 26 avril.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.